



REVUE DES ETUDES ANCIENNES

1
2
7

2025 – N°2

UNIVERSITÉ BORDEAUX MONTAIGNE

REVUE DES ÉTUDES ANCIENNES

TOME 127 – N°2 – 2025

Nicolas PREUD'HOMME*

L'ÉPIGRAPHIE GRECQUE ET LATINE DE LA GÉORGIE : UN BILAN D'ÉTAPE

À propos de : N. PHIPPIA, E. KOBAXIDZE, T. DUNDUA. - *Antikuri xanis beržnul-lat'inuri çarcerebi, rogorc' sak'art'velos istoriis çqaro/Greek and Latin Inscriptions from Classical Antiquity for History of Georgia*. - Tbilissi-Samshoblo 2023. - 784 p. ISBN : 978.9941.9833.9.9.

Depuis le corpus des inscriptions grecques de Géorgie publié en plusieurs éditions successives par l'épigraphiste T'inat'in Qauxč'išvili entre 1951 et 2009¹, cet ouvrage, coécrit par Nat'ia P'ip'ia, Ekaterine Kobaxiže et T'edo Dundua, constitue la production géorgienne la plus significative concernant l'épigraphie grecque et latine de l'ancienne Géorgie, sur les territoires correspondant à la Colchide, au littoral de l'Apsilie et de l'Abasgie à l'ouest, ainsi qu'à l'Ibérie du Caucase à l'est des monts Lixi². Les auteurs de l'ouvrage inscrivent leur

* Sorbonne Université ; nicolas.preud-homme@ac-normandie.fr

1. T'. QAUXČ'IŠVILI, *Beržnuli çarcerebi sak'art'veloši*, T'bilisi 1951, remis à jour par T'. QAUXČ'IŠVILI, *Sak'art'velos beržnuli çarcerebis korpusi/Korpus der Griechischen Inschriften in Georgien*, T'bilisi 1999-2000 (2 vol.), puis par la dernière édition du corpus : T'. QAUXČ'IŠVILI, *Sak'art'velos beržnuli çarcerebis korpusi*, T'bilisi 2009, que je désigne désormais sous le sigle KGIG comme acronyme de son second titre allemand, *Korpus der Griechischen Inschriften in Georgien*.

2. Sur ces différents territoires, voir les synthèses suivantes : D. BRAUND, *Georgia in Antiquity. A History of Colchis and Transcaucasian Iberia 550 BC-AD 562*, Oxford 1994 ; F. SCHLEICHER, *Iberia Caucasia. Ein Kleinkönigreich im Spannungsfeld großer Imperien*, Stuttgart 2021 ; N. PREUD'HOMME, *À la porte des mondes. Histoire de l'Ibérie du Caucase (III^e siècle a.C. – VII^e siècle p.C.)*, Bordeaux 2024. Les mots géorgiens sont translittérés en vertu des conventions adoptées dans ce précédent livre.

démarche dans une volonté louable de mieux faire connaître l'apport des inscriptions à l'histoire de la Caucasic antique, tout en voulant remettre à jour les connaissances issues des diverses publications ayant développé l'interprétation de ces documents depuis leur première édition. Ce livre bilingue, en géorgien et en anglais, répartit son contenu en deux parties, la première contenant 74 documents épigraphiques, inscriptions ou groupes de brèves inscriptions relatifs à la Caucasic occidentale, principalement la Colchide archaïque, classique et hellénistique, tandis que la seconde, avec 47 inscriptions, concerne l'Ibérie caucasienne, essentiellement des trois premiers siècles de l'ère chrétienne. La prise en compte des documents épigraphiques relatifs au Caucase mais produits ou trouvés sur un sol étranger est incomplète et inégale, cette catégorie d'inscriptions ne constituant pas l'objectif principal de ce corpus. La difficulté d'accès des chercheurs géorgiens et occidentaux aux collections archéologiques des musées localisés sur les territoires séparatistes d'Ossétie du Sud et d'Abkhazie constitue un obstacle important à prendre en compte³. Au sein de ces deux sections, les inscriptions sont présentées par ordre chronologique pour s'en tenir au principe d'une progression diachronique dans l'analyse historique des documents.

Plusieurs limites sérieuses peuvent être signalées d'emblée. Ce livre se base essentiellement sur une reprise de documents précédemment édités et connus, en laissant de côté certaines découvertes récentes, comme les inscriptions de l'église tardo-antique de Mač'xomeri, qui auraient pu être incluses⁴. Malgré son caractère fourni et diversifié, l'ouvrage n'atteint pas l'exhaustivité du fait qu'il ignore certains témoignages, notamment les stèles des chefs de chantiers Aurelios Acholios et Achille dont j'ai amendé l'interprétation⁵, ou encore certains

3. Sur l'épigraphie antique de l'Abkhazie, on peut noter la contribution synthétique suivante : I. A. ЖОРУА, V. A. НУШКОВ, « Античная эпиграфика на территории Абхазии », *Вестник Танауса. Выпуск 5*, vol. 1, 2019, p. 124-139.

4. G. CHITAIA, R. PAPUASHVILI, A. VINOGRADOV, « A new complex of Greek inscriptions from Machkhomeri fortress in Lazica », *Zeitschrift für Papyrologie und Epigraphik* 214, 2020, p. 169-178.

5. N. J. PREUD'HOMME, « Two Builders and a Woman in Caucasian Iberia: The Inscriptions of Achilles, Aurelios Acholi(o)s and Beurazouria from Mtskheta », *Iberia-Colchis* 17, 2023, p. 184-198. *KGIG* 202 (*SEG* 59, 1641) : Αὔω, αὖω ! | Ἐποίει ὄντο-|ς Ἀχιλλέως | ἐπὶ τῶν τεκτ-|όνων Αὐρήλι-|ος Ἀχόλιος | ἀρχιζωγράφ-|ε-|φος καὶ ἀρχι-|τέκτων. Ἐφ-|α ἐμὶν ἦτε | γε εὖ ἀσυλῖ. | Τὴν τίχισιν | ὧδε φερ-|τῇ ἐκφέρει-|ν. Μνήμης | Ἀρσπακόρης. « Je pleure, je pleure ! Tandis qu'Achille supervisait les artisans (ou : les menuisiers), Aurélios Acholios était peintre en chef et directeur des travaux. Il me disait que (son œuvre était), bien sûr, totalement inviolable. Ainsi, il accomplit solidement le travail de construction des murs. En sa mémoire, Arspakorēs. » *KGIG* 236 (*SEG* 59, 1644) : Αὐρ(ήλιος) Ἀχόλις ἀρχιζω-|γράφος καὶ ἀρχιτέ-|κτων ἐνθάδε κτμ[α] | μετὰ τῆς συνεύνο[υ] | μου Βευραζουρία[ς]. | Ἀξιῶ δὲ τοὺς φίλους | καὶ παροδίτας ἐπει-|βλέψην τὰς ἀλλήλων (sic) | (πράξεις?) ἵναμή τις ἐπεί | [ε]ἰσποετα ὁστέο[ις] | [μή]τις θέλῃσιν [...] | [...] μεθ' ἡμῶν [ῆ-]τε γένος ἦτε ἄλλ[λος] | ξένος, δώσι ἀπολ[ογ]-|ίαν ἐν τῇ ἀναστάσι τῷ. « Moi, Aurélios Acholis, décorateur en chef et maître des travaux, je suis enterré ici avec mon épouse, Beurazouria. Je demande à mes amis et aux voyageurs d'observer le comportement de chacun, car après cela, personne n'introduira (quelque chose de nouveau) auprès de (nos) os, et qu'il n'y ait plus aucune volonté (d'enterrer) au même endroit un parent ou un autre étranger. (Et si une telle chose devait arriver), que cette personne soit prête à s'excuser pour son enlèvement (sc. des os du défunt) (ou : lors de sa résurrection). » N. J. PREUD'HOMME, *op. cit.* 2024, p. 143.

documents du monde gréco-romain mentionnant le Caucase et ses ressortissants⁶, et en faisant aussi l'impasse sur l'épigraphie araméenne, dont l'importance a pourtant été démontrée par plusieurs publications⁷. Les 64 illustrations d'inscriptions présentées dans une annexe, bien qu'appréciables par leur présence, ne portent que sur une grosse moitié des 121 documents, et l'on regrette aussi, sur le plan formel, l'absence d'une présentation typologique rigoureuse des inscriptions, davantage conforme aux normes plus exigeantes des corpus épigraphiques occidentaux. Dans la partie anglaise, plusieurs fautes de langue gâtent le propos, que l'on ne recensera pas exhaustivement⁸. Plutôt qu'un corpus systématique et exhaustif, il faut donc davantage prendre cet ouvrage comme une compilation de notices de longueur et de qualité inégales, réunissant transcriptions, traductions et gloses dans un volume certes pratique et plus aisé à manier que le corpus en géorgien de T'inat'in Qauxč'išvili, d'autant que sa version numérique est aisément accessible en ligne et pourra contribuer, on l'espère, à mieux faire connaître les documents gréco-romains de l'ex-URSS à un public de savants occidentaux peu coutumiers de ces références qui s'éloignent de leurs rivages méditerranéens familiers.

À travers cette recension adoptant le format d'une lecture critique, qui bénéficie d'une envergure plus développée qu'un simple compte-rendu, il s'agit, pour le passeur d'histoire caucasienne qui écrit ces lignes, de présenter au public francophone une synthèse abrégée reprenant les principaux apports d'informations de l'ouvrage, notamment au niveau des interprétations originales avancées par les auteurs, qui reposent en grande partie sur une bibliographie géorgienne plus difficilement accessible, tout en proposant, sur les sujets où des manques voire des points de désaccord se font jour, une interprétation alternative pouvant aider à faire avancer la recherche caucasologique. Pour certaines inscriptions auxquelles un accès direct ou indirect m'a été donné, je présente quelques images de ces documents obtenues par mes propres moyens ou auprès de certains collègues, notamment auprès de l'épigraphiste Andrey Vinogradov et de Viacheslav Chirikba, linguiste et ancien ministre abkhaze, que je remercie ici pour leur confiance. Cette révision suivra approximativement l'ordre géographique et chronologique du corpus, tout en opérant certains regroupements pour les inscriptions relevant d'un support similaire ou d'une même thématique.

6. Inscriptions latines : *AE* 1996, 1767 ; *CIL* XII, 5687, 15 ; *CIL* XIII, 8213 ; *CIL* VI, 1163 ; *CIL* VI, 14605 ; *CIL* VI, 25426. Inscriptions grecques : *SEG* 47, 954 ; *CIRB* 113 ; *IG* XII, 5 1078 ; *Chios* 8, 37, 40, 68, 75, 499 et *Erythraï* 60. Certes, les désignations relatives au Caucase et aux Caucasiens outrepassent le seul cadre géorgien. Voir N. J. PREUD'HOMME, « Caucasus in Greek and Latin Epigraphy from the Greco-Roman World », *Phasis* 27, 2024, p. 67-84.

7. Certes, ce domaine spécifique aurait nécessité l'intervention d'autres spécialistes, fort peu nombreux, de l'épigraphie araméenne du Caucase. Quelques références peuvent être consultées : K. TSERETELI, « Les inscriptions araméennes de Géorgie », *Semitica* 48, 1998, p. 75-88 ; N. J. PREUD'HOMME, « Short Aramaic Inscriptions from Ancient Southern Caucasia », *Epigraphica* 84, 2022, p. 391-434 ; N. J. PREUD'HOMME, F. SCHLEICHER, « The Stele of Šargas: New Reading and Commentary », *Epigraphica* 85, 2023, p. 341-382.

8. Il aurait ainsi fallu corriger, entre autres, ΔΕΔΑΤΟΣ p. 82, *Greek and Roman authors* p. 371, *Apollo* p. 475, *Apollinaris* p. 480, village p. 556, etymology p. 560, p[rovincia]e p. 610, Inscription p. 646, Langlois p. 700.

INSCRIPTIONS RELATIVES À LA CAUCASIE OCCIDENTALE

LES INSCRIPTIONS SUR LES CÉRAMIQUES GRECQUES DE LA CAUCASIE OCCIDENTALE ARCHAÏQUE ET CLASSIQUE

La première inscription citée est un anthroponyme lu N[ι]kov (N[i]kon), qui figure sur une amphore importée de 60 cm de haut à figures noires, datant du VI^e siècle av. J.-C., trouvée à Eshera en Abkhazie, près du site de la cité de Dioscurias, et conservée au Musée de Soukhoumi, sous le numéro d'inventaire N ABM 78-7. L'une des scènes au milieu des motifs de la céramique représente des préparatifs de guerre, l'inscription grecque se trouvant à 17 cm au-dessus⁹. Le syntagme Νίκov, qui entre dans divers noms grecs attestés au sein de l'épigraphie (Νικ[ονία], Νικόνου[ος], Νικονό[μου], Νικονίκη, Νικονίδου, Νικονίδα, Νικονόα, Νικονόη, Νικονόης), se rencontre aussi comme nom complet dans onze inscriptions (et non sept selon les auteurs du corpus), réparties dans les diverses régions du monde grec¹⁰. Comme le soulignent les auteurs, le nom Nikon est assez courant, apparaissant dans plusieurs amphores décorées de scènes de courses de chars et considérées comme pseudo-panathénaïques¹¹. Le vase constitue un témoignage de la présence économique des Grecs en Abkhazie au VI^e siècle av. J.-C.¹²

Une kylix à glaçure noire a été découverte dans la sépulture n°311 de la nécropole de P'ičvnari en Colchide, datée du V^e ou du IV^e siècle av. J.-C.¹³, et enregistrée sous le numéro inventaire n°KF-2001-163. Le fond de la kylix porte un graffiti en trois lettres MYP, qu'Amiran Kaxiže et Michael Vickers ont considéré comme le début du nom Myrmakos, en mentionnant un pot à sel trouvé sur la côte nord de la mer Noire qui porte un graffiti similaire¹⁴. Les auteurs du corpus supposent que MYP ne signifie pas le début d'un nom propre, mais une abréviation de μυριάς, signifiant « dix mille », et qui était souvent utilisée dans les papyrus de comptabilité pour signifier une quantité monétaire exprimée en drachmes¹⁵.

Une céramique attique à glaçure noire a été découverte au sein de la nécropole grecque de P'ičvnari, dans la sépulture n°70 datant du IV^e s. av. J.-C., sous la forme d'un bol numéroté KF-98-15. L'inscription se trouve sous le bord du bol et comporte deux mots : ΔΙΟΝΥΣΙΟΣ

9. T. QAUXČ'İŞVILI, *op. cit.* 1999, p. 77-78. La hauteur et la largeur des lettres sont de 0,2-0,3 cm. La distance entre les lettres ne dépasse pas 1 cm.

10. *IG* I³, 1147 (Attique) = *SEG* 33, 34 ; *IG* I³, 1150 (Attique) ; *IG* I³, 1186 (Attique) ; Audollent, *Defix. Tab.* 45,6 (Attique) ; *IG* V, 1, 1232 (Laconie) ; *FD* III 4.203.2 (Delphes) ; *IG* XII, 9 56,299 (Eubée) ; *IG* XII, 9, 56.300 (Eubée) ; *IG* XII, 9, 56, 301 (Eubée) ; *IG* XII, 9 56,302 (Eubée) ; *IGUR* III 1303h (Italie). Recherche effectuée sur la base épigraphique du Packard Humanities Institute en date du 17 janvier 2025.

11. TH. MANNACK, « A Son of Nikon or Nikon Victorious: A New Inscription on a Fragment of a Pseudo Panathenaic Amphora », *Arts* 11, 69, 2022. <https://doi.org/10.3390/arts11040069>.

12. N. P'IP'IA *et al.*, *op. cit.* 2023, p. 375-376.

13. J.-J. MAFFRE, « Bulletin archéologique », *REG* 117, 2004, p. 141-320.

14. A. KAKHIDZE, M. VICKERS, *Pichvnari. Volume I. Results of Excavations Conducted by the Joint British-Georgian Pichvnari Expedition (1998-2002). Greeks and Colchians on the East Coast of the Black Sea*, Tbilisi 2004, p. 35 (ΜΥΡΜΑΚΟΣ).

15. N. P'IP'IA *et al.*, *op. cit.* 2023, p. 23, 381.

ΛΕΩΔΑΜΑΝΤΟΣ¹⁶. Amiran Kaxiḡe et Michael Vickers l'ont traduite ainsi : « Dionysos, fils de Léodamas »¹⁷. Cet artefact constitue un témoignage attestant la présence d'une population grecque sur le territoire de P'ičvnari¹⁸. Manana Odišeli pensait que ce bol avait été délibérément brisé sur une tombe lors d'une libation rituelle, ce qui suggérerait l'existence d'un culte local en l'honneur de Dionysos¹⁹. Cette pratique des libations de vin sur les tombes, issue d'un lointain passé païen, est encore vivante de nos jours, ayant pu moi-même assister au cimetière de Kobulet'i à un rituel de ce genre accompli lors des Pâques orthodoxes du printemps 2019²⁰.

Plusieurs récipients importés portant des graffitis grecs ont été découverts dans le village d'It'xvisi, appartenant au district de Čiat'ura, en 1962-1963, lors de fouilles archéologiques dirigées par le Musée d'État de Géorgie. Le premier récipient est un bol à glaçure noire, presque entièrement conservé et restauré, daté du V^e siècle av. J.-C. par les archéologues qui l'ont attribué aux ateliers de l'Attique en tenant compte de la qualité de la glaçure²¹. Une inscription grecque est gravée sur l'embouchure du bol, donnant le nom Μήτοϛ. Une cruche a été découverte dans la même tombe avec un monogramme grec, qui devrait être reconstitué en ΜΤΣ selon Iulon Gagošize²². Comme les deux récipients ont été découverts dans la même tombe et avec des inscriptions similaires, Iulon Gagošize a supposé que, dans les deux cas, il devait s'agir du nom du défunt, Mêtos. G. Barjaḡe a souligné que des individus portant le nom de famille Metoniḡe vivaient dans le village voisin de Cirk'vali, utilisant ainsi l'onomastique locale pour prouver l'origine autochtone du nom²³. Comme le souligne Nat'ia P'ip'ia dans sa notice, le nom Mêtos ne fait pas partie de la prosopographie grecque et n'est pas non plus connu d'aucune autre inscription²⁴. Je pense pouvoir relier ces noms de Mêtos et de Metoniḡe, « fils de Metoni », au mingrélien *meto*, forme adverbiale de l'adjectif *meti*, signifiant « davantage, plus longtemps », en signe de porte-bonheur pour la prospérité et la longévité du personnage qui était ainsi nommé par ses parents²⁵. Même s'il s'agissait d'un individu d'une certaine richesse étant donné le matériel trouvé dans sa tombe, où figuraient notamment plusieurs diadèmes, aucun témoignage explicite n'appuie un quelconque titre officiel de *skeptouche* supposé par les auteurs géorgiens du corpus, les ornements funéraires devant être distincts des signes du pouvoir politique.

16. N. P'IP'IA *et al.*, *op. cit.* 2023, fig. 3 de l'annexe, p. 751.

17. A. KAKHIDZE, M. VICKERS, *op. cit.* 2004, p. 99.

18. M. VICKERS, A. KAKHIDZE, « The British-Georgian Excavations at Pichvnari 1998: The “Greek” and “Colchian” Cemeteries », *AS* 51, 2001, p. 65-90, ici p. 78, fig. 27.

19. M. ODIŠELI, « The Cult of Dionysus in Ancient Georgia » dans D. BRAUND, E. HALL, R. WYLES dir., *Ancient Theater and Performance Culture around the Black Sea*, Cambridge 2019, p. 373-399.

20. N. PREUD'HOMME, « Le t'amada d'Inašauri, ou l'art de porter un toast dans la Colchide antique », *Carnet HospitAm*, article publié le 29 septembre 2023 et consulté le 18 janvier 2025 à l'adresse <https://doi.org/10.58079/pp9p>

21. N. P'IP'IA *et al.*, *op. cit.* 2023, p. 379-380.

22. I. GAGOŠIZE, « It'xvisi samarxi », *Sak'art'velos saxelmcip'o muzeumis moambe* 25-B, 1966, p. 39-40.

23. G. BARJAḡE, *It'xvisi, istoriul-et'nograp'iuli narkvevi*, T'bilisi 2004, p. 7-8.

24. N. P'IP'IA *et al.*, *op. cit.* 2023, p. 21-22.

25. O. K'AJAIA, *Megrul-k'art'ul lek'sikoni*, vol. 2, T'bilisi 2002, p. 251.

INSCRIPTIONS D'ATHÈNES RELATIVES AUX COLCHES

Nombre d'inscriptions renseignent sur la diffusion du commerce d'esclaves colches à travers le monde grec des époques archaïque et classique. L'intensification du commerce entre la cité des Athéniens et la Colchide, visible par de nombreux témoignages archéologiques sur le littoral oriental de la mer Noire²⁶, explique le fait qu'un certain nombre de ces inscriptions ont été retrouvées sur le territoire de l'Attique.

Une œnochoé en émail noir a été découverte à Athènes et se trouve aujourd'hui conservée au Musée de Berlin. L'objet, richement décoré, date de la seconde moitié du VI^e siècle av. J.-C. Différents dieux et héros y sont représentés, dont Athéna, Poséidon et Hercule²⁷. Une inscription grecque de deux lignes figure sur le récipient : Χόλχος μ'έποίησεν, que T'inat'in Qauxč'isvili traduit « Kholkhos m'a fait », avec Χόλχος compris comme Κόλχος, en y voyant une céramique fabriquée par un artisan colche²⁸. David Braund et Goč'a C'ec'xlaže tirent quant à eux de leurs observations sur la qualité de la décoration du vase que cet artisan devait être passé maître dans son art et qu'il devait avoir séjourné pendant une longue période à Athènes²⁹. Nat'ia P'ip'ia et ses collègues déduisent du fait que cet ethnonyme soit mentionné seul, sans nom propre, l'hypothèse que le céramiste aurait été un esclave colche amené en Grèce, tout en envisageant aussi la possibilité d'un descendant d'esclave colche ayant bénéficié d'une plus longue expérience artisanale et d'une meilleure position sociale dans sa terre d'accueil, ayant tiré son nom propre de son origine ethnique³⁰.

Une kylix datée du VI^e s. av. J.-C. a été découverte à Athènes, portant une inscription grecque³¹. L'inscription a été reconstituée et traduite par T'inat'in Qauxč'isvili comme suit : « Εὐξίθεος ἐποίησε, [Χ]όλχος ἔ[γραφε]ν », « Euxithéos m'a fait et Kholkhos m'a décoré »³². Nat'ia P'ip'ia et ses collègues interprètent une nouvelle fois ce Kholkhos comme un nom propre tiré d'un ethnique servile, appliqué à un descendant d'esclave devenu artisan qualifié en Attique³³.

L'inscription dite de Képhisidoros, qui se trouve sur une stèle athénienne écrite en stoïchédon et datée de 415-414 av. J.-C., correspond à un document judiciaire rédigé au sujet du procès d'un certain Képhisidoros, dont les biens et la liste de ses esclaves sont indiqués³⁴. Un esclave colche (Κόλχος) est mentionné parmi eux, à la 44^e ligne, vendu pour 153 drachmes. T'inat'in Qauxč'isvili estime qu'on ne peut pas conclure comment ces esclaves ont fini entre

26. O. LORDKIPANIDZE, *Archäologie in Georgien*, Weinheim 1991, p. 130-131.

27. CIG IV, 8239. N. P'IP'IA *et al.*, *op. cit.* 2023, p. 384.

28. T'. QAUXČ'ISVILI, « Греческая эпиграфика как источник истории Грузии », *Проблемы античной культуры*, T'bilisi 1975, p. 499.

29. CIG IV, 8239. D. C. BRAUND, G. R. TSETSKHLADZE, « The Export of Slaves From Colchis », *CQ* 39, 1989, p. 121.

30. N. P'IP'IA *et al.*, *op. cit.* 2023, p. 21-22.

31. CIG IV, 8200. N. P'IP'IA *et al.*, *op. cit.* 2023, p. 28, 386-387.

32. T'. QAUXČ'ISVILI (†), *Sak'art'velos istoriis žveli beržnuli čqaroebi*, T'bilisi 2019, p. 227.

33. N. P'IP'IA *et al.*, *op. cit.* 2023, p. 28, 386-387.

34. IG I³ 421 (I^{er} s. av. J.-C.).

les mains de Képhisidoros, mais que ce dernier avait indubitablement acquis des êtres humains venus de Thrace, de Syrie, de Carie, de Lydie, de Scythie et de Colchide. En termes numériques, les esclaves des côtes septentrionale et orientale de la mer Noire sont peu nombreux dans la liste, au contraire des Thraces qui sont prédominants³⁵. La rareté des esclaves colches dans la région méditerranéenne a été également relevée par David Braund et Goč'a R. C'ec'xlaže, qui en attribuent la raison au commerce intensif des esclaves entre les Thraces par rapport aux Colches³⁶. Il est difficile de dire si le prix dépendait ou non de l'appartenance ethnique des esclaves, même si Varron suggère que c'était le cas dans une mesure relativement grande³⁷. Comme les montants de vente varient également entre esclaves de la même ethnie, une femme thrace coûtant ainsi 220, 165 ou 135 drachmes, les prix dépendaient de différents facteurs qui n'étaient pas monopolisés par l'origine ethnique³⁸.

Une inscription funéraire datant de la période hellénistique a été découverte à Athènes, dont le texte grec se lit comme suit, avec un nom disposé sur chacune des trois lignes : Εὐφροσύνη Χαϊρήμονος Χολκίς, « Euphrosyne la Colche, (fille ou esclave) de Chaïrémôn »³⁹. Boris Grakov, croyant qu'il s'agit ici d'une seule personne, pense que Chaïrémôn n'est pas le propriétaire de cette femme colche, mais son père, et que cette Euphrosyne serait ainsi une esclave affranchie, ou bien la fille d'un affranchi d'origine colche, ayant reçu un nom grec⁴⁰. Nat'ia P'ip'ia et ses collègues préfèrent y voir une femme affranchie désignée par un nom propre, Euphrosyne, et par un ethnique, « la Colche », Chaïrémôn devant être compris comme le nom de son ancien maître⁴¹.

LES COLCHES DANS LES INSCRIPTIONS DU BOSPHORE CIMMÉRIEN

En 1961, à Panticapée, un fragment d'une lampe à huile ionienne datant du V^e ou du IV^e siècle av. J.-C. a été découvert avec des céramiques colches, sur la péninsule de Kertch, à Panticapée. Ce fragment porte un graffiti : Qολχος, qui se lit « Qolkhos ». T'inat'in Qauxč'ışvili pense prudemment qu'on ne peut décider si « Qolkhos » consiste en un nom propre ou un ethnique désignant le « Colche »⁴². En se distanciant de la datation de la seconde moitié du VI^e siècle av. J.-C. proposée par cette dernière, Nat'ia P'ip'ia et ses collègues remarquent l'importance de la première lettre qoppa (Q) pour la datation de l'artefact, dans la mesure où

35. T'. QAUXČ'İŞVILI (†), *op. cit.* 2019, p. 227.

36. D. C. BRAUND, G. R. TSETSKHLADZE, *op. cit.* 1989, p. 114.

37. Varr., *De ling. latin.*, IX, 93.

38. N. P'IP'IA *et al.* 2023, p. 38, 396.

39. IG II², 9049. Χαϊρήμονος est la forme génitive du nom masculin Χαϊρήμων.

40. B. N. GRAKOV, « Материалы по истории Скифии в греческих надписях Балканского полуострова и Малой Азии », *Вестник древней истории* 3, 1939, p. 231-312, ici p. 308.

41. N. P'IP'IA *et al.*, *op. cit.* 2023, p. 40-41, 398-399.

42. T'. QAUXČ'İŞVILI, *op. cit.* 2009, p. 10. T'. QAUXČ'İŞVILI (†), *op. cit.* 2019, p. 229.

le qoppa ne fut plus en usage après le début du V^e s. av. J.-C. Étant donné que la lampe à huile ionienne sur laquelle cette inscription est écrite a été trouvée avec des céramiques colches, il est possible de supposer que dans ce cas précis, il s'agissait d'un ethnonyme⁴³.

Une inscription relevée sur une stèle du Bosphore Cimmérien datant du IV^e siècle av. J.-C. évoque Φιλόκομος Χόλχο, « Philokomos (fils de) Kholkho(s) » ou « Philokomos le Colche »⁴⁴. T'inat'in Qauxč'išvili pense que Kholkho n'est pas un nom ethnique, mais plutôt un nom propre, tandis que Philokomos apparaîtrait clairement comme un nom grec⁴⁵. L'épigraphiste géorgienne souligne aussi le caractère hybride de nombreux noms relevés sur les pourtours de la mer Noire, suggérant un certain degré d'hellénisation de populations d'origine non-grecque, dont des individus provenant de Colchide⁴⁶. Le nom Philokomos est également assez rare, puisqu'on le repère seulement dans quelques inscriptions trouvées pour l'essentiel en Attique⁴⁷.

Une autre inscription grecque sur une stèle du royaume du Bosphore datant du IV^e siècle av. J.-C. comporte les mots Μάζις Χόλκο⁴⁸, traduisibles en « Mazis (fils de) Kholkos » ou en « Mazis le Colche ». Le nom Mazis est attribué à une origine iranienne par Ladislav Zgusta⁴⁹, et ne semble pas attesté ailleurs sous cette forme grecque exacte⁵⁰. Comme le dzêta grec se prononçait /zd/ dans certaines régions du monde grec à l'époque classique, je pense que l'option du nom de Mazdis, similaire au substantif désignant le « mazdéen » (*m'zdys*) en moyen-perse⁵¹, issu du vieux-perse *mazdayašna*, « l'adorateur de Mazda »⁵², est à considérer sérieusement. Pour le reste, le contexte et l'interprétation de cette inscription sont les mêmes que pour la précédente relative à Philokomos⁵³.

43. N. P'IP'IA *et al.*, *op. cit.* 2023, p. 39, 397.

44. *Ibid.*, p. 400.

45. T'. QAUXČ'IŠVILI (†), *op. cit.* 2019, p. 229.

46. *Ibid.*, p. 230.

47. SEG 16, 39.b (525-500 av. J.-C.), IG I³, 1162 (447 av. J.-C.), Agora XV 406 (182-183 ap. J.-C.). Ces témoignages onomastiques suggéreraient peut-être des flux migratoires privilégiés entre l'Attique et le Bosphore Cimmérien.

48. V. V. STRUVE dir., M. N. TIKHOMIROVA, V. F. GAYDUKEVICH, A. I. DOVATURA, D. P. KALLISTOVA, T. N. KNIPOVICH, *Копыс Боспорских надписей*, Leningrad 1965, n°200.

49. L. ZGUSTA, *Die Personennamen Griechischer Städte der Nördlichen Schwarzmeerküste. Die ethnischen Verhältnisse, namentlich das Verhältnis der Skythen und Sarmaten, im Lichte der Namensforschung*, Prague 1955, p. 112.

50. F. JUSTI, *Iranisches Namenbuch*, Marburg 1895, p. 201-202. A. V. LEBEDEV, « Индоарийские имена в саре об Аргонавтах, ономастике Колхиды и надписях Северного Причерноморья » dans *Индоевропейское языкознание и классическая филология*, 2021, p. 728-782, ici p. 766. J'ai par ailleurs de sérieuses réserves sur plusieurs des étymologies attribuées par cet auteur à des toponymes caucasiens, qui sont assignées à mon avis beaucoup trop exclusivement aux langues indo-iraniennes, sans prendre en compte le fonds caucasique local, et sur lesquelles j'espère pouvoir revenir dans une publication ultérieure.

51. D. DURKIN-MEISTERERST, *Dictionary of Manichaean Middle Persian and Parthian*, Turnhout 2004, p. 227.

52. J. TAVERNIER, *Iranica in the Achaemenid period (ca. 550-330 B.C.)*, Leuven-Paris-Dudley Ma. 2007, p. 244.

53. T'. QAUXČ'IŠVILI, *op. cit.* 2019, p. 229. N. P'IP'IA *et al.*, *op. cit.* 2023, p. 43, 401.

L'INSCRIPTION DE LA COUPE D'APOLLON HÉGÉMON DE PHASIS

En 1899, dans le kourgane de Zubovka, près du fleuve Kouban, un récipient en argent de type *omphalos* a été trouvé dans un tertre funéraire du I^{er} s. av. J.-C., à l'est de la mer d'Azov. Sa découverte apporta un nouvel éclairage important à propos de l'arrivée des Grecs sur la côte est de la mer Noire. Cet élément de vaisselle d'argent de 21 cm de diamètre porte l'inscription : Ἀπόλλωνος Ἡγεμόνος εἰμὶ τὸμ Φάσι, « J'appartiens à Apollon Hégémon, (le dieu) de Phasis »⁵⁴. Le style du bol indique qu'il a été produit vers le milieu du V^e s. av. J.-C., peut-être en Colchide⁵⁵. L'inscription est en dialecte ionien, comme on peut s'y attendre des Milésiens de Phasis, tandis que la forme de ses lettres donne une date de dédicace autour de 420-400 av. J.-C.⁵⁶ L'iconographie de la coupe la rendait certainement destinée à Apollon dès sa conception, dans la mesure où elle porte un serpent en relief sur l'*omphalos*. Les motifs du luxueux récipient comprennent aussi une rangée de treize têtes de cerfs, un animal ayant occupé une place prépondérante dans l'iconographie de la Caucasic du Sud durant l'Âge du Bronze et conservé une importance primordiale jusqu'à la période chrétienne⁵⁷. Comme le terme d'hégémon est régulièrement appliqué aux fondateurs de colonies, il ne fait guère de doute qu'Apollon Hégémon était lié à la fondation de Phasis comme divinité tutélaire⁵⁸. Il demeure incertain de savoir si cette coupe d'argent s'est retrouvée dans le bassin du Kouban à la suite d'un raid de pillards scytho-sarmates ayant dépouillé les temples de Phasis d'un présent diplomatique, ou bien d'une dédicace qui aurait eu lieu hors du sanctuaire phasien d'Apollon⁵⁹. Mise en parallèle avec le témoignage de Zosime sur le temple d'Artémis de Phasis, cette coupe constitue un document inestimable sur l'existence d'un culte d'Apollon, frère et parèdre de la déesse chasseresse, dans cette même cité portuaire située dans le delta du Phasé⁶⁰.

UNE INSCRIPTION LAPIDAIRE DU MUSÉE DE BAT'UMI

Une inscription lapidaire grecque du Musée de Bat'umi a été conservée dans la section rattachée aux fouilles de Kobulet'i et P'ičvnari. Ce dernier établissement se trouve sur la côte de la mer Noire, au confluent des rivières Č'olok'i et Oč'xamuri, à environ 10 km au nord de la station balnéaire de Kobulet'i. La pierre a été découverte par hasard sur les rives

54. SEG 41, 1421.

55. D. E. STRONG, *Greek and Roman Gold and Silver Plate*, Londres 1966, p. 75-76, pl. 14B.

56. L. H. JEFFERY, *The Local Scripts of Archaic Greece*, Oxford 1990, p. 368. N. P'IP'IA *et al.*, *op. cit.* 2023, p. 388-394.

57. D. BRAUND, *op. cit.* 1994, p. 98-99, 255.

58. G. A. LORDKIPANIDZE, *К истории древней Колхиды*, T'bilisi 1970, p. 114-115.

59. D. BRAUND, *op. cit.* 1994, p. 98.

60. Zosim., *Hist.*, I, 32.3. O. LORDKIPANIDZE, *Phasis, the River and the City in Colchis*, Stuttgart 2000, p. 77. Les graffitis cités par P'IP'IA *et al.*, *op. cit.* 2023, p. 391 (APT à C'ixisžiri et IO à P'ičvnari) me semblent en revanche non pertinents car trop vagues pour attester un quelconque culte d'Artémis sur le littoral colche.

du fleuve Č'olok'i en 1969 et porte actuellement le numéro d'inventaire KF-69 du secteur n°128. L'inscription a été gravée sur un pavé arrondi dont les dimensions sont 22 x 20 x 12,5 cm, consistant en deux lettres incisées : ΙΔ. T'inat'in Qauxč'ışvili affirme, à mon avis à juste titre, que ces lettres signifient le nombre 14, désignant une distance⁶¹. Le contour imprécis des lettres empêche de dater l'inscription avec précision plus précisément que les V^e et IV^e s. av. J.-C., en tenant compte du contexte de sa découverte à proximité immédiate d'une nécropole grecque. Nat'ia P'ip'ia et ses collègues avancent que cette distance est censée être mesurée en stades, sans pouvoir davantage préciser de quel stade il s'agissait et renonçant dès lors à pouvoir calculer plus précisément la distance indiquée⁶². Une étude du *Périple* d'Arrien amène à penser que l'embouchure actuelle du fleuve Č'olok'i pourrait être, avec le fleuve Sep'a, l'un des candidats possibles à l'identification du fleuve Isis, censé être situé à 90 stades de l'Akinasis situé plus au sud, et à 90 stades du Mogros qui se trouve plus au nord⁶³. Une mesure de 15 stades est donnée par Arrien pour un autre secteur de la côte, à savoir la distance entre le fort d'Apsaros, ou l'actuel Gonio, et le fleuve Čoroxi, l'antique Acampsis⁶⁴.

L'INSCRIPTION FRAGMENTAIRE D'ESHERA EN ABKHAZIE

Une plaque en bronze, actuellement conservée dans le dépôt du musée de Soukhoumi (n°81-43), a été découverte lors des fouilles d'Eshera en 1975 par l'archéologue Georgy K. Shamba (1934-2006)⁶⁵. Initialement dotée d'un cadre en relief, elle porte une inscription grecque à l'origine assez étendue, malheureusement réduite aujourd'hui à un puzzle de très brefs fragments. Comme l'a décrit T'inat'in Qauxč'ışvili, ces 38 fragments qui furent préservés de la plaque ne représentent de fait qu'une partie minime du texte d'origine. Vingt-deux de ces morceaux de bronze comportent des lettres gravées, d'une hauteur comprise entre 0,5 et 0,8 cm, d'une largeur de 0,5-0,7 cm, et d'une forte épaisseur se montant à 8 cm⁶⁶. Selon T'inat'in Qauxč'ışvili, l'inscription s'apparenterait à un décret civique concernant

61. T'. QAUXČ'İŞVILI, *op. cit.* 1999, p. 143. *KGIG* 106.

62. N. P'IP'IA *et al.*, *op. cit.* 2023, p. 383.

63. Arr., *Peripl. Mar. Euxin.*, 7-8, édition d'A. SILBERMAN, Paris 1995, p. 5-6. Le détournement du cours inférieur du Č'olok'i vers le nord le relie à l'embouchure du Nat'anebi. Je pense pouvoir identifier l'Akinasis au Kintriši, et le Mogros au chenal Rioni-P'ot'i ou bien au fleuve Sup'sa.

64. Arr., *Peripl. Mar. Euxin.*, § 9. La mesure de 15 stades entre Apsaros et l'Acampsis est équivalente à une distance d'à peu près 2,8 km pour un stade égal à 185 m, ce qui correspond bien à l'embouchure proche du Čoroxi, à presque trois kilomètres au nord de la forteresse de Gonio-Apsaros. Ce stade de 185 m était celui utilisé par les géographes grecs, comme le démontre S. POTHECARY, « Strabo, Polybios, and the Stade », *Phoenix* 49, 1995, p. 49-67. S'il s'agissait de la même unité de mesure que celle valant pour la borne en question, on aurait donc une distance de 14 stades équivalente à 2,59 km, mais il est bon de prendre en compte la possibilité que les colons grecs de Colchide n'auraient pas forcément utilisé les mêmes mesures que les élites lettrées du monde hellénisé.

65. G. K. SHAMBA, *Эшерское городище*, T'bilisi 1980, p. 54-55.

66. T'. QAUXČ'İŞVILI, *op. cit.* 1999, p. 73.

soit une guerre maritime, soit un chantier de construction, soit l'octroi d'une proxénie officielle⁶⁷. D'après la forme des lettres, l'inscription d'Eshera devrait être datée du IV^e ou du III^e siècle av. J.-C.⁶⁸

Diverses interprétations ont été avancées sur cette inscription fragmentaire d'Eshera. Meri Inaże pense qu'il s'agissait d'un document de nature politique, plus précisément d'un contrat ou d'un accord conclu entre Dioscurias, Héraclée du Pont et le royaume pontique, portant sur une alliance militaire en vue de mener une action coordonnée contre la piraterie et afin de promouvoir ainsi le commerce maritime⁶⁹. C'est cependant la lecture présentée par Juri Vinogradov qui peut être considérée comme la plus fiable à l'heure actuelle⁷⁰. Cet épigraphiste russe estime que l'état fragmentaire de la partie préservée empêche d'en reconstituer précisément le contenu ; cependant, sur la base de certains mots qui peuvent certainement être lus, notamment βασιλείας, « royauté », ἔλθωσι, « alla, arriva » ; ῥώμηι πολὺ « une force militaire en grand nombre », δύνασθαι, « être fort, capable », et λαμβάνων εἰς π[όλιν], « saisissant du côté de la cité », il est possible de supposer que l'inscription d'Eshera contiendrait un récit lié à des actions militaires⁷¹. De plus, le même savant estime que la cité d'Héraclée n'est pas mentionnée dans le texte, que le document n'est pas un traité international, et qu'il n'est guère aisé de déterminer de quelle cité ou de quel royaume il est question ici⁷². Juri Vinogradov affirme que l'inscription serait une introduction détaillée tentant de définir les raisons de sa publication, mentionnant des événements pouvant être liés à des actions militaires, mais aucun des mots n'est lié au vocabulaire international qui était utilisé pour rédiger des accords, des décrets royaux et des lois⁷³.

Mes recherches lemmatiques sur les bases textuelles du Packard Humanities Institute et du Thesaurus Linguae Graecae m'amènent à approfondir la lecture des fragments en me fondant sur une analyse quantitative et probabiliste des occurrences. Le fragment n°2 présente ainsi une séquence INΩI qui, en contexte épigraphique, pouvait fort bien correspondre à

67. *Ibid.*, p. 73-74.

68. N. P'IP'IA *et al.*, *op. cit.* 2023, p. 402-410.

69. M. N. INADZE, « К интерпретации Эшерской греческой надписи », *Кавказско-Ближневосточный сборник* 8, 1988, p. 158.

70. J. G. VINOGRADOV, « The Inscribed Bronze from Vani », *Pontische Studien. Kleine Schriften zur Geschichte und Epigraphik des Schwarzmeerraumes*, Mainz 1997, p. 597-601. Fr. 1 : -- πόλι[ν --- | -- ῥώμηι πολὺ τις / τι σ- / τις[αντ --- | -- <δ>ύνασθαι αὐτ --- | -- λ]αμβάνων εἰς π[όλιν --- | -- κα]ὶ πάντων τῶν --- | -- βασιλείας κα --- | -- ς καὶ --- | ; Fr. 2 : --- INΩI --- | -- γέγ]ονεν ? ἐν Σ --- | -- Ἴνα / ἐαν ἔ]λθωσι τ --- | --- ; Fr. 3 : --- AN --- | -- ι ταξ --- | -- έτω ο --- | -- αν ηθ --- | -- ετ --- ; Fr. 4 : --- ΕΞΕΔ --- | -- πόλιν --- | -- ΛΕ --- ; Fr. 5 : --- ΠΕ --- | -- ΠΟΙΣ --- | -- TAT ? --- | -- Ο --- ; Fr. 6 : --- ΣΙ --- | -- ΟΥΣ --- | -- NK --- ; Fr. 7 : --- ΥΝ --- | -- ΛΥ --- | -- ΛΕ --- | -- ΥΠ ? --- ; Fr. 8 : --- ΣΘ --- ; Fr. 9 : --- κα[ὶ τοῦς --- | -- ἐπα]γορθῶ[σαι ? --- ; Fr. 10 : --- ΣΙΩ --- | -- ΠΟΣΖ --- ; Fr. 11 : --- ANO --- ; Fr. 12 & 13 : --- | -- ΟΙΑ ? τῇι τα --- | -- ΙΣΙ...Α --- | -- NI --- ; Fr. 14 : --- ΤΟΑΛ --- | -- ΩΝΟΝΕ --- ; Fr. 15 : --- ΠΟΕ ? --- ; Fr. 16 : --- ΔΙ --- ; Fr. 17 : --- ΟΣΑ --- | -- π]όλιν ? --- ; Fr. 18 : --- ΣΠΗ --- | -- ΝΕΙΡΑ --- ; Fr. 19 : --- ΟΩ --- / --- ΘΩ ---.

71. J. VINOGRADOV, *op. cit.* 1997, p. 597.

72. *Ibid.*, p. 601.

73. *Ibid.*, p. 601.

[κο]ινῶι, désignant au cas datif singulier l'État, le gouvernement, l'autorité publique, voire la fédération de cités, avec 458 occurrences sur 1201 séquences ινωι, soit plus de 38 % des mentions. Le substantif λίνωι désignant le lin constitue aussi une piste possible, étant donné que la Colchide voisine était réputée pour la production de cette plante oléagineuse⁷⁴. La seconde ligne du même fragment a bien toutes les chances de correspondre à l'expression « γέγονεν ἐν », « il vint à », attesté dans la quasi-totalité des 38 occurrences des résultats de la recherche textuelle sur la séquence « ονεν ἐν σ » dans le Thesaurus Linguae Graecae. Il serait possible d'interpréter le troisième mot comme le substantif συνθέσει désignant le traité ou bien la formation militaire⁷⁵, un toponyme géographique ou un ethnique étant aussi possible. En ce qui touche à la première ligne du fragment n°4, la séquence ΕΞΕΔ s'accorde bien avec le début d'un verbe à l'aoriste comme ἐξέδωκε, « il abandonna », ou encore ἐξέδραμον, « ils s'enfuirent de là », fort caractéristiques d'un récit littéraire de campagne militaire. La seconde ligne du fragment n°5 offre à voir une séquence ΠΙΟΙΣ qui a de très grandes probabilités de correspondre à l'adjectif pluriel au cas datif λοιποῖς, désignant « ceux qui restent », et qui représente la solution dans 256 des 283 occurrences (90,45 %) pour cette séquence de caractères sur la base épigraphique du Packard Humanities Institute. La seconde ligne du fragment n°9 a été interprétée comme l'infinitif aoriste actif du verbe ἐπανορθῶσαι, « avoir corrigé », que l'on retrouve effectivement sous cette forme dans six autres inscriptions⁷⁶ ; une seconde solution légèrement différente existe cependant, avec le participe συνορθῶν⁷⁷ issu du verbe συνορθόω, « restaurer », une action qui s'applique notamment à un bâtiment en ruine. Dans les deux cas, l'inscription indique une mesure de redressement prise de toute évidence par une autorité politique, vraisemblablement celle de la cité de Dioscurias voisine.

Concernant la deuxième ligne du fragment n°14, je pense possible d'interpréter la séquence ΩNONE comme [τ]ῶν ὀνε[ίρων], « des rêves », ou bien [τ]ῶν ὀνε[ίδων], « des reproches », cette dernière hypothèse s'accordant davantage avec l'idée générale du récit d'un conflit géopolitique. Il est aussi envisageable d'interpréter les lettres ὦν comme la désinence d'un nom, d'un adjectif ou d'un participe au génitif pluriel. Enfin, dans la seconde ligne du fragment n°18, la séquence NEIPA présente plusieurs possibilités. Elle pourrait convenir à un anthroponyme comme Déjanire (Δειάνειρα), Antianire (Ἀντιάνειρα) ou Oneiratos (Ὀνειράτος)⁷⁸. Dans une autre hypothèse, la suite de lettres s'appliquerait à une forme génitive ὀνειράτος, « du rêve », ou encore nominative ou accusative plurielle ὀνειράτα, « les rêves », peut-être en lien avec le fragment n°14 et en s'appliquant à une forme de divination par oniromancie, un dieu ayant supposément incité les autorités à consacrer leurs efforts au redressement du pays⁷⁹. La

74. Hdt., II, 104-105. Strabon, XI, 2.17.

75. Avec le sens de traité : *IG* 5², 343.41, 60 ; Plut., *Syll.*, 35. Avec le sens d'armée : Ael., *Tact.*, 18.5.

76. *Agora* XVI, 310.1 ; *IG* IV², 1 68 ; *I. Aeg. Thrace* E5 ; *Mylasa* 118 ; *Teos* 35 ; *TAM* II 905.

77. *IG* XII, 3.325 ; *SEG* 38, 1840.

78. Ces noms sont attestés respectivement dans les inscriptions *I.Lipara App.* I, 507,2, *SEG* 22, 84 et *SEG* 24.558b (Δειάνειρα) ; *IGUR* I 160 (Ἀντιάνειρα) et IMT MittlMakestos 2571 (Oneiratos).

79. Comparer avec les inscriptions *IG* IV², 1 561 et *IG* IX, 1 134.

dernière possibilité serait d'y voir une forme conjuguée du verbe ἐνείρω, « attacher, enlacer, entourer, enfler, insérer »⁸⁰. Ce verbe se retrouve notamment dans une inscription de Tralles en Asie Mineure, transcrivant un oracle de la Pythie livré en hexamètres, pour désigner la mise en place d'un autel en l'honneur de Poséidon⁸¹.

En somme, ces différentes précisions amènent à confirmer l'hypothèse d'une inscription commémorant une opération militaire qui porta visiblement atteinte au territoire d'une cité, probablement Dioscurias. Celle-ci aurait mené, à l'issue du conflit, une opération de redressement ou de restauration d'un lieu déserté ou du moins endommagé par le conflit, qui devait se trouver sur le territoire d'Eshera, dans sa propre *chôra*. Cette opération de reconstruction aurait pu être rehaussée dans sa légitimation par une vision onirique à visée oraculaire ou divinatoire, ou bien consister en la fondation d'un édifice sacré en l'honneur d'une divinité protectrice. Aucun fragment n'atteste toutefois avec suffisamment de précision les hypothèses relatives à un décret au sens strict ou bien à un traité se rapportant à des enjeux maritimes. Je ne retiens pas non plus l'interprétation très hasardeuse de T'edo Dundua, qui convoque l'*Histoire des Arméniens* attribuée à Moïse de Khorène pour déceler dans l'inscription d'Eshera une intervention supposée du royaume du Pont dans les affaires de Colchide et d'Ibérie au III^e siècle av. J.-C.⁸² En retenant la datation paléographique de l'inscription au tournant du IV^e et du III^e siècle av. J.-C., j'émets l'hypothèse que ce conflit évoqué dans ce document épigraphique pourrait fort bien correspondre à la guerre menée par le roi bosphoréen Eumélos (r. 309-304 a.C.) contre les pirates hénioches, taures et achéens qui sévissaient au nord-est de la mer Noire, campagne militaire à propos de laquelle Diodore de Sicile précise qu'elle lui attira la reconnaissance des marchands du Pont-Euxin⁸³.

80. Les différentes formes possibles seraient : ἐνείρας (aoriste, 2^e personne du singulier), ἐνείρα, ἐνείραι, ἐνείραμένην, ἐνείράμενος, ἐνείραν, ἐνείραντα, ἐνείραντας, ἐνείραντες ou ἐνείράντες, ἐνείρας, ἐνείρασ.

81. Tralles 145, l. 6 : « μελιχίη Σεισίχθονι ἐν ἄλσεϊ βωμὸν ἐνείρας », « tu as préparé (litt. attaché) un autel dans un bois sacré pour le dieu qui ébranle la terre ». Mous. III 1-2, 1878-1880, 181, n°369 ; Hauvette-Besnault, *BCH* 5, 1881, p. 340-342, n°1 ; Pappakonstantinou, *Hai Tralleis* n°52 ; *BE* 1904, 255 ; Kern, *Genethliakon* C. Robert, 98-101 ; *BE* 1920, 425 ; ITralles 1.

82. N. P'IP'IA et al., *op. cit.* 2023, p. 409-410. Moïse de Khorène, *Histoire de l'Arménie*, A. et J.-P. MAHÉ trad. 1993, II, 7-8. Plutôt qu'une référence aux différents rois Mithridate du Pont, le légendaire satrape perse Mihrdat, placé à la tête des Ibères sur l'ordre d'Alexandre le Grand, et duquel descendraient les dirigeants de la marche arméno-géorgienne de Gogarène, semble davantage se rapporter à d'autres récits fictifs relatifs à la figure d'Azo ou Azon dans les chroniques géorgiennes du *K'art'lis C'xovreba* et du *Mok'c'evay K'art'lisay*, voire à une référence vague et anachronique à la dynastie de Mithridatès I^{er} qui régna sur l'Ibérie au I^{er} siècle ap. J.-C. *Vie des Rois K'art'vélens* dans S. QAUXČ'İŞVİLİ éd., *K'art'lis C'xovreba*, T'bilisi 1955, p. 18-19, R. W. THOMSON trad., p. 2526. *Histoire Primaire du K'art'li*, §7-8 (dans le *Mok'c'evay K'art'lisay*), I. ABULAŽE éd., 81^{29, 32}, traduction de S. H. RAPP Jr, *Studies in medieval Georgian historiography*, Louvain 2003, p. 258 ; *Liste Royale I*, §1 (*Mok'c'evay K'art'lisay*), I. ABULAŽE éd., 82⁴, S. H. RAPP Jr trad., *op. cit.* 2003, p. 259. N. PREUD'HOMME, *op. cit.* 2024, p. 49.

83. Une fois parvenu au pouvoir en 309 a.C., «Eumélos combla de bienfaits les Byzantins, les Sinopéens et la plupart des autres Grecs du Pont. [...] Eumélos purgea aussi la mer des pirates, et protégea la navigation du Pont en faisant la guerre aux Hénioches, aux Taures et aux Achéens qui infestaient ces parages de leurs brigands des mers. Aussi les marchands, qui recueillaient le bénéfice de cette guerre, firent-ils dans presque toutes les contrées du monde les plus grands éloges du roi Eumélos. Il ajouta ensuite à son territoire une grande partie du pays limitrophe,

TIMBRES D'AMPHORES GRECQUES EN COLCHIDE ET SUR LE LITTORAL CAUCASIEN DE LA MER NOIRE

Les anses d'une amphore en argile de fabrication locale trouvée à Gvandra, dans le district de Gagra en Abkhazie, sont conservées au musée de Soukhoumi sous les numéros d'inventaire 78-12/1 et 78-12/2. L'inscription, présente sous la forme d'une estampille de 3,2 cm de long et de 2 cm de large, a été publiée pour la première fois par Georgy Shamba⁸⁴. Le texte réparti sur deux lignes est le suivant : ΔΙΟΣ | ΚΟΥ. T'inat'in Qauxč'išvili a reconstitué l'inscription ainsi : Διοσκου[ρίας], « Dioscurias », en supposant qu'il s'agissait de la forme abrégée du nom de la ville, et a proposé aussi de dater l'inscription du IV^e ou du III^e siècle av. J.-C. en se basant sur les données archéologiques et paléographiques relatives à la forme du Σ et du Υ⁸⁵. La présence d'amphores dotées de timbres locaux indique clairement que Dioscurias possédait son propre centre de production de céramiques, ce qui constitue un élément du dossier relatif au statut civique de Dioscurias comme grand pôle économique d'envergure régionale⁸⁶.

Un autre fragment d'amphore a été trouvé sur une base militaire de Soukhoumi et enregistré sous le numéro 69-31/BΓ-12. Cet artefact porte deux lettres majuscules : ΔΡ⁸⁷. Alors que la paléographie tendrait plutôt vers une datation aux V^e et IV^e s. av. J.-C., l'environnement archéologique porterait davantage sur un contexte du II^e ou du I^{er} s. av. J.-C. Selon Nat'ia P'ip'ia et ses collègues, cette inscription apparaît comme une forme abrégée du cachet de Dioscurias, de telle sorte que ce document serait à rattacher au IV^e s. av. J.-C. qui a vu l'essor de la production locale dans cette ville portuaire⁸⁸.

Une anse d'amphore de Sinope a été retrouvée à Nok'alak'evi en 1987 lors de fouilles archéologiques. Son inscription publiée par T'inat'in Qauxč'išvili mentionne un *astynomos* appelé Boryos (Βόρυος ἀστ[υ]νομου... Φωρμίονος) et a été datée du IV^e s. av. J.-C. en prenant appui sur la forme des lettres⁸⁹. Dans le monde grec, l'*astynomos* était un magistrat à la tête de la police des rues ainsi que de la gestion des bâtiments publics à Athènes⁹⁰ et dans

et rendit son royaume un des plus célèbres. Enfin, il entreprit de ranger sous son autorité tous les peuples du Pont, et il aurait réussi dans son entreprise, si la mort ne l'avait pas surpris au milieu de ses projets. Eumélos avait régné cinq ans et cinq mois". (Diod. Sic., 20.25).

84. G. K. SHAMBA, « Амфорные клейма Диоскурии », *Известия Абхазского института языка, литературы и истории им. Д. И. Гулия*, 1976, p. 149-157. Les dimensions de l'inscription elle-même sont : 2,6 cm de long, 1,5 cm de large, 0,4-0,5 cm pour la hauteur des lettres, et 0,5-0,7 cm pour leur largeur.

85. T'. QAUXČ'IŠVILI, *op. cit.* 1999, p. 78.

86. N. P'IP'IA *et al.*, *op. cit.* 2023, p. 62-63.

87. T'. QAUXČ'IŠVILI, *op. cit.* 1999, p. 79. Selon cette notice, la hauteur du Δ est de 1,3 cm, sa largeur de 1,3 cm, tandis que la hauteur du Ρ est de 2,5 cm, sa largeur se montant également à 1,3 cm. Le contour de ces lettres est caractéristique des différentes régions du monde grec à partir du V^e s. av. J.-C. et fut utilisé plus fréquemment à partir du IV^e s. av. J.-C.

88. N. P'IP'IA *et al.*, *op. cit.* 2023, p. 64.

89. KGIG 96. T'. QAUXČ'IŠVILI, *op. cit.* 2009, p. 134.

90. Isaeus, *De Cleonymo*, 1.15, Demosthen., *In Timocrat.*, 24.112, Aristot., *Constitut. Athen.*, 50.1, SIG 313.17, Com. Adesp. 25a D.

d'autres cités, comme Ténos⁹¹, Iasos⁹², Rhodes⁹³ et Pergame⁹⁴. L'astynome Boryos apparaît, comme le relèvent les auteurs, sur une petite vingtaine d'autres documents qui s'échelonnent sur une vaste période allant de la fin du IV^e siècle au milieu du II^e s. av. J.-C. : à Sinope même⁹⁵, en Thrace à Malak Porovets⁹⁶ et Sboryanovo⁹⁷, ainsi qu'en Scythie Mineure à General Scărișoreanu⁹⁸, Albești (l'antique Kallatis)⁹⁹, et surtout à Histria, avec les noms de différents manufacturiers¹⁰⁰. Une telle ampleur chronologique, associée à une si grande diversité dans le contenu et la forme de ces estampilles sinopéennes, exclut à mon sens qu'il s'agisse d'un seul et même astynome Boryos, suggérant plutôt l'hypothèse d'une dynastie aristocratique de magistrats s'étant transmis le nom avec la fonction. Comme il existait d'autres astynomes avec des noms différents¹⁰¹, il est certain que Boryos ne doit pas être compris comme un titre officiel. Ce nom est toutefois fort rare, absolument absent du *Thesaurus Linguae Graecae*, à tel point qu'on pourrait se demander s'il ne s'agirait pas là d'un vestige onomastique issu d'une langue anatolienne locale propre à la région de Sinope. L'autre nom de l'inscription de Nok'alak'evi, Φωρμίονος, est la forme génitive de Phormion, qui doit désigner le manufacturier de l'amphore. Un tel témoignage atteste ainsi le dynamisme du commerce sinopéen dans la partie orientale de la mer Noire à partir de la fin de l'époque classique et jusqu'à l'époque romaine, la cité de Sinope fournissant du vin et de l'huile d'olive à un grand nombre de marchés de part et d'autre de l'Asie Mineure¹⁰².

Une autre amphore sinopéenne a été découverte à Vani en 1969 lors de fouilles archéologiques. Son inscription de trois lignes également localisée sur une anse, dans une encoche à angle droit, accompagne un emblème illustrant un aigle accrochant un dauphin,

91. *IG* XII, 5.883.14.

92. *SIG* 169, 10.

93. *IG* 12, 1.1.

94. *OGI* 483.7.

95. *EA* 16 (1990) 54.19 = *IK Sinope* 26 : « Κρητίνης | Βόρυος » (vers 425-300 av. J.-C.).

96. *SEG* 40, 573.1 : « Βόρυ[ο]ς | άστυ[ν]όμο(υ). | Άρτε[μ]ιδόρο(υ) » (vers 325-250 av. J.-C.).

97. *SEG* 35, 838.10 : « Βόρυ[ο]ς | άστυ[ν]όμου]. | Άρτεμ[ιδόρου] ». (vers 270-220 av. J.-C.).

98. *SEG* 30, 848.19 : « [άστυ]νόμου | [Β]όρυος τοῦ | Ζεύξιος. | Απ[ατούριος]. » (vers 170-150 av. J.-C.).

99. *SEG* 51, 946.40 : « [άστυ]νόμου | Βόρυος τοῦ | Ζεύξιος. | Πολύχαρμος. » (vers 242-223 av. J.-C.).

100. *Histria* VIII, 2.57 : « Βόρυος | άστυνόμο. | Αττάλου. » (vers 295-280 av. J.-C.?) ; *Histria* VIII, 2.58 : « Βόρυος | άστυνόμου. | Γλαυκία » (vers 295-280 av. J.-C.?) ; *Histria* VIII, 2.59 : « Βόρυος | άστυνόμου. | Έκαταίου » (vers 295-280 av. J.-C.?) ; *Histria* VIII, 2.60 : « Βόρυος άσ[τυ]-|νομοῦντος. | Η[ρακλ]είδου » (vers 295-280 av. J.-C.?) ; *Histria* VIII, 2.61 : « [Βό]ρυος | [άστ]υνόμο. | [Μενί]σκ[ου] » (vers 295-280 av. J.-C.?) ; *Histria* VIII, 2.62 : « Βόρυος | άστυνόμ[ου]. | Φ[ίλο]κ[ράτους] » (vers 295-280 av. J.-C.?) ; *Histria* VIII, 2.529 : « [άστυ]νόμου | Βόρυος τοῦ | Ζεύξιος. | Αρτέμων » (vers 257-190 av. J.-C.) ; *Histria* VIII, 2.530-531 : « άστυνόμου | Βόρυος τοῦ | Ζεύξιος. | Φιλήμων. » (vers 257-190 av. J.-C.) ; *Histria* VIII, 2.532 : « [άστυ]νόμου | Βόρυ[ος] τοῦ | Ζ[εύ]ξιος. | Χ[αβρία]ς » (vers 257-190 av. J.-C.) ; *Histria* VIII, 2.533 : « [άστυ]νόμου | Βόρυος τοῦ | Ζεύ[ξιος]. | Χ[αβρία]ς » (vers 257-190 av. J.-C.) ; *Histria* VIII, 2.534 : « [άσ]τυνόμου | [Βόρ]υος τοῦ | [Ζ]εύξ[ιος]ς. | [— — —] » (vers 257-190 av. J.-C.) ; *Histria* VIII, 2.535 = *SEG* 55, 810.30 : « [άστυ]νόμου | [Βόρυος] τοῦ | [Ζεύξιος]. | [— — —]. »

101. *Histria* VIII, 2.63-67 : Mikrios ; *Histria* VIII, 2.69 : Pythocléos.

102. N. P'IP'IA *et al.*, *op. cit.* 2023, p. 414-415.

présent sur le côté droit de l'inscription. Le contenu est le suivant : Ἰστυίου ἐπὶ Κύρου ἀστυνομου, « D'Histiéios, auprès de l'astynome Kyros »¹⁰³. Les archéologues ont daté l'inscription du IV^e s. av. J.-C., très probablement des années 360-320 av. J.-C. sur la base de la couche archéologique et également de la classification des timbres sinopéens effectuée par Boris Grakov¹⁰⁴. Les deux noms sont donnés d'une manière originale dans l'inscription, puisqu'en général, le nom de l'astynome précède celui du manufacturier, alors qu'il semble s'agir ici de l'inverse¹⁰⁵.

En 2019, lors de fouilles archéologiques à Nok'alak'evi, plus précisément lors d'une étude de deux sections de la terrasse inférieure de l'ancienne cité d'Archéopolis, une expédition archéologique anglo-géorgienne a mis au jour un fragment d'une amphore sinopéenne dans le fossé F à côté d'objets d'usages différents. L'amphore comporte un cachet à trois lignes, dont le coin droit porte un emblème de taureau. L'estampille a été publiée dans les rapports de l'expédition archéologique de Nok'alak'evi, où l'inscription suivante peut y être lue : [Π]αταίκου | [ἄ]στυνομ[ου] | Ἀντιθε[ου]. Les auteurs du corpus observent que les lettres initiales des deux premières lignes de ce cachet d'amphore sont brisées, tandis que les deux dernières lettres de la deuxième et de la troisième ligne sont effacées, ou omises dans le but de raccourcir le texte. L'inscription peut se traduire ainsi : « de l'astynome Pataĩkos, d'Antithéios ». Le nom éponyme du magistrat astynome Pataĩkos précède celui d'un artisan, Antithéios¹⁰⁶. Les auteurs tirent parti de l'emblème du taureau, qu'ils considèrent comme un symbole hérité du passé achéménide de la cité, pour attribuer cette amphore à Sinope¹⁰⁷.

Deux amphores du type Solokha II retrouvées dans une sépulture de guerrier à Vani portent un cachet. Sur l'une d'elles, on distingue deux lettres EY ainsi qu'un emblème¹⁰⁸. Comme le rappellent les auteurs du corpus, cette combinaison de lettres peut suggérer plusieurs lectures, de telle sorte qu'il n'est pas possible d'éclaircir davantage le sens de cette estampille¹⁰⁹.

103. Ma traduction diffère de celle donnée par N. P'IP'IA *et al.*, *op. cit.* 2023, p. 436 : « of Histieos, of Cyrus astynome ». Le nom d'Histiéios est assez rare puisqu'il se trouve dans huit inscriptions seulement : *IScM* III 126, *ID* 421, *SEG* 39, 731, *IG* XII, 3 327, *IG* XII, 4 2:461 = *ASAA* 41-42 (1963-64) 165.9, *IG* XIV, 352, *IG* XIV, 421, *SEG* 44, 754.a.10. Le nom Kyros ou Cyrus est quant à lui d'origine iranienne et se trouve dans une centaine d'inscriptions du monde grec, d'après une recherche dans la base Packard effectuée le 20 janvier 2025.

104. O. LORT'K'IP'ANIŽE, R. P'UT'URIŽE, V. T'OLORDAVA, A. ČQONIA, « Ark'eologiuri gat'xrebi vanši 1969 cels » dans O. LORT'K'IP'ANIŽE dir., *Vani*, vol. 1, T'bilisi 1972, p. 209.

105. R. P'UT'URIŽE, « Importuli amp'orebi vanis nak'alak'aridan (žv. c. V-IV ss.) » dans O. LORT'K'IP'ANIŽE dir., *Vani*, vol. 2, T'bilisi 1976, p. 84.

106. N. P'IP'IA *et al.*, *op. cit.* 2023, p. 440-441. Le nom de Pataĩkos est surtout répandu dans les îles égéennes, avec 33 occurrences sur 52 relatives à cet espace. Le nom d'Antithéios est quant à lui beaucoup plus rare, n'étant attesté dans aucune inscription de la base du Packard Humanities Institute, et dans seulement 59 occurrences à travers les textes du *Thesaurus Linguae Graecae*, d'après une recherche effectuée le 20 janvier 2025.

107. N. P'IP'IA *et al.*, *op. cit.* 2023, p. 441.

108. R. P'UT'URIŽE, « Importuli amp'orebi vanis nak'alak'aridan (žv. c. V-IV ss.) » dans O. LORT'K'IP'ANIŽE dir., *op. cit.* 1976, p. 87.

109. N. P'IP'IA *et al.*, *op. cit.* 2023, p. 437.

Une autre amphore a été trouvée à Vani lors d'investigations archéologiques sur le lot n°86, dans les couches d'une structure appelée le Bâtiment Blanc, où a été exhumé du matériel datant d'une période à compter du IV^e siècle av. J.-C. L'amphore porte une estampille sur deux lignes, qui comprennent chacune trois lettres : KAA|AIA. Ce nom semble être celui, fort répandu, de Callias, attribuable ici à un artisan potier¹¹⁰. Un autre timbre d'Héraclée a été trouvé à Vani, qui porte l'inscription NI. Il pourrait s'agir du nom d'un artisan répondant à plusieurs possibilités : Nicanor, Nicarque, Nicasagoras, Nicasiboulos, Nicasion, Nicéas, Nicomède, Nicosthène, Nicostrate, etc. Cependant, comme un tel raccourcissement n'est pas attesté sur les timbres d'Héraclée, l'attribution est demeurée indéterminée¹¹¹.

Des fragments de tuiles ont été découverts lors du nettoyage d'un temple au sol de mosaïque, durant les fouilles archéologiques conduites à Vani en 1970-1971. L'un des fragments de tuile porte une estampille avec deux lettres, HP, tandis que la troisième, partiellement visible, pourrait être la lettre A ; par conséquent, les chercheurs pensent que l'estampille est sinopéenne et représente le nom d'un artisan, Héracléides. Plusieurs autres estampilles ayant entre elles nombre de points communs ont été découvertes à Vani¹¹². Ces timbres ont été datés de la période hellénistique (III^e-I^{er} s. av. J.-C.), d'après le contexte archéologique¹¹³.

Une amphore rhodienne avec un cachet quadrangulaire daté du III^e ou du II^e s. av. J.-C. a été découverte lors des fouilles archéologiques de Vani en 1970-1971. L'estampille est apposée sur une anse, mentionnant le nom d'un éponyme qui n'est lisible que partiellement, avec le contenu suivant : EΠI MO | AEYΣΦE. Il est possible qu'il n'y ait pas un mais deux noms ici, l'un d'eux appartenant au magistrat éponyme, tandis que l'autre se rapporterait au fabricant de la céramique¹¹⁴. Une autre anse d'amphore rhodienne portant un timbre a été trouvée lors de fouilles archéologiques à Vani en 1967. La première ligne est endommagée et ne peut être reconstituée ; les spécialistes ont suggéré ici le nom d'un éponyme, tandis que sur la deuxième ligne, on peut lire le mot ΔΑΛΙΟΥ, qui se présente comme le nom au cas génitif d'un mois rhodien, Δάλιος (Dálíos), correspondant à septembre-octobre selon l'opinion la plus courante. Comme le relèvent les auteurs du corpus, on retrouve des inscriptions avec un tel contenu partout dans le monde grec, à plus de 500 exemplaires. La datation archéologique de cet artefact correspond à la fin de l'époque hellénistique ; par conséquent, les amphores et le sceau qui y figure devraient être datés de cette période¹¹⁵.

110. N. P'IP'IA *et al.*, *op. cit.* 2023, p. 438.

111. R. P'UT'URIZE, « Importuli amp'orebi vanis nak'alak'aridan (žv.c. V.-IV ss.) » dans O. LORT'K'IP'ANIZE dir., *op. cit.* vol. 2 1976, p. 87. N. P'IP'IA *et al.*, *op. cit.* 2023, p. 438.

112. Dimitri Axvlediani, qui a publié ces six timbres, a reconstitué les textes comme suit : 1. [HPA] KAEIΔOY ; 2. [HPAK]AEIΔOY ; 3. HPA[KAEIΔOY] ; 4. HPAKAEI[ΔOY] ; 5. HPAKAEIΔO[Y] ; 6. L'inscription sur le sixième fragment est en grande partie effacée, cependant cet archéologue croyait qu'ici aussi il s'agissait d'un autre cachet d'Héracléides. D. AXVLEDIANI, « Vanis nak'alak'arze gamovlenili damġiani kramitis crt'i jgup'is identip'ikac'iisat'vis », *Amirani* 9, 2003, p. 45.

113. N. P'IP'IA *et al.*, *op. cit.* 2023, p. 89-90.

114. *Ibid.*, p. 453.

115. *Ibid.*, p. 455.

LES INSCRIPTIONS LOCALES DE VANI

L'ensemble des documents épigraphiques en langue grecque produits à Vani ou dans ses environs est dominé par une inscription grecque gravée sur une plaque de bronze (fig. 1 de cet article), trouvée en 1985, constituant le seul document épigraphique attesté sur le territoire de la Colchide qui soit d'une ampleur conséquente, et contenant une quantité relativement importante d'informations. Cette plaque a été découverte dans la partie ouest de la terrasse centrale de Vani, dans la zone dite de l'autel à douze marches. Ce complexe cultuel datant



Figure 1 : photographie de l'inscription sur bronze de Vani.

Image N. Preud'homme.

des III^e-I^{er} s. av. J.-C. se distingue par des fosses rituelles creusées dans la roche et divers types de lieux d'offrandes, parmi lesquels se trouve l'autel monumental à douze marches, composé de six marches rectangulaires et de six marches arrondies. Ont été retrouvés les vestiges d'un trésor rempli d'objets précieux, comportant une grande quantité de fragments de statues de bronze intentionnellement brisées avec un instrument contondant dans le but de les refondre. La plaque de bronze inscrite est quant à elle gravement endommagée par le feu, mais sa présence à cet endroit doit s'expliquer par d'autres causes. Dans la mesure où elle fut déterrée à proximité de la pente abrupte d'un escarpement, il est possible d'en déduire qu'elle a dû glisser depuis la terrasse supérieure. On peut aussi supposer, à partir du fragment d'une demi-colonne encore présente sur son bord droit, qui servait initialement d'encadrement à la plaque, qu'à l'instar des stèles de l'époque hellénistique destinées à la réglementation des affaires religieuses, cette plaque devait avoir été encadrée par deux demi-colonnes supportant un fronton¹¹⁶.

Cette plaque de bronze inscrite, qui semble de toute évidence être le vestige

116. J. VINOGRADOV, *op. cit.* 1997, p. 578. Cette plaque de bronze inscrite de Vani a pour dimensions : 0,9 cm d'épaisseur, 28,5 cm de haut, 13 cm de largeur maximale, et une hauteur des lettres entre 0,4 et 0,8 cm. L'intervalle interlinéaire est de 0,3 cm.

d'un monument ayant affiché un règlement religieux, représente un document important à la fois pour l'histoire de Colchide et de la région de la mer Noire en général, daté de la fin du IV^e s. ou du début du III^e s. av. J.-C. sur des bases paléographiques. Quatre clauses identifiables dans les témoignages fragmentaires de la législation des temples ainsi que des formules attestées dans divers types de documents épigraphiques grecs permettent de reconstituer les informations suivantes : 1. les avertissements au sujet des contrevenants aux ordonnances ; 2. les responsabilités des personnes chargées de superviser le respect des ordonnances : elles ne doivent autoriser personne à déplacer la stèle hors du temple tout en devant la garder intacte ; 3. une liste du personnel officiant en fonction : « le prêtre qui est à Tazis [...] et la prêtresse qui réside à Souris » ; 4. une malédiction supplémentaire contre les éventuels auteurs futurs d'infractions aux règlements. Trois divinités sont invoquées : la Terre, le Soleil et la Lune. Ce culte astral est relié de manière stimulante par Nat'ia P'ip'ia et ses collègues à un matériel documentaire issu de l'ethnographie mingrélienne qui atteste la continuité de la place des astres dans la religiosité populaire à travers les siècles¹¹⁷. Après la première lecture imparfaite publiée par T'inat'in Qauxč'išvili, la traduction proposée par Juri Vinogradov constitue l'interprétation la plus aboutie à l'heure actuelle¹¹⁸.

117. N. P'IP'IA *et al.*, *op. cit.* 2023, p. 421-426. Je suis davantage circonspect quant au lien proposé entre la Lune et la déesse Hécate censée avoir été identifiée dans la numismatique colche.

118. Inscription réglementaire sur bronze de Vani (KGIG 116). T'. QAUXČ'IŠVILI, *op. cit.* 1999-2000, vol. 1, 149-150 (modifié par endroits) : 1 [...] ó σώ[-φρων ? -ος ώ ?] | 2 [...] τῷ παντί ὄσ[ια ?] | 3 [...] ἄπτοντα | 4 [...] ν ó τάφος σ[] | 5 [...] ἀ]πολειφθῆνα[ι | 6 [...] πον ἔχειν α[] | 7 [...] οῦσι τοὺς ἐκγόνους καὶ | 8 [...] [ποι]οῦντας (?) τοὺς τὴν αὐτῶν | 9 [...] οὺς ἐν τοῖς γεγραμμέ- | 10 [-νοῖς... χαραχ]θεῖσα (?) καὶ τὴν στήλην | 11 [μηδὲ ...]ανοὶς μηδὲ ἀνεπιχει- | 12 [-ρήτοις...] κωλύειν κατὰ δύνα- | 13 [-μιν... ἀκ]ολουθήσασι τοῖς γεγραμ- | 14 [-μένοις...]ς αὐτῶν τε καὶ γυναικῶν | 15 [...] καὶ τῶν λοιπῶν πάντων | 16 [...] οἷς ὁ ἐν τάξει καὶ ὁ ποσεῖ | 17 [(-ς ?) ...] καὶ ἡ ἐν Σούρει καθημέ- | 18 [-νῃ ... ἡ] Γῆ καὶ ὁ Ἥλιος καὶ ὁ Μεῖς | 19 [...] [κ]αὶ πᾶσαι ἴλεως εἴη | 20 [...] μηδὲ τείναςι (οὐ μείναςι ?) μηδὲ ποιήσασι | 21 [...] συ]μβουλεύσασι ποιήσαι | 22 [...] οἷς πάντα τάναν- | 23 [-τία... θε]οῖς τοῖς μεγίσ- | 24 [-τοις ... μῆτ-?]ε ἄλλο μηθὲν | 25 [...] τῶν τε προ- | 26 [...] ἀσίτοις (οὐ [π]ᾶσι τοῖς ?) ; [...] sain d'esprit, ou modéré [...] à tout ; la loi divine (?) [...] fixant [...] tombe [...] avoir été laissé (ou : en défaut, éloigné) [...] avoir [...] leurs descendants et [...] ceux qui l'ont faite (?) [...] en ceux ayant fait écrire [...] ayant gravé (?), et la stèle [...] ni à ceux qui sont inattaquables [...] empêcher autant que possible [...] pour ceux ayant suivi ceux ayant fait écrire [...] aussi bien d'eux que des femmes [...] et de tous ceux qui restent [...] dans l'ordre et le fiancé (ou l'époux ?) [...] et celle établie à Souris [...] la Terre, le Soleil et la Lune [...] et toutes avec miséricorde ; qu'il soit (ou : qu'elle soit) [...] ni pour ceux qui sont restés, ni pour ceux qui ont agi [...] d'avoir agi envers les conseillers [...] tout le contraire [...] aux (dieux) très grands [...] rien d'autre [...] et des [...] aux affamés (ou à tous) ». Dimensions de la plaque : largeur maximale de 12 cm, hauteur de 28 cm, épaisseur de 1 cm. Voir aussi J. VINOGRADOV, *op. cit.* 1997, p. 582-583, qui propose une lecture différente : 0 [39 traits] | 1 [33 caractères] μέγας ? | 2 [32 caractères] ἱερὸν δὲ ? | 3 [22 caractères – τῷ δὲ ἀπό]φαντι ὄσα | 4 [τῷ δὲ ἀπό]φαντι ὄσα ἐν τῇ στήλῃ γεγραμμένα ἐστὶν τὴν γῆν | ἀργὸν τᾶ- | 5 [φορον ? εἶναι, αὐτῷ δὲ τελευτήσας]ντι ? ὁ τάφος ἔ- | 6 [ρημος ἔστω, τὰ δὲ τέκνα ὀρφανὰ ἀ] πολειφθῆνα(ι) | 7 [16 caractères χαλε]πὸν ἔχειν α- | 8 [12 caractères καταβ]αλεῖν (τ)οὺς ἐκγόνους καὶ | 9 [11 caractères τοὺς δὲ] πάντας τοὺς τὴν αὐτῶν | 10 [λαχόντας ἀρχὴν τοῦ ἀκολ]ουθεῖν τοὺς γεγραμμέ- | 11 [νοῖς ἐκάστων τῶν ἱερῶν ? ἀμ]φὶς ἄραι τὴν στήλην | 12 [χαλκῇ σὺν τοὺς γεγραμ]μένοις μηδὲ ἀνεπιχει- | 13 [ρητα εἶναι τὰ γεγραμμέν]α κωλύειν κατὰ δύνα- | 14 [τὸν πᾶσι τοῖς τε μὴ ἀκ]ολουθήσασι τὰς γεγραμ- | 15 [μένοις τοῖς τε μετ' αὐτο]σαντων τε καὶ γυναικῶν | 16 [αὐτῶν τε καὶ τῶν ἐκγόνων] καὶ τῶν λοιπῶν πάντων- | 17 [φυλαξάτω δὲ ὁ 4-5 ἱερε]ὺς ἐν Τάξει καὶ ὁ Πάσει- | 18 [4-5 ἱερεὺς ὁ ἐν 4-5] καὶ ἡ ἐν Σούρει καθημέ- | 19 [νῃ 5-6 ἱερε]α, ὁ Ζεὺς καὶ ἡ Γῆ καὶ ὁ Ἥλιος καὶ ὁ Μεῖς | 20 [καὶ οἱ ἄλλοι θεοὶ πάντες τε κ]αὶ πᾶσαι ἴλεως εἴη- | 21 [σαν τοὺς ἀκολουθήσασι τ' ἐμ]μείναςι μηδὲ ποιήσασι | 22 [οὐδὲν

« [...] Pour celui qui rejette tout (ce qui est écrit sur cette stèle, que la terre soit) inculte et (stérile, et après la mort) que la tombe soit vide, et les enfants) restent (orphelins)... Qu'il en souffre... Et qu'ils détruisent ses descendants (?) et... que tous ceux qui (ont acquis) leur (pouvoir sur l'observance de ces prescriptions), là où cela est possible, interdisent le déplacement au loin de cette (stèle) de bronze avec les prescriptions susmentionnées de (chaque sanctuaire) et empêchent (ces résolutions d'être) enfreintes, interdisant (à tous ceux qui ne) se conforment pas à ces prescriptions de le faire ; (et aussi à ceux qui) sont de cette espèce, et à leurs épouses et descendants, et à toutes les autres personnes de ce genre. Que le prêtre (assure cette observance), qui est à Tazis¹¹⁹ et (le prêtre) Posei... et (la prêtresse) qui a une résidence à Souris. (Zeus), la Terre, le Soleil et la Lune (et tous les autres dieux) et déesses soient miséricordieux (envers ceux qui ont observé et) soutenu la vérité, qui n'ont pas perpétré (quoi que ce soit contre ces prescriptions) et n'ont pas conseillé (à ceux qui ont commis de tels forfaits) de les perpétrer, et que ces derniers soient frustrés en toutes choses (et qu'ils soient maudits devant tous) les très grands dieux et pour rien d'autre. »

παρὰ τὰ γεγραμμένα] ἢ βουλεύσασι ποιῆσαι, | 23 [τοῖς δὲ ταῦτα ποιήσασι τουοῦτ']οις πάν τα τάναν-| 24 [τία εἶη, αὐτοῖ τε καὶ παρὰ πᾶσι θε]οῖς τοῦς μεγίσ-| 25 [τοῖς ἐπικατάρατοι εἶησαν καὶ πρὸς] ἄλλο μηθὲν | 26 [17 traits] τῶν τε προ-| 27 [20 traits] πᾶσι τοῖς | 28 [24 signes] ΛΙ. Traduction : « ... *for him who repudiates all (that is written on this stele, let the land be) uncultivated and (barren, and after death) let the grave be empty, and the children) remain (orphans) ... May be suffer over this ... And may they destroy his descendants (?) and ... (2) And may all those, who (gained) their (power) over the observance of these prescriptions), where possible prohibit the removal outside of this bronze (stele) with the aforesaid prescriptions from (every shrine) and prevent (these resolutions from being) infringed, forbidding (all those who do not) comply with these prescriptions to do this; (and also those who) are of that ilk and their wives and descendants and all other such people. (3) May the priest (ensure this observance), who is in Tazis and (the priest) Posei- and (the priestess) who has a residence in Suris. (4) (Zeus), the Earth, the Sun and the Moon (and all other gods) and goddesses be merciful (to those who have observed and) upheld the truth, who have not perpetrated (anything against these prescriptions) and have not advised (those who perpetrated such things) to perpetrate them and may the latter be frustrated in all things (and may they be cursed before all) the very great gods and for naught else ».*

119. Je pense pouvoir effectuer une hypothèse de rapprochement entre ce toponyme et le pays de Thasie évoqué par Pline, *HN*, VI, 29, placé du côté des monts Parihèdres bordant le sud du bassin de la Koura, entre Samc'xe et T'rialet'i, même si d'autres possibilités sont envisageables. Ptol., *Geogr.*, II, 2.1 donne le toponyme de Ταζεῖνα situé en Médie. J. VINOGRADOV, *op. cit.* 1997, p. 587, repère dans la même source une localité nommée Tazos, se trouvant dans la péninsule de Chersonèse Taurique, l'actuelle Crimée (*Geogr.*, III, 6.6). Par contre, cet auteur relève mal le nom de Λαζὸς πόλις, cité de la côte nord-est de la mer Noire (*Geogr.*, V, 9.9), qui ne peut donc être retenue en dépit de son emplacement assez proche de la Colchide. Une localité inconnue par ailleurs en pays colche serait au moins tout aussi envisageable. Il est surprenant que le toponyme ptoléméen de Ταζός, placé en Crimée, soit cité juste après celui d'une autre localité appelée Κύταιον, rappelant de manière frappante la cité de Kotiaïon, dénommée aussi Kytaïa ou encore Kotaïs, située en Colchide orientale (Apoll. Rhod., *Argon.*, II, 1093-1095, Strabon, I, 2.39-40, Ptol., *Geog.*, VI, 2.23, Procop., *Bell.*, IV, 14.47 ; VIII, 14.48, 51), qui correspond à l'actuelle ville de K'ut'aisi, à une vingtaine de kilomètres au nord-est de Vani. G. GAMQRELIZE *et al.*, *K'art'lis c'xovrebis topoark'eologiuri lek'sikoni*, T'bilisi 2013, p. 545-548. Sans remettre en cause l'existence de cette ville de Kytaïon en Crimée attestée par l'archéologie, j'émet l'hypothèse que Ptolémée aurait pu insérer par erreur, dans sa notice sur la Chersonèse Taurique, un toponyme relevant de la Colchide ; dès lors, Tazos, correspondant à Tazis de l'inscription de Vani, serait à chercher non loin de K'ut'aisi, en Imeret'i. En mingrélien, les substantifs *t'asi* et *t'asua* désignant respectivement la graine et le semis peuvent être considérés comme des pistes vraisemblables pour l'étymologie caucasique de ce toponyme de Tazos ou Tazis, le s final pouvant être lié à la désinence -iš du génitif dans cette même langue. O. K'AJAIA, *op. cit.* 2002, vol. 2, p. 39.

Il s'agit donc ici vraisemblablement d'un acte législatif ou réglementaire concernant un sanctuaire de Vani, dont le fragment conservé lance une imprécation à quiconque oserait effacer l'inscription ou contrevenir aux prescriptions du règlement. Les prêtres de cette ville sont chargés de veiller au respect des prescriptions contenues dans le texte. La protection des divinités Gê, la Terre, Hélios, le Soleil, et Meïs, la Lune, est invoquée. Malheureusement, aucune des réglementations mentionnées dans cette source n'a survécu¹²⁰. A contrario du choix des auteurs du corpus, il est préférable de ne pas utiliser le terme de « décret », puisqu'aucun indice suffisamment probant dans le texte conservé ne permet de l'affirmer¹²¹. Or, ces dispositions de Vani semblent s'appliquer à au moins deux lieux, Tazis et Souris¹²², ce qui impliquerait ici un règlement cultuel valant pour plusieurs communautés engagées dans un sanctuaire supracivique. Même si on peut reconnaître la bonne intuition de Juri Vinogradov ayant consisté à déceler une imprécation sur la base des conventions de l'épigraphie grecque en Méditerranée orientale, qui lui permet notamment de reconstituer les lignes 10 à 16 en une proposition cohérente, il me semble cependant quelque peu hasardeux d'étendre sur tout le reste du texte conservé, extrêmement fragmentaire, cette interprétation focalisée sur les formules de malédiction, de telle sorte que la prudence doit rester de mise, et préférer une lecture littérale laissant prudemment leur place aux vides et aux lacunes, plutôt qu'une

120. G. TSETSKHLADZE, *Die Griechen in der Kolchis*, Amsterdam 1998, p. 130-131. Les documents religieux des sanctuaires anatoliens communs à plusieurs cités organisées en *koina* peuvent être pris comme points de comparaison.

121. Je remercie ici Antoine Chabod pour son avis donné sur ce document, qui se rapproche des conclusions de J. VINOGRADOV, *op. cit.* 1997, p. 577-596. Sur les lois religieuses des Grecs, voir J.-M. CARBON, V. PIRENNE-DELFORGE, « Beyond Greek "Sacred Laws" », *Kernos* 25, 2012, p. 163-182 ; J.-M. CARBON, V. PIRENNE-DELFORGE, « Codifying "Sacred Laws" in Ancient Greece » dans D. JAILLARD, C. NIHAN dir., *Writing Laws in Antiquity. L'écriture du droit dans l'Antiquité*, Wiesbaden 2017, p. 142-157 ; J.-M. CARBON, V. PIRENNE-DELFORGE, « Two Notes on the Collection of Greek Ritual Norms Looking Back, Looking Forward », *Axon* 3-2, 2019, p. 103-116 ; S. GEORGOUDI, « Comment régler les *theia pragmata* : Pour une étude de ce qu'on appelle « lois sacrées » », *Méris* 8, 2010, p. 39-54 ; E. M. HARRIS, « Toward a Typology of Greek Regulations about Religious Matters. A Legal Approach », *Kernos* 28, 2015, p. 53-83 ; R. PARKER, « What are Sacred Law? » dans E. M. HARRIS, L. RUBINSTEIN, *The Law and the Courts in Ancient Greece*, Londres 2004, p. 57-70.

122. Le toponyme de Souris mentionné dans les ordonnances actuelles du temple a été associé à la ville de Sourion ou Surium située en Colchide, apparaissant à la fois chez Pline l'Ancien, *HN*, VI, 4.4/§ 13 et Ptolémée, *Geogr.*, V, 5.6. La suggestion de Pline qu'en son temps, au I^{er} siècle, seul Surium existerait encore parmi les grandes villes de Colchide, semble exclure la possibilité que ce toponyme antique soit identifiable à Vani, en raison du fait que cette ville avait été ravagée au milieu du I^{er} siècle av. J.-C. Toutefois, cet argument tombe si l'on admet que Pline l'Ancien et Ptolémée se basent au moins partiellement sur des sources antérieures à cette période. Un argument décisif plaçant pour l'identification de Vani avec Surium réside dans la mesure de distance de 38 500 pas (environ 57 km) appliquée à la portion navigable pour les gros navires sur le cours inférieur du Phase, donnée par Pline, *HN*, VI, 12-13, qui situe Surium non loin de la confluence de sa rivière homonyme avec le Phase sur le point en amont de cette section navigable du fleuve, et qui s'accorde ainsi avec la distance réelle d'une bonne soixantaine de kilomètres séparant le delta du fleuve Rioni de sa confluence avec la rivière Sulori menant vers Vani. N. PREUD'HOMME, « Au carrefour des peuples : le Caucase de Pline l'Ancien » dans G. TRAINA, A. VIAL-LOGEAY, *L'Inventaire du monde de Pline l'Ancien*, Bordeaux 2022, p. 121-136, ici p. 125 (confondant malheureusement les rivières Xaniscqali et Sulori, la proximité phonétique de ce dernier nom avec Surium étant aussi à prendre en compte).

hypothèse extensive poussant un peu trop loin ses possibilités laissées par la vraisemblance. Malgré ses difficultés de lecture, ce document épigraphique constitue de toute évidence un témoignage précieux de l'influence des cultes hellènes à Vani ainsi que de l'empreinte du grec dans sa culture scripturale, attestant, concomitamment à l'abondant matériel de statuaire en bronze, le processus d'hellénisation de l'élite colche avec le concours des artistes et artisans, maîtres, architectes et bronziers ayant travaillé pour son compte¹²³.

Une autre inscription de Vani, beaucoup plus courte, présente cependant aussi un intérêt particulier couplé à certaines difficultés de lecture. Ce bref texte grec inscrit sur le mur du complexe de la porte, datant du II^e ou du I^{er} s. a.v. J.-C., a été interprété par T'inat'in Qauxč'išvili comme une invocation : « Je te prie, déesse souveraine », affirmant que la ville-sanctuaire était de fait liée au culte d'une divinité féminine¹²⁴. Critiquant cette lecture, Juri Vinogradov voit quant à lui les lettres ΑΡΣΑΝΑΣΑ et les interprète comme une forme locale du nom grec Ἀρσάνας qui donna Arseni en géorgien, en se basant sur la grande ressemblance avec deux autres inscriptions voisines¹²⁵. Ma lecture se rapproche par le sens de celle de T'inat'in Qauxč'išvili, mais en diffère quelque peu par la forme, dans la mesure où je pense pouvoir lire assez clairement « ἄρῳ ἄνας[σ]α », signifiant « Prie la dame »¹²⁶. La forme verbale ἄρῳ est l'impératif de la deuxième personne du singulier du verbe ἀράομαι. Le substantif ἄναςσα, qui est l'équivalent féminin de l'ἄναξ, signifie littéralement la « reine » ou la « dame », et semble désigner ici la déesse tutélaire de la cité de Vani, dont l'identité exacte demeure inconnue.

123. J. VINOGRADOV, *op. cit.* 1997, p. 581, repère en effet une technique d'incision des lettres typiquement grecque.

124. *KGIG* 113 : ΑΡΩΑΝΑΣΑ ; ἄρ[άομαι] ὧ ἄνας(σ)α. Une inscription grecque est gravée verticalement sur le mur à côté de la colonne, qui serait un piédestal placé dans la partie orientale de la porte de l'ancienne cité de Vani. L'inscription se trouve à 118 cm du sol. Un V isolé est inscrit en bas sur le côté gauche de la pierre polie, peut-être un graffiti romain lié à la conquête de la ville au temps de Pompée. La hauteur de la zone inscrite est de 14,5 cm, sa largeur de 2,5 cm. La hauteur et la largeur des lettres sont sensiblement les mêmes (1,5-2 cm), sauf pour le rho qui est assez long et relativement étroit (entre 2 et 2,5 cm de haut, 1 cm de large). T'. QAUXČ'IŠVILI 1999-2000, vol. 1, p. 148.

125. J. VINOGRADOV, *op. cit.* 1997, p. 577, observe les grandes ressemblances entre ces inscriptions *KGIG* 113, 114-I et 114-II. Sur le côté intérieur du mur, sur la première pierre du haut, à une hauteur de 136 cm du bas, l'inscription *KGIG* 114-I, inscrite de droite à gauche, faisait face à l'ouest ; à proximité directe de cette première inscription se trouve *KGIG* 114-II, avec des lettres abîmées, également en sens sinistrophe. Il est ainsi écrit par deux fois ΑΡΣΑΝΣ, peut-être une forme abrégée d'Arsanès. Les deux textes semblent avoir été gravés de la même main. L'auteur pourrait avoir été un artisan, sculpteur, architecte ou forgeron de Vani, qui dévoilerait ainsi son nom. T'. QAUXČ'IŠVILI, *op. cit.* 1999-2000, vol. 1, p. 148.

126. En dépit des similitudes dans la paléographie, le contenu de l'inscription et le lieu de découverte, on peut cependant observer que le texte de *KGIG* 113 est différent de *KGIG* 114-I et 114-II, que son sens de lecture diverge aussi de ces dernières. Si la troisième lettre de *KGIG* 113 avait été un sigma, alors cette lettre n'aurait pas dû être retournée, contrairement à l'avant-dernière lettre qui, elle, est dans le bon sens. La troisième lettre présente aussi des extrémités particulières, celle de droite étant maladroitement exécutée, qui vont davantage dans le sens d'un oméga. Au sud du lieu de découverte se trouvait une petite chapelle païenne construite sur le mur principal de la porte, ce qui plaide également pour le sens d'une inscription faisant référence à une divinité.

Une dernière inscription murale de Vani se trouvait sur le mur extérieur sud d'un petit temple construit en annexe des portes de la ville¹²⁷. L'inscription est repérable à 143 cm au-dessus du sol, sur la deuxième pierre en partant du haut, sa longueur étant de 14 cm. T'inat'in Qauxč'išvili lit les lettres suivantes entre les lignes : +A+..P...PA. Cette épigraphiste n'a pas pu reconstituer l'inscription dans son intégralité mais a souligné que, d'après le contour des lettres, elle pourrait être datée du IV^e ou du III^e siècle av. J.-C.¹²⁸ Les auteurs du présent corpus soulignent que malgré le caractère fragmentaire de l'inscription, un lien peut apparaître avec les documents épigraphiques relatifs à Arsanès, également avec l'invocation dédiée à la déesse protectrice de Vani¹²⁹. Le texte n'est plus lisible à ce jour, étant presque entièrement effacé par le temps.

Les autres inscriptions de Vani concernent des supports sigillographiques et ornementaux. Le plus remarquable de ces artefacts, découvert en 1969, consiste en un anneau sigillaire en or provenant du soi-disant tombeau du noble guerrier de Vani, ou sépulture n°9, datant de la seconde moitié du IV^e siècle av. J.-C., et qui porte le nom de Dedatos (fig. 2)¹³⁰. Un personnage assis, identifié à une déesse par les auteurs du corpus, est représenté sur cette bague dorée conservée au dépôt du Musée national de Géorgie¹³¹, qui porte aussi une inscription en négatif : ΔΕΔΑΤΟΣ. Ce Dedatos était visiblement un dignitaire qui est présumé être le propriétaire de la bague et l'occupant de la tombe¹³². L'étymologie de ce nom est vraisemblablement iranienne, pouvant se rattacher au moins partiellement au vieux-perse **Dadatika*-, « celui qui donne »¹³³. Comme



Figure 2 : bague de Dedatos de Vani. Image N. Preud'homme.

127. N. P'IP'IA *et al.*, *op. cit.* 2023, fig. 9, p. 755.

128. T'. QAUXČ'İŠVILI, *op. cit.* 2009, p. 149.

129. N. P'IP'IA *et al.*, *op. cit.* 2023, p. 81.

130. T'. QAUXČ'İŠVILI, *op. cit.* 1999, p. 150. KGIG 117. O. LORDKIPANIDZE, *op. cit.* 1991, pl. 32.1.

131. N. P'IP'IA *et al.*, *op. cit.* 2023, fig. 10, p. 755.

132. *Ibid.*, p. 82.

133. J. TAVERNIER, *op. cit.* 2007, p. 162. Une telle étymologie soulignerait les vertus de générosité qui devaient imprégner le modèle du bon dirigeant colche, influencé tant par la culture de cour iranienne que par la *tryphè* des élites grecques.

aucun titre n'est explicitement attaché à ce personnage, il serait présomptueux de faire de lui un skeptouche ou un roitelet local¹³⁴ ; tout au moins peut-on déduire qu'il faisait partie de l'aristocratie de la cité de Vani.

Le milieu dirigeant de Vani a bénéficié d'un autre témoignage consistant en quelques estampilles sur des poteries, datées des IV^e-III^e siècles av. J.-C. par la paléographie, mais trouvées dans une couche archéologique appartenant aux II^e et I^{er} siècles av. J.-C.¹³⁵. Le texte exact est ΒΑΣΙΛΙΚΗ | ΜΗΛΑΒΗ, que T'inat'in Qauxč'išvili a interprété en βασιλική Μηλαβης, « de (la production) royale de Mélabès »¹³⁶. Le nom de Mélabès ainsi que d'autres anthroponymes attestés à Vani seraient issus d'une origine locale, selon Sop'o Ramišvili, sur la base du fait qu'ils ne sont pas connus ailleurs dans le monde grec¹³⁷. Une interprétation alternative est donnée par le corpus du *Supplementum Epigraphicum Graecum* : βασιλική. Μη λάβη[ς] : « (Appartenant) au domaine royal. Ne prends pas (cela) »¹³⁸. Selon cette dernière hypothèse, la séquence *mê labè* ne renverrait pas du tout à un nom propre, mais à une formule de défense exprimant un interdit qui touche à la sacralité de la propriété royale. Chaque exemplaire connu de cette estampille comporte un autre timbre adjacent affichant le contenu suivant : MHNO, qui semble désigner un nom, et sur lequel il faudra revenir par la suite. L'analyse effectuée par Nat'ia P'ip'ia et Ekaterine Kobaxiže assure qu'il ne s'agit pas de deux estampilles différentes apposées à deux moments distincts, mais bien d'un seul timbre composite avec deux rectangles contenant chacun leur légende. Les deux timbres ont en effet la même forme sur tous les échantillons de céramique, ainsi que la même direction.

En prolongeant l'étude du côté de l'étymologie, je pense pouvoir rapprocher Mélabès, dans l'hypothèse où il s'agirait bien d'un nom propre, du substantif kartvélien *mela*, désignant le renard, qui se décline actuellement sur une forme génitive plurielle en *melep'iš* pour le mingrélien, et en *melebis* pour le géorgien¹³⁹. Quant à Mèno, ou plutôt *mèno* s'il ne s'agit pas d'un nom propre, peut-être pourrait-on le rapprocher du mingrélien *mino*, qui est un préfixe composé associant le préfixe simple *mi-* et la particule *no*, indiquant généralement la direction allant de l'extérieur vers l'intérieur, pouvant se traduire par « au dedans » ou « vers

134. Selon O. LORDKIPANIDZE, « Vani „ok'romravali“ kolxet'is užvelesi religiuri c'entri », *Jahrbuch des Romisch-Germanischen Zentralmuseums Mainz*, 42. Jahrgang 1995, 1996, p. 353-401, cet anneau sigillaire pourrait indiquer que la cité de Vani aurait obtenu une certaine indépendance politique dans la seconde moitié du IV^e siècle et la première moitié du III^e siècle av. J.-C., lorsque le royaume de Colchide était affaibli ; les nouveaux dirigeants de Vani auraient pu s'appeler eux-mêmes rois, et Dedatos être l'un d'eux. Voir aussi D. BRAUND, *op. cit.* 1994, p. 136-137.

135. N. P'IP'IA *et al.*, *op. cit.* 2023, p. 433, fig. 11, p. 756.

136. T'. QAUXČ'IŠVILI, *op. cit.* 1999, p. 151. *KGIG* 118a.

137. S. RAMIŠVILI, « Cerilobit'i artep'ak'tebi vanis ark'eologiuri gat'xrebidan », *Matiane. Vanis raionis istoriis, et nograp'iisa da p'olkloris kvlevis c'entris krebuli*, Vani 2016, p. 46-47.

138. *SEG* 40, 1318[A], b.

139. O. K'AJAIA, *op. cit.* 2002, p. 244. Dans cette hypothèse, l'ancien pluriel colche aurait conservé la voyelle *a* du singulier et mis une désinence en *-bê*. Il pourrait s'agir d'un toponyme désignant « (le lieu) des Renards ». On manque toutefois d'autres témoignages pour confirmer ou infirmer cette piste.

l'intérieur », étant en général préfixé devant une racine verbale¹⁴⁰. L'estampille *méno* serait donc à lire comme un texte abrégé en langue colche, fortement apparentée au mingrélien, indiquant la nécessité de mettre cette céramique « à l'intérieur » d'un endroit particulier, un entrepôt ou bien une autre partie de la cité de Vani, par opposition à d'autres céramiques pouvant être gardées à l'extérieur. J'ai bien conscience de la témérité de cette proposition, étant donné qu'il est admis que le mingrélien n'a pas été porté sous une forme écrite avant l'époque contemporaine, et qu'aucun cas d'inscription bilingue mettant le grec en vis-à-vis d'une langue caucasique n'a été encore observé de manière certaine. C'est pourquoi il pourrait sembler plus raisonnable de considérer *Méno* comme un autre nom propre, de personne ou de lieu¹⁴¹, distinct toutefois de l'estampille précédente, car formulé dans un cadre bien à part. L'information la plus importante est bien cette référence à la *basilikê* qui fait référence à un domaine royal propre à la Colchide de l'époque alto-hellénistique, en laissant toutefois ouvertes nombre de questions sur l'étendue territoriale et les prérogatives réelles de cette royauté par rapport à la cité de Vani.

Un fragment de céramique de production locale de Vani porte une estampille grecque inscrite d'un seul mot : OPAZO, Ὀράζο¹⁴². T'inat'in Qauxč'išvili a reconstitué l'inscription en suggérant le nom propre qui y figurerait : Ὀράζο[υ], « d'Orazos »¹⁴³. Comme pour les estampilles précédentes, ce timbre a été daté des IV^e-III^e siècles av. J.-C. par l'examen de la forme des lettres, tout en étant trouvé dans une couche archéologique appartenant aux II^e et I^{er} siècles av. J.-C. Nat'ia P'ip'ia et Ekaterine Kobaxiže notent à juste titre que le nom d'Orazos n'est connu d'aucune autre inscription grecque¹⁴⁴. Je suis cependant sceptique lorsque ces épigraphistes géorgiennes suggèrent qu'il pourrait s'agir d'une forme tronquée du verbe ἀγοράζω, ayant pour sens « transférer, donner, occuper la place du marché, acheter sur la place du marché, aller à l'agora »¹⁴⁵. La consonance du mot amène davantage à se tourner du côté de l'onomastique non-grecque, iranienne ou plutôt caucasique¹⁴⁶. En mingrélien, le

140. O. K'AJAIA, *op. cit.* 2002, p. 278-279. Je ne trouve rien de valable du côté des morphèmes en *men*, *ibid.* p. 246-247.

141. *Ibid.*, p. 277-278, donne quelques pistes pour d'autres termes mingréliens basés sur le morphème *min*, notamment *min-i*, adjectif indéfini ou pronom « certain » ou pronom interrogatif « qui », sans solution définitive pour notre recherche. Il semble que Mino considéré comme anthroponyme pourrait désigner soit le fabricant de la céramique, soit l'autorité subalterne devant gérer cette propriété du domaine royal.

142. N. P'IP'IA *et al.*, *op. cit.* 2023, p. 435, fig. 12 p. 756.

143. KGIG 118b. T'. QAUXČ'ISVILI, *op. cit.* 1999, p. 151.

144. Dans la littérature grecque, on ne peut relever que le toponyme Ὀραζαβοῦρον (Deir ez-Zor ?) dans le poème épique byzantin du Digénis Akritas, version E, v. 246. Cette source du XII^e siècle est cependant bien postérieure à cette inscription de Vani et concerne un espace bien trop éloigné de la Colchide. Voir E. JEFFREYS, *Digenis Akritis. The Grottaferrata and Escorial versions*, Cambridge 1998, p. 238-374.

145. N. P'IP'IA *et al.*, *op. cit.* 2023, p. 435. Il n'est en effet pas du tout ordinaire de tronquer le début des formes verbales, du fait qu'*agora* doit se présenter comme un lexème cohérent.

146. J'ai naturellement pensé au prime abord à un nom iranien, du fait de la consonance du mot qui me semblait très vaguement rappeler en son début une forme grecque du théonyme Ōromazdès (Ὀρομάζης ou Ὀρομάσδης, exprimant le moyen-perse **whrm(y)zd* pour Ahura Mazda d'après D. N. MACKENZIE, *A Concise*

substantif *orzoli* (ორზოლი) signifie « provisions de voyage »¹⁴⁷, ce qui s'accorde très bien avec le contenu d'un récipient¹⁴⁸ pouvant servir de victuailles pour un déplacement, et qui pourrait compléter comme antonyme l'inscription précédente *mêno*, semblant se rapprocher du mingrélien *mino* qui désigne « l'intérieur » d'un bâtiment, en vertu de l'hypothèse précédemment exposée. Je formule donc la proposition de traduire *orazo* comme un terme colche, apparenté au mingrélien et translittéré en alphabet grec, désignant le « voyage » ou les « affaires de voyage », auxquelles devait appartenir le contenu de la céramique sur laquelle cette estampille a été apposée. La désinence o d'*orazo* semble commune avec celles de *mêno* et Mêto, et pourrait donc être propre à un ancien cas adverbial ou bénéfactif désignant en langue colche la destination du produit en question, « pour l'intérieur (du domaine royal) » ou « pour les affaires de voyage (de la maison royale) ». Certes, les options d'un toponyme comme d'un anthroponyme désignant le fabricant ou le propriétaire, si ce n'est le lieu de provenance ou de destination de la marchandise, ne peuvent être définitivement écartées.

INSCRIPTIONS DE DELPHES RELATIVES À LA CAUCASIE OCCIDENTALE

L'une des inscriptions de Delphes, datée des environs de 270-260 av. J.-C., comporte le texte suivant : « Θε[οί]. Δελφοὶ ἔδωκαν Σάννῳ Ἄντα[— — —, αὐτῷ καὶ ἐκγόνῳ], προξενίαν, πρ[ο]μαντείαν, προε[δρίαν, προδικίαν, ἀσυλίαν] [...] »¹⁴⁹. T'inat'in Qauxč'išvili l'a traduite ainsi : « Dieux. Delphes a donné à Sannos (le Sannien) [...] le droit de proxénie, le droit de consulter l'oracle en premier [...] »¹⁵⁰. Nat'ia P'ip'ia et ses collègues en donnent une traduction révisée : « Dieux. Delphes a donné à Sannos un mandataire direct, pour connaître la prophétie en premier parmi tous... »¹⁵¹. Σάννος peut être considéré comme un nom propre aussi bien que comme un ethnique. Dans cette dernière hypothèse, il s'agit ici d'une référence

Pahlavi Dictionary, Londres-New York-Toronto 1986, p. 61), tandis que la désinence *azo* pourrait rappeler le nom indo-scythe Azès, présenté par S. H. RAPP JR., *The Sasanian World through Georgian Eyes*, Farnham 2014, p. 226-227, et qui évoque un autre nom très proche, celui du dirigeant Azo ou Azon dans la tradition géorgienne sur les débuts du royaume ibéro-kartvélien, mais comme je n'ai trouvé nulle trace d'un tel nom Orazos ou Orazès dans l'onomastique iranienne, je suis amené à laisser de côté cette piste.

147. Il s'agit d'un terme dont la linguistique a retracé l'évolution à partir du proto-mingrélien *ოზოლი (**ogzoli*), remontant lui-même au proto-géorgien-zane *l'a-gz-al- (« provision, vivres »), qui est issu à son tour du proto-géorgien-zane *gza- (« route, chemin, voie »), provenant ultimement du proto-kartvélien *gz- (« aller »), apparemment tous antérieurs à la présente forme colche *orazo*. L'absence de la terminaison *-li* m'amène à supposer qu'il ne s'agit pas d'un élément de la racine, mais plutôt d'un suffixe adjectival. Voir G. ROGAVA, « K'art'velur enat'a bgerat' šesatqvisobidan – megr. r : k'art'. g », *Sak'art'velos ssr mec'niereba'ta akademiis moambe* 10.8, 1949, p. 503–507. Un autre terme proche est celui d'*orzolami*, qui désigne, comme adjectif, ce qui est associé au voyage. O. K'AJAIA, *op. cit.* 2002, p. 443..

148. N. P'IP'IA *et al.*, *op. cit.* 2023, p. 435, présente l'artefact comme un fragment de tuile, probablement en raison de sa forme aplatie, mais la petitesse du fragment, trouvé et présenté dans le même contexte que les estampilles relatives au domaine de la royauté, m'autorise à penser qu'il pourrait se rapporter à un récipient appartenant à la maison royale.

149. SEG 14, 1457. J. BOUSQUET, « Inscriptions de Delphes », *BCH* 79, 1955, p. 478-483.

150. T'. QAUXČ'IŠVILI, *op. cit.* 2019, p. 233.

151. N. P'IP'IA *et al.*, *op. cit.* 2023, p. 445.

au peuple des Sannes habitant le Pont Polémoniaque, au sud-est de la Colchide. Hécátée puis à sa suite Strabon, le Pseudo-Hérodien et Stéphane de Byzance identifièrent les Sannes avec les Makrônes réputés plus anciens, en les situant sur la côte pontique, dans les environs de Trapézonte¹⁵². Les Oracles Sibyllins décrivent les Sannes se mettant en marche avec Arès ravageur de cités¹⁵³. Un passage d'Eustathe de Thessalonique, auteur byzantin du XII^e siècle, issu de son *Commentaire sur l'Odyssée d'Homère*, souligne le caractère naïf et grossier attribué à ce peuple par le grammairien Aristophane (III^e-II^e s. av. J.-C.), qui rapprocha leur ethnonyme d'un terme grec *sannas* fort rare, utilisé par le dramaturge comique Kratinos dans l'Athènes du V^e siècle av. J.-C., avant d'être tombé en désuétude, et auquel est donné le sens de « loufoque »¹⁵⁴. Il faut, pour en terminer ici avec les Sannes, se distancier du jugement des auteurs du corpus, motivés par une fin visiblement nationale et patriotique, qui choisissent de les identifier à une « tribu de Géorgie occidentale » en les assimilant avec les Hénioches et les Makrônes¹⁵⁵. Certes, ces peuples ont pu, comme tant d'autres, partager un espace de vie, tout comme tisser des liens sociaux et linguistiques rendus invisibles par l'ethnonymie gréco-romaine souvent approximative et anachronique. Il ne saurait cependant y avoir d'identité géorgienne fixée par avance sur des peuples ayant vécu plus d'un millénaire avant l'émergence de la nation géorgienne, que l'on peut placer à partir de l'hégémonie du royaume bagratide sur la Caucasic du Sud à l'époque médiévale¹⁵⁶.

152. Hecat. F 1a.1.F fragm. 206 ; Strabon, XII, 3.18 ; Ps-Herod., *De pros. cathol.*, vol. 3.1 p. 34 ; Steph. Byz., *Ethn.*, XII, 32 ; O. LORDKIPANIDZE, *Das alte Georgien (Kolchis und Iberien) in Strabons Geographie : neue Scholien*, Amsterdam 1996, p. 159-163.

153. *Orac. Sibyl.*, 13.142.

154. Eustath. Thessal., *Commentarii ad Homeri Odysseam*, vol. 2 p. 73 = Aristoph. *Fragm.* 22. On retrouve d'autre part une variante *sannan* chez le lexicographe Photios (*Lexic.* 499) qui lui donne le sens d'« idiot » (μωρόν), en attribuant également l'emploi de ce terme à l'auteur comique Kratinos. Voir aussi Æl. Dion., *Attik. Onom.* Σ 8 : « σάνναν· τὸν μωρόν. οὗτω Κρατῖνος (II 187 M. = fr. 337 K.) » ; Suet., *Peri blasph.*, 7 : <Τὸν μωρόν οἶδαμεν σάνναν καλεῖσθαι ὡς ἀπὸ τινος κυρίου ὀνόματος. Καὶ παράγεται Κρατῖνος (fr. 337 K) κωμῳδῶν τοιοῦτον ὄντα τὸν Θεοδοτίδην « σάνναν »>. <Ἦσως δὲ καὶ ὁ Σάννας ἢ Σάννος ἐκ τοῦ σαίνειν παρῆκται>. Ce dernier passage confirme le sens d'idiot tout en rapprochant *sannan* du verbe *sanein* désignant le fait de ramper pour flatter, et avance que le terme aurait désigné aussi le nom d'un prince et qualifié dans la comédie de Kratinos un certain Théodotidès.

155. N. P'IP'IA et al., *op. cit.* 2023, p. 447 : « the Heniochi, the Macrones and the Sanni are the same western Georgian tribe », mis en caractères gras dans le livre.

156. N. PREUD'HOMME, *op. cit.* 2024, p. 31. D'autre part, concernant les Hénioches, leur espace d'existence semble avoir oscillé entre Dioscurias et Trabzon en passant par l'embouchure du Phase. La question de leur appartenance linguistique, kartvélienne ou abkhazo-adyguéenne, est débattue. Voir O. LORDKIPANIDZE, *op. cit.* 1996, p. 189-195. La consonance phonétique du nom me semble en effet se situer davantage du côté de l'abkhaze que du mingrélien ou du laze. Je formule pour ma part l'hypothèse d'un ethnonyme apparenté au lemme abkhaze **hānč'* *á* signifiant « voler, dérober, attacher fermement ». Les mots « voleur, pillard » se disent respectivement en abkhaze *ağ'ýč'(óy)*, агъыч(ѳы) et *āmč'aað*, аһмчѳаѳ. Ce dernier terme est phonétiquement assez proche de l'ethnonyme grécisé des Hénioches. B. G. DŽONUA, *Заемствованная лексика абхазского языка*, Soukhoumi 2002, *ad loc.* V. A. CHIRIKBA, *A Dictionary of Common Abkhaz*, Leyde 1996, p. 109. Outre la ressemblance phonétique, la sémantique s'accorde pleinement avec la mauvaise réputation des Hénioches décrits comme des rançonneurs de naufragés dans le fragment attribué à Héraclide Lembos (*FHG* 11, 208-224), ainsi qu'avec la documentation relative à la piraterie sur le littoral oriental de la mer Noire.

D'une région pontique proche de celle des Sannes provenait la Tibarane nommée Sapphō, vendue pour trois mines à un certain Apollon, et dont l'affranchissement a été acté sur une inscription delphique datée du milieu du II^e siècle av. J.-C.¹⁵⁷ Ce peuple est cité sept fois par Strabon¹⁵⁸. Il existe deux variantes du nom : Tibarènes (Τιβαρηνοί)¹⁵⁹ et Tibaranes (Τιβαρανοί)¹⁶⁰. On pourrait considérer cette doublure comme une erreur de copie, mais les formes parallèles évoquées se retrouvent également chez d'autres auteurs, comme Pomponius Mela : *Tibarani* et *Tibareni*¹⁶¹. Dans l'un des textes manuscrits d'Étienne de Byzance, qui contient le fragment n°193 d'Hécatée de Milet, apparaît le nom de Tibares (Τιβαιοί)¹⁶², qui représente peut-être la forme la plus ancienne. Les auteurs grecs avant Strabon faisaient référence à cette nation principalement sous le nom de Tibarènes (Τιβαρηνοί)¹⁶³. C'est également le cas d'auteurs ultérieurs comme Pline l'Ancien, Plutarque et Denys le Périégète¹⁶⁴. Il convient de noter que Strabon possède également une formule de désignation collective avec Τιβαρανικά ἔθνη¹⁶⁵, « peuple tibaranique ». Le territoire habité par les Tibarènes est appelé Tibananie (Τιβαρανία) par Strabon¹⁶⁶. Dans la *Géographie*, il se trouve quelques références à la zone de peuplement des Tibarènes. Certaines d'entre elles sont assez générales¹⁶⁷, d'autres étant plus précises : « au-dessus de Trébizonde et de Pharnakia vivent les Tibarènes, ainsi que les Chaldéens et les Sannes »¹⁶⁸, une indication répétée un peu plus loin : « au-dessus des régions voisines de Pharnakia et de Trébizonde se trouvent les Tibarènes et les Chaldéens »¹⁶⁹. Les

157. *SGDI* II 1894 (156-151 av. J.-C.) : « ἄρχοντος ἐν Δελφοῖς Ἡρως τοῦ Πλείστονος μηνὸς] Βυσίου, ἀπέδοτο Αἰακίδας Φιλαιτόλου τῷ Ἀπόλλωνι σῶμα γυναικεῖ[ον] αἱ ὄνομα Σαφφὸ τὸ γένος Τιβαρανάν, τιμᾶς ἀργυ[ρ]ίου μνᾶν τριῶν, καὶ [τὰν τι]μὰν ἔχει, καθὼς ἐπίστευσε τὰν ὄντων Σαφφὸ τῷ θεῷ, {ἐφ' ὅτῳ ἐλευθέραν [ε] ἴμεν Σαφφὸ,} συνευδοκεόντων καὶ τῶν υἱῶν Αἰακίδα, Φιλαιτόλου καὶ Αἰνησία, ἐφ' ὅτῳ ἐλευθέραν εἴμεν [...] » ; « Lorsque le fils de Pléistonos était archonte à Delphes, au mois de Bysios, Aïakidas, fils de Philaitolos, vendit à Apollon une femme de Tibananie, nommée Sapphō, pour trois mines. Il reçut le prix entier. Puisque Sapphō a confié la transaction au dieu, qu'elle soit libre avec le consentement des fils d'Aïakidas, Philaitolos et Aïnésias, de qui Sapphō a reçu la liberté, et que son intégrité soit établie à vie [...] ». N. P'IP'IA *et al.*, *op. cit.* 2023, p. 451.

158. Strabon, II, 5.31 ; XI, 14.1 ; XII, 1.3 ; XII, 3.1 ; XII, 3.18 ; XII, 3.28-29.

159. Strabon XII, 1.3, XII, 3.28-29.

160. Strabon II., 5.31 ; XI, 14.1 ; XII, 3.1 ; XII, 3.18.

161. Pomp. Mela, *Chorogr.*, I, 13 et I, 106 respectivement.

162. Steph. Byz., *Ethn.* s. v., Χοιράδες,

163. Hecat. Fr. 193 ; Hdt. 3.94 ; 7.78 ; Xen., *Anab.*, 5.5.2-3, 7.8.25, Ps.-Scyl., *Asia*, 87 ; Apoll. Rhod., *Argon.*, 2.377.

164. Pline, *HN*, VI, 11 ; Plut., *Lucull.*, 14.19 ; Dion., *Perieg.*, 767. O. LORDKIPANIDZE, *op. cit.* 1996, p. 182-183.

165. Strabon II, 5.31.

166. Ce nom de *Tibaranía* apparaît également dans le *Périple* anonyme du V^e siècle ap. J.-C. (Anon., *Peripl. Mar. Euxin.*, 14). Chez Diodore apparaît la forme Τιβαρηνή (14.307), qui ne se retrouve nulle part ailleurs dans la littérature grecque avant Strabon. On relève seulement « le pays des Tibarènes », Τιβαρηνῶν χώρα (Xen., *Anab.*, V, 5.2-3) ou Τιβαρηνίς γαῖα (Apoll. Rhod., *Argon.*, 2.1010 ; Schol. ad Apoll., *Rhod.*, 2.1010). O. LORDKIPANIDZE, *op. cit.* 1996, p. 183, n. 327.

167. Strabon II, 5.31 ; VII, 4.3 ; XI, 14.1. La ville de Pharnakia devrait se trouver dans le territoire des Chaldaïoi.

168. Strabon XII, 3.18.

169. Strabon XII, 3.28.

Tibarènes sont cités de concert avec les Chaldaïoi¹⁷⁰. C'est à l'ouest du fleuve Mélanthios, l'actuel Melet Irmak, que devait se trouver le territoire des Tibarènes¹⁷¹. Il n'est pas indiqué dans la *Géographie* de Strabon où aurait pu se trouver la frontière occidentale de cette zone. Seule la « côte de Tibarénie » est mentionnée ici¹⁷². On peut donc en déduire que ce peuple habitait le littoral pontique, ce qui est confirmé par le témoignage de Xénophon : « le pays des Tibarènes était en grande partie plat » ; « il y avait des colonies légèrement fortifiées sur la côte maritime »¹⁷³. Xénophon rapporte également que la ville grecque de Cotyore, l'actuelle Ordu, fondée par les Sinopéens, est située dans ce pays¹⁷⁴. Le Pseudo-Scylax et Apollonios de Rhodes installent également les Tibarènes sur la côte maritime¹⁷⁵. Frank Schleicher s'appuie sur l'édition de la *Chronique* d'Hippolyte de Rome (c. 170-235) par Adolf Bauer pour voir le peuple des Bêranoï comme une partie des Ibères qui aurait fait scission du pouvoir royal établi à Armazi¹⁷⁶. Je pense pour ma part y voir désormais, plutôt que les Boranes cités dans une hypothèse précédente, une variante de l'ethnonyme des Tibarènes, ce peuple habitant la côte septentrionale du Pont à l'ouest de Trapézonte¹⁷⁷. On saura en tout cas reconnaître avec les auteurs du corpus qu'il s'agit là de la seule attestation épigraphique des Tibarènes dans un acte d'affranchissement delphique¹⁷⁸.

Un autre acte d'affranchissement de Delphes mentionne une femme de Colchide. L'inscription, datée des années 140-100 av. J.-C., désigne une personne nommée Kallô, originaire du pays colche, cédée par Psithyra, fille de Nikolaos, au temple d'Apollon de Delphes pour cinq mines, et devenant ainsi une femme libre¹⁷⁹. Le nom de la femme colche, Kallô,

170. Strabon XII, 3.29.

171. E. OLSHAUSEN, J. BILLER, *Historisch-geographische Aspekte der Geschichte des Pontischen und Armenischen Reiches. Teil 1. Untersuchungen zur historischen Geographie von Pontos unter den Mithradatiden*, Tübingen 1984, p. 149, 156.

172. Strabon XII, 1.3.

173. Xen., *Anab.*, V, 5.2.

174. *Ibid.*, 5.5.3-6.

175. Ps.-Scylax, *Asia*, 87, et Apoll. Rhod., *Argon.*, 2.376-377, 1010.

176. A. BAUER éd., *Die Chronik des Hippolytos im Matritensis Graecus 121, nebst einer Abhandlung über den Stadiasmus Maris Graeci von O. Cuntz*, Leipzig 1905, p. 118. R. HELM éd., *Hippolytus Werke, Band 4, Die Chronik*, Berlin 1955², section 200 l. 13 ; R. BIELMEIER, « Zum Namen der kaukasischen Iberer », *Nartamongæ* 11, 2014, p. 293 ; F. SCHLEICHER, *Iberia Caucasia*, Stuttgart 2021, p. 91-92, n. 204.

177. Steph. Byz., *Ethn.*, § T622.6, s.v. Τιβαρηνία ; *Schol. ad Apoll. Rhod.*, 2.378, 1010. Xen., *Anab.*, 5.5.2. N. PREUD'HOMME, CR F. SCHLEICHER, *Iberia Caucasia*, Stuttgart-Kohlhammer 2021, *REA* 124, 2022, p. 650-659.

178. D. LEWIS, « Notes on Slave Names, Ethnicity, and Identity in Classical and Hellenistic Greece », *U Schylku Starożytności studia źródłoznawcze* 16, 2017, p. 169-213, ici p. 179. N. Π'ΙΡ'ΙΑ *et al.*, *op. cit.* 2023, p. 451-452.

179. *SGDI* II 2218 : ἄρχοντας Σωσιπάτρου, μηνὸς Δαίδα-|φορίου, βουλευ[όν]των τὰν πρώταν ἐ-|ξάμηνον Ἀντιγένεος τοῦ Διοδώρου, Ἀγίωνος | τοῦ Κλευδάμου, γραμματεῦοντος δὲ Ὑβρία τοῦ | Ξένωνος, ἐπὶ τοῖσδε ἀπέδοτο Πιθύρα Νικο-|λάου τῷ Ἀπόλλωνι τῷ Πυθίῳ σωμα γυναι-|κεῖον αἱ ὄνομα Καλλῶ τὸ γένος | [Κ]ολχιδ[α], τιμᾶς ἀργυρίου | μνᾶν πέντε, καὶ τὰν | τιμὰν ἔχει πᾶσαν, καθὼς ἐπὶ-|στευσε Καλλῶ τῷ [θεῷ] τὰν ὀνάν, ἐφ' ᾗ-|τε ἐλευθέρᾳ εἶμεν καὶ ἀνέφα-|πτος ἀπὸ πάντων τὸν πάντα χρό-|νον, ποιέουσα ὃ κα θέληι καὶ ἀποτρέ-|χουσα οἷς κα θέληι. βεβαιωτῆρ κατὰ | τὸν νόμον τᾶς πόλιος· Πατρεάς | Ἀνδρονίκου. Εἰ δέ τις ἄπτοιο Καλ-|λοῦς ἐπὶ

peut à la fois faire référence à l'adjectif grec καλή, « belle, bonne », mais aussi au substantif mingrélien *kalo* désignant un lieu de battage du blé, ouvert ou fermé¹⁸⁰. Les auteurs du corpus remarquent qu'il s'agit de la seule Colche explicitement mentionnée dans les inscriptions d'affranchissement de Delphes, tandis que les Arméniens, les Méotes, les Bastarnes et les Sarmates sont plus fréquemment cités, avec une petite vingtaine d'attestations, leurs prix se situant à peu près dans les mêmes montants que celui de Kallô, leur répartition chronologique en plaçant quatre dans la première moitié du II^e siècle av. J.-C., une majorité d'entre eux dans la seconde moitié du II^e siècle, alors qu'aucun d'entre eux n'apparaît dans la période du dernier siècle av. J.-C. et du I^{er} siècle ap. J.-C.¹⁸¹ Je pense pouvoir attribuer la cause de ce phénomène à l'annexion de la Colchide par le royaume du Pont vers 105 av. J.-C., puis par les Romains à partir de Pompée, qui ont vraisemblablement pu conclure des accords avec les élites locales pour limiter l'exportation d'esclaves colches, dans une région qui s'était fortement dépeuplée au cours de l'époque hellénistique, d'après les témoignages de l'archéologie¹⁸².

LES DÉDICACES DE PHÊSINOS À ATHÈNES ET À DELPHES

Une dédicace datant du I^{er} siècle av. J.-C., trouvée sur la partie orientale de l'Acropole d'Athènes, semble contenir un nom faisant référence aux populations du Phase : « Le peuple de Chios (offre la statue de) Phêsinos, fils de Scythinos, pour Athéna Poliade »¹⁸³. Cette

καταδουλισμῶι, βέβαιον πα-|ρεχόντων τῶι θεῶι τὰν ὀνὰν ἅ τε ἀποδο-|μένα Ψειθύρα καὶ ὁ βεβαιωτὴρ Πατρέας. εἰ δὲ | μὴ παρέχον βέβαιον τῶι θεῶι τὰν ὀνὰν, πρᾶ-|κτιμοὶ ἐόντων τῶι θέλοντι κατὰ τὸν νόμον | τᾶς πολιοῦς. ὁμοίως δὲ καὶ οἱ παρατυγχάνον-|τες κύριοι ἐόντων συλέοντες Καλλῶ ὡς ἔλευ-| θέραν ἐοῦσαν, ἄζάμοι ὄντες καὶ ἀνυπόδι-| κοι πάσας δίκας καὶ ζαμίας, μάρτυροι· ὁ ἱε-|ρεὺς τοῦ Ἀπόλλωνος Ἄρχων καὶ οἱ ἄρχοντες | Ἀντιγένης, Ἀγίων, Πυρρίας (sic), καὶ ἰδιῶται Νικά-|τας, Βάττος, Ἀριστέας, Φίλων Ἰατάδα, Φίλων | Φιλάγρου, Τιμόκριτος. « Lorsque Sosipater était archonte, au mois de Daïdaphorios, au début du premier semestre, sur le témoignage d'Antigène, fils de Diodore, d'Hagionos, fils de Cleudamos, Hybrias fils de Xénon tenant l'office de secrétaire, Psithyra, fille de Nicolas, vendit une femme (littéralement σῶμα γυναικεῖον, un « corps féminin »), nommée Kallô, de Colchide, pour cinq mines d'argent à Apollon Pythien ; elle en reçut le prix entier. Puisque Kallô a confié sa vente au dieu, qu'elle soit libre et inviolable à perpétuité, qu'elle fasse ce qu'elle veut et aille avec qui elle veut. Le garant selon la loi de la cité est Patréas, fils d'Andronikos. Si quelqu'un porte atteinte à Kallô pour l'asservir, l'authenticité de la vente doit être attestée par la vendeuse, Psithyra, et par son garant, Patréas. Et s'ils ne rendent pas témoignage de la transaction devant le dieu, qu'ils soient tenus responsables sur leurs fonds, en vertu de la loi de la cité. De même, que les premiers venus aient les pleins pouvoirs pour prendre sous leur protection Kallô en tant que personne libre, sans encourir ni amende ni procès d'aucune sorte. Les témoins (sont) le prêtre d'Apollon Arkhon, les archontes Antigène, Hagion, Pyrias (sic), ainsi que les individus suivants : Nikatas, Battos, Aristée, Philon, fils d'Iatadas, Philon, fils de Philagros, Timokritos ». N. P'IP'IA *et al.*, *op. cit.* 2023, p. 458, modifié.

180. O. K'AJAIA, *Megrul-k'art'ul lek'sikoni*, vol. 2, T'bilisi 2002, p. 104. Une autre possibilité serait le verbe *k'alua* (კალუა), désignant le fait de se taire, peut-être une référence à l'attitude silencieuse exigée des esclaves. O. K'AJAIA, *Megrul-k'art'ul lek'sikoni*, vol. 3, T'bilisi 2002, p. 124.

181. D. C. BRAUND, G. R. TSETSKHLADZE, *op. cit.* 1989, p. 123. D. LEWIS, *op. cit.* 2017, p. 178. T'. QAUXČ' IŠVILI, *op. cit.* 2019, p. 232. N. P'IP'IA *et al.*, *op. cit.* 2023, p. 459.

182. D. AXVLEDIANI, M. ELAŠVILI, G. KIRKITAŠE, S. XARABAŽE, G. ASAT'IANI, *Masalebi žv. c. V-I saukuneebi kolxet'is ark'eologiuri rukisat'vis. Namosaxlarebi samarovnebi*, T'bilisi 2017, cartes n°1-4.

183. IG II², 2802 (Attique, fin du I^{er} s. av. J.-C.) : « ὁ δῆμος ὁ Χίῳν | Φησίνον Σκυθίνου | Ἀθηνᾶ Πολιάδι | καὶ θεοῖς πᾶσι. ». N. P'IP'IA *et al.*, *op. cit.* 2023, fig. 18 p. 759.

inscription recoupe une autre dédicace du dernier quart du I^{er} s. av. J.-C., retrouvée cette fois-ci à Delphes et effectivement gravée sur une base de statue : « Le peuple de Chios (offre la statue de) Phésinos, fils de Skythinos, le Chiote [...] pour Apollon Pythien »¹⁸⁴. Comme l'indiquent les auteurs du corpus, le don de ces deux statues est le signe de la position importante occupée par ce Phésinos en tant qu'évergète¹⁸⁵. On peut ajouter qu'Arrien, dans l'*Anabase*, mentionne un autre Phésinos comme l'un des citoyens qui avait exercé la tyrannie sur la cité de Chios pour le compte des Perses, avant d'être défait et emmené en captivité par Hégéloque, officier de l'armée macédonienne, tandis qu'Alexandre se trouvait en Égypte¹⁸⁶. En dépit de la similitude des noms et de la géographie, les deux Phésinos sont bien différents en raison du trop grand écart chronologique. Le nom de Φησίνος semble constituer une variante ionienne du nom propre Φασιανός, désignant le « Phasien », au sens de résident de la cité de Phasis, ou de Colche habitant sur les bords du Phase¹⁸⁷. Or, une importante communauté de ressortissants caucasiens semble avoir résidé sur l'île de Chios, dont la présence aurait laissé des traces dans la toponymie et les cultes locaux¹⁸⁸. La dévotion rendue à Apollon et Athéna en Grèce continentale par ce ressortissant de Chios, qui semble d'origine phasienne par son nom, s'explique peut-être en raison du fait qu'un culte en l'honneur d'Apollon Caucasiens était établi à Erythraï, cité ionienne faisant face à l'île de Chios¹⁸⁹, tandis qu'une tradition lacédémonienne citée par Pausanias avance qu'un culte rendu à Athéna Asia en Laconie aurait été lié à la légende du retour des Dioscures de leur expédition en Colchide avec les Argonautes¹⁹⁰.

T'inat'in Qauxč'išvili a passé en revue les formes relatives au Phase ainsi qu'à ses homophones et formes dérivées figurant dans la papyrologie : Φᾱσις, Φᾱσεις, Φασαῖς, Φασαίς, Φᾱσίς, Φῖσις¹⁹¹, Φασιάς, un nom donné à Médée, Φασιάς, le père de Kolkhos et le fils

184. *FD* III 4.253 (Delphes) : « ὁ δῆμος ὁ Χίων Φησίνον | Σκυθίνου Χίων *vacat* | Ἀπόλλωνι Πυθίῳ ».

185. N. P'IP'IA *et al.*, *op. cit.* 2023, p. 475-476.

186. *Arr.*, *Alex. Anab.*, III, 2.5 : « καὶ Ἀπολλωνίδην τὸν Χίων καὶ Φησίνον ».

187. Menand. *Protect.*, *Fragm.*, 41. Steph. Byz., *Ethn.*, I, 33.17. La substitution de l'alpha par l'êta est un trait caractéristique du dialecte ionien.

188. Hdt 5.33 mentionne en effet un toponyme, Kaukasa, sur l'île de Chios, placé par G. ZOLŌTAS, « Χιακῶν καὶ ἐρυθραϊκῶν ἐπιγραφῶν συναγωγή », *Ἀθηνᾶ* 20, 1908, p. 110-381, ici p. 181, dans sa partie nord-est, au sein de la baie de Lagadas, autour du port de Delphinion. Un tel toponyme était peut-être lié aux esclaves importés de Colchide, ou à une communauté d'expatriés caucasiens. Il faut cependant rester prudent en n'écarter pas la possibilité d'un nom géographique lié uniquement à la qualité des divinités et des héros honorés par la communauté qui se place sous leur patronage. Un héros éponyme a été forgé pour expliquer l'origine de ce toponyme : Kaukasos était l'un des membres d'un groupe de héros, avec Oïnopion, Babras et Kretheus.

189. Erythraï 60: « [...] [σ—] Βάκωνος ἐφ' ἱεροποιοῦ Πυθοκρίτου, [Ἀπό]λλωνος Καυκασέως καὶ Ἀρτέμιδος Καυ-[κασί]δος καὶ Ἀπόλλωνος Λυκείου καὶ Ἀπόλ-[λω]νος Δηλίου καὶ ποταμοῦ Ἀλέοντος [...] » Fontrier, Earinos, *Mouseion* I, 1873-1875, p. 103-109, n°108 ; Rayet, *RA* 33, 1877, p. 107-128 ; Syll3 1014 ; Robert, *BCH* 57, 1933, p. 467-480 (PH) ; Sokolowski, *LSAM* 25 ; *SEG* 15, 723 ; *SEG* 16, 725 ; Forrest, *BCH* 83, 1959, 513-522 (PH) ; Dunst, *SDAW* 1960, 1, 5-20, no. 1 ; *SEG* 18, 478 ; **IEry* 201 (PH).

190. Paus., *Graec.*, III, 24.7 : les Lacédémoniens affirment également qu'Athéna Asia était honorée en Colchide, mais Pausanias affirme son scepticisme sur ce point. Je remercie ici Nicolas Richer et Anastasia Paillard pour leurs avis.

191. Phisis (Φῖσις) se présenterait comme un garçon troyen, d'après Quint. Smyrn. 10.89. T'. QAUXČ'IŠVILI, *op. cit.* 2019, p. 234. N. P'IP'IA *et al.*, *op. cit.* 2023, p. 475.

d'Hélios, qui est aussi le nom d'un peintre¹⁹², Φασιάδης, Φασιανάτης, etc.¹⁹³ Dans la littérature grecque, Hésiode est le premier à mentionner le Phasos comme grand fleuve de la Colchide, terre du royaume d'Aïêtès et de la Toison d'Or¹⁹⁴. Quant au nom de Scythinos, comportant une variante Scythènos, il est au contraire plutôt rare dans les sources littéraires grecques¹⁹⁵. T'inat'in Qauxč'išvili pense que ce nom est lié à l'ethnonyme des Σκυθηνοί cité dans l'*Anabase* de Xénophon¹⁹⁶, et relie son étymologie au numéral mingrélien *šk'vit'i* signifiant « sept », tout en établissant un lien avec le peuple pontique des Heptacomètes (ἑπτακωμήται), « habitants des Sept Villages » mentionnés par Strabon¹⁹⁷. Ce nom était connu des Grecs qui le distinguaient bien des Scythes plus célèbres, Diodore de Sicile ayant écrit cet ethnonyme sous la forme Σκυτινοί¹⁹⁸. Il faudrait considérer, en reprenant l'analyse des auteurs du corpus¹⁹⁹, le sens de cette occurrence de Σκυθίνος dans les inscriptions de Phésinos comme plus proche de l'ethnonyme des Scythènes, Scytines ou Scythines du Pont, plutôt que de l'étymologie proposée par Wilhelm Pape qui assimile Σκυθίνος au « fabricant de bols en bois », le faisant dériver du substantif grec σκύφος et de sa version éolienne σκύθος²⁰⁰.

LETTRES ET TEXTES DE LA NUMISMATIQUE COLCHE

Entre le dernier tiers du VI^e s. av. J.-C. et la fin du IV^e s. av. J.-C. circulaient en Caucasic occidentale des pièces d'argent qui formaient un groupe numismatique spécial, appelé *kolkhidki*, en raison de leur concentration dans une zone clairement définie, celle de la Colchide²⁰¹. En Caucasic occidentale, plus de cinquante trésors monétaires contenant des *kolkhidkis*, appelés aussi *t'et'rebi* en géorgien, datés du VI^e siècle jusqu'au début du III^e siècle av. J.-C., ont été révélés à ce jour²⁰², principalement répartis sur trois zones : les abords de P'ičvnari, les environs de P'ot'i, enfin les abords du fleuve Rioni²⁰³. Si la majorité des monnaies de Colchide sont anépigraphiques, certains hémidrachmes de type II portent les lettres grecques suivantes :

192. *Anth. Plan.*, 117.

193. T'. QAUXČ'IŠVILI, *op. cit.* 2019, p. 234.

194. Hes., *Theog.*, 340.

195. Pour le lemme Σκυθίνος : Diog. Laert. 9.16 ; Plut., *De Pyth. Orac.*, 402A ; Athen., *Deipnosoph.*, 11.5 ; Scythin., *Testim.*, Jacoby, F 1a.13.F-T, fragments 1, 2 ; Heraclit., *Fragm.*, 1 ; Hieronym., *Fragm.*, 46 ; Joan. Stob., *Anthol.*, I, 8.43 ; Scythin., *Epigram.*, *Anthol. Graec.* 12.22, 232 ; Steph. Byz. Ethn. 620 = 19.107, Phot., *Bibl.*, cod. 167 Bekker 114b ; *Schol. in Platon.*, dialogue Phdr Stephanus schol. 53, p. 235c ; Suda, *Lexic.*, A 1916 s. v. Ἀνακρέων. Pour le lemme Σκυθινός, Σκυθηνός : Xen., *Anab.*, IV, 7.18, 4.8.2, Pseud.-Herodian. *De prosod. cathol.*, III, 1.181 ; Pseud.-Zonar., *Lexic.*, A 5 ; Steph. Byz., *Ethn.*, 18.223 = 578 ; Suda, *Lex.*, A 18 s. v. Ἀβάρης.

196. Xen., *An.*, IV, 7, 18 ; IV, 8, 1.

197. O. K'AJAIA, *Megrul-k'art'ul lek'sikoni*, vol. 3, T'bilisi 2002, p. 278.

198. Diod. Sic. 14.29.

199. N. P'IP'IA *et al.*, *op. cit.* 2023, p. 475-476.

200. W. PAPE, *Wörterbuch der griechischen Eigennamen*, vol. II, Braunschweig 1875, p. 1415.

201. O. LORDKIPANIDZE, éd., *Archäologie in Georgien*, Weinheim 1991, p. 131.

202. D. AXVLEDIANI, M. Č'ARKVIANI, « Kolxet'is teritoriaze gamovlenili žv.c. V-ax.c. VI ss-is ganzebi (masalebi kolxet'is ark'eologiuri rukisat'vis) », *Iberia-Colchis* 15, 2019, p. 86-100.

203. D. AXVLEDIANI, M. Č'ARKVIANI, *op. cit.* 2019.

MO/ΣΟ, Φ, Α, Ο, Ε, Π, Δ. Bien qu'il soit fort difficile de les interpréter, les auteurs du corpus émettent l'hypothèse que ces lettres seraient les initiales des noms de magistrats grecs associés à la frappe des kolkhidkis²⁰⁴. J'ajoute que d'autres possibilités peuvent être envisagées, à savoir des marques d'ateliers monétaires, ou encore des chiffres qui pourraient représenter les dates d'un calendrier local.

Dans la recherche des traces d'un royaume colche censé avoir préexisté à l'arrivée de Mithridate VI Eupator, une place importante a été accordée à la numismatique, plus particulièrement à l'attribution des pièces de cuivre, de billon et d'argent de petite taille qui sont supposées être originaires de Colchide, du fait de la mention tronquée d'un nom pouvant rappeler le roi Saulacès mentionné par Pline l'Ancien²⁰⁵. Les auteurs du corpus ont jugé bon de recourir à la numismatique pour repérer le nom de l'un des souverains de la Colchide du III^e s. av. J.-C., le roi Akès ou Aka, ayant fait inscrire son nom sur une monnaie d'or dont l'aspect imite les statères de Lysimaque, tandis qu'un autre roi nommé Saulacès a aussi fait graver le sien sur des monnaies d'argent²⁰⁶. Néanmoins, les monnaies attribuées à Saulacès ne comportent pas son nom complet et n'offrent guère de certitude sur l'origine précise de leur frappe. Il existe huit exemplaires de ces monnaies hypothétiquement attribuées à Saulacès, qui se répartissent ainsi dans les institutions muséales suivantes : trois pour le Musée historique d'État de Moscou, trois pour le Musée de Berlin, une pour le British Museum et une pour le Musée de Vani. Ces monnaies attribuées à Saulacès sont divisées en trois catégories. Le type I comporte sur l'avvers une tête masculine orientée à droite et ornée d'une couronne rayonnante, et, au revers, une tête de taureau tournée à droite ; l'inscription grecque répartie au-dessus et en-dessous du motif comporte les lettres ΒΑΣΙ... ΣΑΥΛ ou ΣΑΥΜ... signifiant « du roi Saulacès » ou « Saumakos ». Le nom du roi n'est inscrit que partiellement, la dernière lettre étant soit « Λ », soit « Μ ». Le type II comporte aussi une tête masculine tournée à droite coiffée d'une couronne rayonnante ; il diffère au revers en montrant une rose accompagnée d'une inscription grecque au-dessus et au-dessous : ΒΑΣΙΛΕ... ΣΑΥΛ ou ΣΑΥΜ. Le type III présente, outre la tête d'homme couronnée à l'avvers, sur l'autre face, un foudre ailé avec l'inscription ΒΑΣΙ... ΣΑΥ...²⁰⁷

Certains arguments d'ordre numismatique ont pu être avancés pour suggérer une possible origine colche de ces monnaies. Au moins une de ces pièces mentionnant ce souverain a été retrouvée en Colchide. D'autre part, sur les trois types, la tête radiée peut être rapprochée des

204. N. Π'ΙΡ'ΙΑ *et al.*, *op. cit.* 2023, p. 377-378.

205. Pline, *HN*, XXXIII, 52.

206. Sur ce prétendu roi Akès, voir D. BRAUND, *op. cit.* 1994, p. 145. Le statère qui lui est attribué est la copie exacte d'un monnayage en or du nom de Lysimaque, émis par la cité de Byzance après 195 av. J.-C. L'emblème de cette cité, à savoir le trident avec deux dauphins sur le manche, est représenté sur les pièces frappées à Byzance. Ce statère de 8,45 g peut être ainsi daté d'une période entre 195 et 180 av. J.-C. Justi 1895, p. 12, suggère l'hypothèse d'un roi bosporéen et d'une étymologie iranienne liée à l'avestique *āka*, en reprochant ce nom de celui d'Aka, fille d'Antiochis, sœur de Mithridatès I^{er} Kallinikos de Commagène, selon une inscription trouvée à Kara Kouš (IGLSyr 1 50, l. 17, c. 31-20 av. J.-C.).

207. T. DUNDUA, G. DUNDUA, *Catalogue of Georgian Numismatics*, vol. 1, 2013, p. 243-245.

conventions stylistiques du portrait du dirigeant figurant sur les monnaies d'Aristarque de Colchide. En ce qui concerne le revers du type I, la tête de taureau pourrait être une référence au motif similaire figurant sur les kolkhidkis des époques archaïque et classique. Toutefois, le symbole du taureau est bien trop répandu dans la numismatique grecque et moyen-orientale pour pouvoir être rattaché à une origine géographique spécifique. La rose du type II pourrait peut-être rappeler le symbole floral de la cité de Rhodopolis, l'actuelle ville de Vardc'ix, la Forteresse des Roses en géorgien. Dans la culture iranienne, les fleurs, et plus particulièrement les roses, combinaient des fonctions esthétiques, spirituelles et symboliques au moins depuis la période sassanide²⁰⁸. Toutefois, un tel indice n'est guère suffisant pour désigner exclusivement la Colchide, et l'on sait que la rose était aussi un motif privilégié de la numismatique rhodienne. Pour Giorgi et T'edo Dundua, le type II est la copie exacte de ces monnaies de Rhodes frappées en 166-88 av. J.-C., ce qui motiverait une datation de ces échantillons discutés entre le milieu du II^e s. et le I^{er} s. av. J.-C.²⁰⁹

Ainsi, les preuves manquent pour déceler avec certitude une origine colche sur ces monnaies dites de Saulacès ou Saumakos. Aucune des pièces ne porte une inscription complète du nom du roi, dans une ambiguïté qui nourrit nombre de discussions de spécialistes. Certains savants lisent la quatrième lettre du nom comme un lambda, interprétant l'inscription comme βασιλέως Σαύλ(ακου), « (la monnaie) du roi Saulacès ». Pour Ferdinand Justi, ce nom iranien signifie « cheval de course » (*Renner*)²¹⁰. Il n'est guère pertinent de mobiliser le témoignage de Pline l'Ancien qui situe le roi Saulacès dans les temps mythiques du royaume d'Aïtès²¹¹. D'autres numismates lisent en effet la quatrième lettre comme un M. Selon Rudolf Weil, la partie supérieure de la jambe droite du « M » est bien visible sur l'échantillon du Musée de Berlin²¹². Giorgi Dundua pense aussi qu'il faut lire la lettre M au verso de l'échantillon trouvé à Vani, défendant également la lecture βασιλέως Σαύμ(ακου), « du roi Saumakos », rappelant le souverain du Bosphore Cimmérien ayant régné brièvement vers 107 av. J.-C.²¹³ Au vu de ces données historiques issues des sources littéraires croisées avec les indices stylistiques des motifs, ces monnaies peuvent être attribuées à la numismatique du royaume bosporéen, peut-être à ce Saumakos ayant régné dans la dernière décennie du II^e siècle av. J.-C. Cette

208. SH. JAVADI, N. SERAJI, « Red Flower Symbolism with Emphasize on Iranian Culture and Art », *JACO Quarterly* 8, 2020, p. 47-60.

209. T'. DUNDUA, G. DUNDUA, *op. cit.* 2013, p. 245.

210. F. JUSTI, *op. cit.* 1895, p. 292.

211. Pline, *HN*, XXXIII, 15.52.

212. R. WEIL, « König Saumakos », *Zeitschrift für Numismatik* 8, 1881, p. 329-333.

213. Saumakos était un chef scythe révolté, qui assassina le roi du Bosphore Païrisadès V, qu'il servait probablement en tant que militaire. Ayant renversé le souverain, il prit la tête du royaume du Bosphore Cimmérien, avant d'être à son tour battu par Diophante, général de Mithridate VI, présent à Chersonèse, en 107-106 av. J.-C. Capturé, il fut envoyé à la cour de Mithridate VI comme prisonnier. Ce Saumakos est essentiellement connu par un décret de la cité de Chersonèse en l'honneur de Diophantos. W. Z. RUBINSOHN, « Saumakos: Ancient History, Modern Politics », *Historia: Zeitschrift für Alte Geschichte* 29, 1980, p. 50-70.

hypothèse n'est sans doute pas complètement satisfaisante, les homonymies avec d'autres souverains de culture iranienne étant possibles, mais faute d'alternative mieux étayée, il convient de s'en contenter pour le moment.

Il n'existe en revanche aucun problème pour assurer l'historicité du prince Aristarque de Colchide, allié des Romains, attesté autant dans les sources littéraires que dans la numismatique. Parmi les sept pièces d'argent existantes émises au nom d'Aristarque conservées dans des institutions publiques, une se trouve au British Museum²¹⁴, deux autres dans des collections muséales à Berlin et à Paris, deux au Musée de l'Ermitage, une, inédite, à l'Ashmolean Museum d'Oxford et une à T'bilisi. Une huitième monnaie a été repérée dans une collection privée, et peut être datée de la douzième année de règne du prince, soit vers 53-51 av. J.-C., si l'on considère que ce dernier a commencé avec la réorganisation de la Colchide par Pompée, ce qui n'est toutefois pas complètement certain, car le général romain aurait aussi pu accorder un rôle prééminent à un prince déjà en fonction lors de la conquête²¹⁵. Le lieu de découverte d'un seul des exemplaires de l'Ermitage est connu, près de Soukhoumi, tandis qu'une autre de ces monnaies a été trouvée près d'Igoet'i, dans l'est de la Géorgie, en 2018. L'avvers représente une tête masculine dans une couronne rayonnante, rappelant la figure d'Hélios. De l'avis du numismate géorgien Giorgi Dundua, pour qui les traits de cet homme ressemblent à ceux de Pompée, cette représentation allierait un motif traditionnel des rois de Colchide, prétendant descendre du dieu solaire, à une nécessité politique de reconnaître Pompée comme la source du pouvoir d'Aristarque. La figure féminine assise portant une couronne murale au revers est probablement une Tychè, la divinité qui régissait la fortune et la prospérité d'une ville, accompagnée de la légende Ἀριστάρχο(ν) τοῦ ἐπὶ Κολχίδο(ς)²¹⁶. Comme le confirment les drachmes existantes d'Aristarque, ce dirigeant était « au-dessus de la Colchide », mais il n'était pas formellement un roi, bien qu'il ait été appelé ainsi par les abrégiateurs Eutrope et Festus²¹⁷. Cet Aristarque n'ayant ni le titre de roi, ni celui de *skeptouche*, l'étendue de son pouvoir est peu claire. Compte tenu de la diversité des territoires préexistant à son avènement, il est peu probable qu'il fût le seul dirigeant de la Colchide en son temps, de telle sorte qu'on peut le considérer comme l'un des princes colches ayant gouverné le pays après l'invasion de Pompée ; toutefois, les différentes mentions de ce prince dans les sources littéraires et numismatiques suggèrent qu'il s'agissait du dirigeant régional le plus important du point de vue des Romains, un interlocuteur politique essentiel tant pour Rome que pour les autres princes locaux avec lesquels il devait servir d'interface et maintenir des liens de confiance. Le siège de son pouvoir est inconnu ; vraisemblablement s'agissait-il d'une grande ville comme

214. G. K. JENKINS, « Recent Acquisitions of Greek Coins by the British Museum », *NC* 19, 1959, p. 23-45, 32.

215. Il s'agit d'une monnaie d'argent de 3,26 g, datée de sa douzième année de règne, soit en 52-51 av. J.-C. si l'on prend pour point de départ la réorganisation de l'Orient par Pompée en 63 av. J.-C. (n°179883 sur Numista.com).

216. B. KOEHNE, « Drachms of Aristarchos, Dynast of Colchis », *NC* 17, 1877, p. 1-10 ; D. BRAUND, *op. cit.* 1994, p. 168-169.

217. Eutrop., *Brev.*, 6.14.1 : « *Aristarchum Colchis regem imposuit* » ; Fest., *Brev.*, 16 : « *Colchis Aristarchum regem imposuit* ».

Phasis ou Vani. Faute de sources, on ne peut dire si Aristarque était à la tête d'une véritable administration centralisée à l'échelle de la Colchide, ou si sa prééminence se réduisait à un rôle symbolique, l'essentiel du pouvoir local demeurant entre les mains des dynastes, des cités et des *ethnè*. Du fait de ce choix d'un gouvernement délégué à une autorité colche sous protectorat, la présence directe des Romains en Colchide à l'époque de Pompée devait se limiter à quelques troupes postées dans les ports sur la côte afin de veiller à la protection d'Aristarque, des négociants romains et de la flotte romaine du Pont-Euxin.

Les monnaies civiques de Dioscurias sont le dernier monnayage de Caucasic occidentale à être analysé dans ce corpus. La fourchette de ces monnaies de cuivre frappées au tournant du II^e et du I^{er} s. av. J.-C. distingue des chalques entre 1,3 et 3,1 g, des dichalques entre 3,7 et 5 g, et des tétrachalques d'au moins 6,1 g. L'avvers fait voir les calottes des Dioscures, surmontées d'étoiles à six ou huit branches. Au revers se trouve le thyrsos de Dionysos, accompagné de la légende grecque sur trois lignes ΔΙΟΣ|ΚΟΥΡΙΑ|ΔΟΣ. Les monnaies pontiques émises sous le règne de Mithridate VI (120-63 av. J.-C.) et trouvées en Géorgie occidentale témoignent des relations politiques et économiques intenses entre le Pont et la Colchide. Les devises émises par des cités sont particulièrement importantes en nombre. Typologiquement, les pièces frappées à Dioscurias présentent des liens particuliers avec les monnaies municipales en cuivre du Pont, étant donné que son type d'avvers, figurant les deux calottes de Dioscures, est emprunté aux monnaies d'Amisos, émises en 120-111 av. J.-C., le type du revers au thyrsos étant quant à lui inspiré des monnaies produites par diverses cités riveraines de la mer Noire durant les années 105-90 av. J.-C. Il semble également qu'une garnison du royaume pontique était située à Dioscurias et qu'un officier nommé par le roi du Pont contrôlait l'atelier monétaire de la cité²¹⁸.

LES INSCRIPTIONS ROMAINES RELATIVES AUX CAUCASIENS DE L'OUEST

La première inscription de l'époque romaine présentée n'évoque pas explicitement la Caucasic occidentale, mais s'avère bien étroitement liée à son histoire²¹⁹. Il s'agit d'une stèle capitoline bilingue, en latin et en grec, datée de 83-80 av. J.-C., en l'honneur de Mithridate Philopator Philadelphus, fils de Mithridate VI Eupator, installé vers 83 av. J.-C. à la tête de la Colchide²²⁰. Dans les suites de la paix de Dardanos de 85 av. J.-C., confronté à de grandes difficultés, ses armées et sa flotte ayant été détruites par les Romains, Mithridate VI, qui devait aussi faire face à une révolte en Caucasic occidentale, fut en effet conduit à satisfaire la

218. N. P'IP'IA *et al.*, *op. cit.* 2023, p. 466-467.

219. *Ibid.*, p. 468-471.

220. *CIL* VI, 30922 = *CIL* I, 730 = *IGUR*-I, 9 = *IGUR*-IV, p. 143 = *AE* 2013, 165 : [Rex Metradates P(h) ilopator et P(h)iladelph(h)us reg<i=U>s M[etr]adati f(ilius) | [populum Romanum amicitiai e]t societatis ergo [q]uae iam | [inter ipsum et Romanos(?) optin]et legati coiraverunt | [Nemanes Nemanai f(ilius) Ma]hes Mahei f(ilius) : « Le roi Mithridate Philopator et Philadelphus, fils du roi Mithridate, au peuple romain, en signe de l'amitié et de l'alliance existant entre lui et le Peuple romain sans relâche, les ambassadeurs Némanès, fils de Némanès, et Mahès, fils de Mahès, dédient (ce monument) ». [βασιλεὺς Μιθραδάτης Φιλ]οπάτωρ καὶ Φιλάδελφος | [βασιλέως Μιθραδάτ]ου τὸν δῆμον τὸν | [Ῥωμαίων φίλον καὶ] σύμμαχον αὐτοῦ | [γενόμενον εὐνοίας] ἔνεκεν τῆς εἰς αὐτὸν | [πρεσβευσάντων Ναϊμάν]ους τοῦ Ναϊμάνους | [Μάου τοῦ Μάου].

revendication des rebelles colches, qui demandaient que leur propre royaume fût restauré avec un fils d'Eupator comme roi²²¹. La nomination de Mithridate le Jeune comme souverain de Colchide obéissait probablement à la même politique royale que l'installation simultanée d'un autre fils d'Eupator, Macharès, comme vice-roi du Bosphore Cimmérien²²². Ce Mithridate de Colchide a peut-être émis sa propre monnaie, comme le suggère un trésor d'au moins 119 pièces de bronze trouvées à Vani²²³. Le règne de Mithridate le Jeune en Colchide fut accueilli avec une telle faveur de la part de ses nouveaux sujets qu'il excita la jalousie de son père, qui devint soupçonneux à l'égard des ambitions supposées de son fils²²⁴. Eupator rappela ce dernier, le plaça en détention, ligoté dans des chaînes d'or, et le fit plus tard tuer. Un fonctionnaire de confiance d'Amasée, Moaphernès, un grand-oncle du géographe Strabon, fut alors envoyé pour administrer la Colchide²²⁵.

Huit inscriptions latines avec en outre une petite trentaine d'inscriptions grecques font référence à des individus dont le *cognomen* est Héniochos en grec²²⁶, Heniochus ou Eniochus

221. App., *Mithr.*, 64. D. MAGIE, *Roman Rule in Asia Minor*, vol. 1, Princeton 1950, p. 227.

222. A. N. GABELIA, « Dioscurias » dans D. GRAMMENOS, E. K. PETROPOULOS dir., *Ancient Greek Colonies in the Black Sea*, vol. 2, Thessalonique 2003, p. 1245.

223. D. BRAUND, *op. cit.* 1994, p. 157-159.

224. App., *Mithr.*, 9.64. G. R. TSETSKHLADZE, *Pichvnari and its environs*, Paris-Besançon 1999, p. 115.

225. A. MAYOR, *The Poison King: The Life and Legend of Mithradates, Rome's Deadliest Enemy*, Princeton 2011, p. 230.

226. *IG* II², 176 (Attique, av. 352 av. J.-C.) : « [...] γέν[η]ν Ἡνιόχ[η]-[ο] Κυρηναίος [...] » ; *IG* II², 478 (Attique, 305-304 av. J.-C.) : « [...] Ἡνιόχου [...] » ; *IG* II², 780 (Attique, vers 246-245 av. J.-C.) : « [...] Χαρίας Ἡνιόχου Πήληξ [...] » ; *IG* II², 1008 (Attique, vers 118-117 av. J.-C.) : « [...] [Φ]υλοκλῆς Ἡνιόχου Ποτάμιος [...] » ; *IG* II², 7462 (Attique, I^{er} s. ap. J.-C.) : « Ἡνιόχος | Ἡνιόχου | Στιριεύς » ; *IG* II², 9656 (av. mi-IV^e s. av. J.-C.) : « Ἡνιόχος | Μιλήσιος » ; *Agora* XV 214 = *IG* II³, 1 1400 (Athènes, 168 av. J.-C.) : « Φυλιστίων | Ἡνιόχος | Κρατιστόλεως » ; Peek, *Att. Grabschr.* II 200 (Athènes) : « Ἀρ[χέ]μ[α]χ[ος] Θά[σ]ιος. | Β[α]τρ[ά]χ[ο]ν Ἡν[ι]όχου? | Μαραθώνιος ἐνθάδε | κεῖται. » ; *MDAI(A)* 67 (1942) 163,340b : « ...7... Ἡνιόχου — — — » ; Reinmuth, *Ephebic Inscr.* 17 (Pirée, 305-304 av. J.-C.) : « [...] [Κοθωκίδ]αι | [...] Ἡνιόχου | [Πόρι]οι » ; *SEG* 26, 292 (Athènes) : « Σωσίνομος | Ἡνιόχου | ἐγ Μυρρινούτης » ; *IG* II³, 1 986 (Athènes, 257-256 av. J.-C.) : « [...]7... Ἡνιόχου [— — — — —] » ; *IG* II³, 1 995 (Athènes, 252-250 av. J.-C.) : « [...] Χαρίας Ἡνιόχου Πήληξ [...] » ; *IG* V, 1 1147 (Laconie, 117-138 ap. J.-C.) : « [...] ἐπρέσβευεν ὁ δεῖνα Ἡνιόχου [...] » ; *SEG* 14, 553 (Ténos, II^e-I^{er} s. av. J.-C.) : « [...] Χρυσόγονος | Ἡνιόχος | Φανοκράτης [...] » ; *IG* XII, 5.911 (Ténos, II^e s. av. J.-C.) : « [Κ]αλλίας. | Ἡνιόχος. | [Ε]ὐνομος » ; *IG* XII, 5.919 (Ténos) : « Ναύσιον Χρυσογόνου τὸν ἐαυτῆς | πάππον Ἡνιόχον {τοῦ δεῖνος}² | Ποσειδῶν καὶ Ἀμφιτρίται » ; *IG* XII, 5 920,A (Ténos, I^{er} s. av. J.-C.) : « [Κ]λεινομάχη Ἡνιόχου | [τὸν τ]ῆς ἐαυτῆς θυγατρὸς υἱὸν | [Ναυσί]ου [Χρ]υσόγονον Ἰατροκλέους | [Ποσε]ιδ[ῶ]ν καὶ Ἀμφιτρίται » ; *IG* XII, 5 921 : « [Χρ]υσό[γ]ονος καὶ Ἡνιόχος οἱ Ἰατροκλέ[ους] | τὴν ἐαυτῶν μητέρα Ναύσιον Χρυσογόν[ου] | [Πο]σειδῶν καὶ Ἀμφιτρίται » ; *IG* XII, 6 1.31 (= *Samos* 38, *MDAI(A)* 1957, 188-90:22 + 268) : « [...] Ἰππαρχος Ἡνιόχου Κυρηναίος [...] Ἰππαρχον Ἡνιόχου [...] » ; *IG* XII, 6 1:199 (II^e s. av. J.-C.) : « [...] Ἡνιόχος Ἡγησίπ[που] [...] » ; *IG* XII, 8.85 (Imbros, fin IV^e – début III^e s. av. J.-C.) : « [...] Ἡνιόχος [...] » ; *Erythrai* 60 (Ionie, 300-260 av. J.-C.) : « [...] Ἡνιόχος Ἡνιόχου, ἐγγυητὴς Μητροδόρου [...] [Ἡνιόχος Ἡνιόχου, ἐγγυητὴς Μητρᾶς Μ[η]-[τροδόρου] » ; *SEG* 14, 786 (Phrygie, période romaine) : « Ἀπολλώνι-ος Ἡνιόχου | [καὶ — — —] -[ης] Ἀπολλωνίου ἱερεῖς Διὶ Βρ-ογῶντι εὐ-χῆν » ; *Philae* 15 (Égypte, vers 135 av. J.-C.) : « [...] [Πτο]λεμαῖος Πτολεμαίου | [το]ῦ Ἡνιόχου ἥκω πρὸς | [τῇ]ν κυρίαν θεὰν Ἴσιν » ; *SB* 1.4533 (Égypte) : « Ἡνιόχου στρατηγ[ή]σα[ντος] » ; *SEG* 8, 428 (Alexandrie, Égypte) : « Ἡνισχ[— — —] {Ἡνιόχ[ου]? Klaffenbach} ».

en latin²²⁷. Ce nom d'origine grecque (ἡνίοχος) désigne certes le conducteur de char, mais aussi un ethnonyme d'un peuple caucasien sur les côtes de la mer Noire, celui des Hénioches. Les auteurs du corpus font le choix de se concentrer sur les inscriptions en langue latine, plus particulièrement sur celle du *columbarium* de Vigna Codini sur la Via Appia²²⁸. Comme la quasi-totalité des inscriptions ne fournit aucun indice supplémentaire relatif à l'origine géographique et familiale de ces individus, il est impossible de trancher définitivement entre le sens littéral ou ethnique donné au nom Hénioche. La même problématique se pose pour les nombreuses inscriptions mentionnant des Moschos, dont le nom signifie « bouclé » et a été aussi attribué par les Grecs au peuple caucasien des Meskhes ainsi qu'à leur pays montagneux, la Moschique²²⁹.

Le corpus présente en outre une série d'inscriptions latines relatives à des individus censés être originaires de Colchide, particulièrement des esclaves et des affranchis, notamment, à Rome, un certain Colchus, « *balneator* de César »²³⁰, ainsi qu'une femme appelée Sallustia Colchis²³¹. Une épitaphe en l'honneur de Vireia Colchis et de sa famille, appartenant au milieu des affranchis, a été trouvée dans le territoire de l'ancienne province romaine des Alpes Graies²³². Parfois, le statut n'est pas précisé, comme dans le cas de Colchis honorée

227. *CIL* X, 2389 = *AE* 1988, 338 (Capri, époque julio-claudienne) : « C(aio) Erucio Heniocho | C(aius) Erucius Faustus lib(ertus) | sibi et suis et | C(aio) Erucio Oceano conl(iberto) et | P(ublio) Annio Plocami l(iberto) Eroti | amico » ; *CIL* VI, 200 (Rome, 70 ap. J.-C.) : « Paci Aeternae | domus | Imp(eratoris) Vespasiani | Caesaris Aug(usti) | liberorumq(ue) eius | sacrum | trib(us) Suc(cusana) iunior(um) || Dedic(ata) XV K(alendas) Dec(embres) [...] C(aius) Rabirius Eniochus [...] » ; *CIL* IX, 2402 (Allife, II^e s. ap. J.-C.) : « Marciae | (H)enioche | Statilius » ; *CIL* VI, 4506, (Rome, 1^{er} tiers du I^{er} siècle ap. J.-C.) : L(ucius) A<e=i>milius | Eniochus » ; *CIL* VI, 10877 (Rome, époque impériale) : « D(is) M(anibus) | Aeliae Donatae co(n)iugi | b(ene) m(erenti) fecit | Eniochus Aug(usti) n(ostri) cum | qua vixit ann(os) XVIII et | sibi et suis posterisque | eorum » ; *CIL* VI, 16943 (Rome) : « D(is) M(anibus) | Domitius | [H]eniochus | [f]ecit vernae suo | Epaphrodito » ; *CIL* VI, 17914 (Rome) : « Cn(aeus) Fictorius Cn(aei) l(ibertus) | Eniochus | Herennia | (mulieris) l(iberta) Strategis ». *CIL* XIII, 11541 (Langenbruck, vers 150-250 ap. J.-C.) : « [---] | Heni[oc(h)]lus d(e) p(roprio) d(edit) | p(onendum) c(uravit) Amolr liber{e}tus | v(otum) s(olvit) l(ibens) m(erito) », N. P'IP'IA *et al.*, *op. cit.* 2023, p. 511-512.

228. N. P'IP'IA *et al.*, *op. cit.* 2023, p. 478-479.

229. Une recherche lemmatique Μοσχο* effectuée sur la base Packard le 23 janvier 2021 comptabilise 399 attestations dans 321 textes épigraphiques grecs. Sur les Mosches ou Meskhes, voir O. LORDKIPANIDZE, *op. cit.* 1996, p. 141-153. N. P'IP'IA *et al.*, *op. cit.* 2023, p. 557-558, sur l'inscription du Musée de Graz (*Chios* 57), et p. 559-561, à comparer avec *Ephesos* 546, une liste des agonothètes pour le concours des Dionysies, datée d'entre 51 et 17 av. J.-C.

230. *CIL* VI, 8742 : « Colchus Caesaris | balneator | hic ». N. P'IP'IA *et al.*, *op. cit.* 2023, p. 483.

231. À Rome, sur la colline de l'Esquilin, dans le vignoble de Fusconi, au sein d'une nécropole dédiée aux affranchis de Quintus Sallustius durant les premières décennies du I^{er} s. ap. J.-C., une plaque funéraire en marbre a été découverte au XVI^e siècle. La pierre est aujourd'hui perdue. Le croquis effectué par Andrea Alciato en ce temps-là a été conservé à la bibliothèque du Vatican. La sépulture était un bâtiment quadrangulaire qui comportait une abside ou une niche dans son entrée. Une inscription latine à deux colonnes se trouve sur la pierre tombale : « Sallustia | Thymele || Sallustia | Colchis ». *CIL* VI, 8206 = *AE* 1999, 24. N. P'IP'IA *et al.*, *op. cit.* 2023, p. 487-488.

232. *CIL* XII, 128 (Aime-en-Tarentaise, I^{er} siècle ap. J.-C.) : « T(ito) Vireio | Onesimo | Vireia Colchis | uxor h(eres) | L(ucius) Cassius Erastus | h(eres) | [T(itus) Virei]us Alcimus | conl(ibertus) ». B. RÉMY, *Inscriptions latines des Alpes (I.L. Alpes) 1. Alpes Graies*, Chambéry, Grenoble 1998, p. 92-93, n°38. N. P'IP'IA *et al.*, *op. cit.* 2023, p. 489-490.

par son époux Hésychus dans une épitaphe retrouvée à Capoue²³³. Il en va de même pour une épitaphe latine trouvée à Solin en Dalmatie²³⁴. Toutefois, l'attribution de noms ethniques à des individus ne se réfère pas toujours à leur origine exacte, dans la mesure où elle peut aussi suivre des tendances d'appellation obéissant aux codes arbitraires du marché servile, dont l'un des objectifs était de satisfaire les goûts exotiques des propriétaires, avec une appétence particulière pour les mythes, notamment celui des Argonautes²³⁵. La présence effective d'esclaves colches dans le monde romain est toutefois soutenue par d'autres témoignages littéraires un peu plus explicites²³⁶.

Un document à part est formé par une inscription du forum d'Abella, honorant la carrière militaire de Numerius Marcius Galeria Plaetorius Celer, datée des années 130-145 ap. J.-C., en faisant notamment référence à sa fonction de « chef des contingents auxiliaires (*praepositus numeri*) établis dans le Pont, à Absarus (Apsaros) », rattachés à la Première Légion Adjutrix Pia Fidelis. Cet officier de carrière de l'armée romaine reçut plusieurs récompenses pour sa participation à la campagne de Trajan contre les Parthes²³⁷. Comme le rappellent les auteurs du corpus, cette *Legio I Adiutrix* a été formée par Néron ou Galba et se trouvait initialement dans les provinces occidentales de l'Empire, n'apparaissant en Orient que pendant l'expédition de Trajan en Mésopotamie. Le camp de Satala ayant servi de point de rassemblement stratégique pour l'armée romaine pendant cette campagne, il est possible que certains détachements de cette légion aient été stationnés au fort d'Apsaros pendant cette période, entre 114 et 117 ap. J.-C., avant de regagner leurs cantonnements d'origine dans les provinces occidentales²³⁸.

La dernière inscription de cette catégorie à être présentée sur le plan chronologique, provenant de l'Attique et datant au plus tôt de la fin du IV^e siècle ap. J.-C., est très brève : « Κτήσιον | Μακρόνισσα »²³⁹. Plutôt que d'interpréter Ctésion comme le nom d'un port de l'île de Skyros²⁴⁰, je pense qu'il s'agit d'une forme neutre pour l'adjectif substantivé κτήσιος, « appartenant à la propriété, domestique ». L'option d'une forme accusative pour

233. *CIL* X, 4091 : « Colchidi | Hesychus | [co]niugi | de se merit[a]e ». N. P'IP'IA *et al.*, *op. cit.* 2023, p. 147.

234. *BAHD*-1912-29b (Salona, v. 150-300 ap. J.-C.) : « Colc[h]ide uxori | [m]erenti | [q]ui vix(it) | [a]nnos XXX | [di]bus Mani | [b]us » (sic). N. P'IP'IA *et al.*, *op. cit.* 2023, p. 513-514.

235. D. C. BRAUND, G. R. TSETSKHLADZE, « The Export of Slaves from Colchis », *CQ* 39, 1989, p. 123 ; W. WESTERMANN, *The Slave Systems of Greek and Roman Antiquity*, Philadelphia 1955, [1984], p. 96.

236. Hor., *Ars*, 114, 118 : « intererit multum Divosne loquatur an hero [...] Colchus an Assyrius [...] », faisant référence à deux groupes ethniques présents à Rome et dont l'accent était reconnaissable. Élien, au II^e siècle ap. J.-C., mentionne un certain Dionysos, négociant au long cours, qui acheta une jeune fille colche aux marchands d'esclaves de la mer d'Azov (Ael. fr. 71, Hercher).

237. *CIL* X, 1202 : « N(umerio) Marcio | N(umeri) f(ilio) Gal(eria) | Plaetorio Celeri | quaest(ori) I(II)vir(o) | (centurioni) leg(ionis) VII | Gemin(ae) | (centurioni) leg(ionis) XVI Fl(aviae) Firm(ae) | donis donato a divo | Traian(o) bello Parthic(o) | corona murali torquib(us) | armillis phalaris | (centurioni) leg(ionis) II(I) | Gall(icae) | (centurioni) leg(ionis) XIII Gem(inae) Mart(iae) Victr(icis) | (centurioni) leg(ionis) VII Cl(audiae) P(iae) F(idelis) | (centurioni) leg(ionis) I Adi(utricis) P(iae) F(idelis) p(rimo) p(ilo) leg(ionis) | eiusd(em) praeposit(o) numeror(um) | tendentium in ponto Ab[s]aro trib(un)o coh(ortis) III vig(illum) | patron(o) colon(iae) | d(ecreto) d(ecurionum) ».

238. N. P'IP'IA *et al.*, *op. cit.* 2023, p. 496.

239. *IG* II², 9275.

240. N. P'IP'IA *et al.*, *op. cit.* 2023, p. 552.

l'anthroponyme Ctésios n'est pas non plus négligeable, même si l'absence de verbe conduit à se distancier de cette possibilité. Quant au second terme, Makrônissa, il s'agit visiblement d'un nom propre féminin, que l'on pourrait certes envisager de relier à l'ethnique des Makrônes ou des Macerones, peuple pontique voisin des Lazes et attesté dans divers témoignages antiques²⁴¹, tout en n'écartant pas l'alternative d'une pure coïncidence homonymique. La même conclusion doit prévaloir pour la Makrônisa apparaissant sur une inscription rhodienne qui n'a pu être datée avec certitude²⁴².

LES INSCRIPTIONS DE CAUCASIE OCCIDENTALE À L'ÉPOQUE ROMAINE

Deux récipients en verre du I^{er} siècle ap. J.-C. portant des inscriptions grecques ont été découverts à Gonio-Apsaros lors de fouilles archéologiques en 1995. De tels récipients étaient généralement offerts aux vainqueurs de compétitions. L'inscription sur l'un d'eux est en forme de cercle à quatre feuilles, avec trois lettres par feuille et douze lettres au total²⁴³. L'inscription présente le contenu suivant : λάβε τὴν νίκην, « reçois la victoire ». Le deuxième récipient est conservé de manière fragmentaire. Son inscription peut être reconstituée comme suit : κατὰ {ι} χαίρει καὶ [ε]υφραίνου et traduite par : « sois en bonne santé et heureux ». Les auteurs du corpus attribuent ces prix à des récompenses octroyées aux vainqueurs des compétitions organisées entre les soldats en garnison au fort de Gonio-Apsaros. D'après les estampilles trouvées sur les lieux, les soldats appartiendraient supposément à la *legio XV Apollinaris* ou à la *legio V Macedonica*²⁴⁴.

En 1998, lors des fouilles de la forteresse de Soukhoumi sous la direction d'Alik Gabelia, un fragment de pierre calcaire portant une inscription grecque de cinq lignes a été mis au jour. L'inscription a été étudiée par Viktoria V. Vertogradova qui a publié une première transcription assortie d'une traduction dans un sens extensif plutôt risqué²⁴⁵. T'inat'in Qauxč'isvili émit

241. Cet ethnonyme apparaît sous diverses formes : *Makrônes* : Hecat., *FGrH*, 1, F206 ; Hdt 2.104 ; Xen., *Anab.*, 4.8.1 ; Pseudo-Scylax, §85, Pomp. Mela, I, 105 ; Strabon XII, 3.8 ; *Machorones* : Plin *HN*, VI, 11 ; *Malachi* : Tabula Peutingeriana, X, 2 ; *Machlyes* : Luc. *Toxaris*, 44. *Machelones* : Arr., *Peripl.*, XI, 2.6 ; DC, *Hist.*, LXVIII, 19.2. *Machelonia* : ŠKZ § 2.

242. *ASAA* 2 (1916) 163.97 : « Χαρίτα | Μακρωνίσα. || Ἀπολλόδορος | ἐγγενής. » N. P'IP'IA *et al.*, *op. cit.* 2023, p. 554-555.

243. N. P'IP'IA *et al.*, *op. cit.* 2023, fig. 20, p. 760.

244. *Ibid.*, p. 480-481.

245. N. P'IP'IA *et al.*, *op. cit.* 2023, fig. 22 et 23 ; V. V. VERTOGRADOVA, « Новая Греческая надпись из раскопок Сухумской крепости », *Проблемы истории, филологии, культуры*, Москва-Магнитогорск: Издательство Магнитогорского государственного университета, n°12, 2002, p. 385-390 : [τοῦ] δαμ[οῦ] ψάφισμα |](α)ν ἀγάσασθ(α)[ι][|][ἄ]ντιδιδων ου[|]κατασκε(ύ)ασεν ὑμῖ(ω)[ν] [τρίηρεις] [|][ἄ]νεμο[ς] ; « (Décret du) peu(ple). [...] s'être réjouit [...] donnant en retour [...] il fournit [des trières] | [...] le vent (?) [...] ». Les dimensions du fragment conservé sont de 19 cm de haut sur 21 cm de large, avec une épaisseur de 10 cm. Le côté gauche de la dalle manque, les autres côtés sont également partiellement brisés. L'inscription comporte cinq lignes. La hauteur moyenne des caractères est généralement de 17 mm, tandis que la hauteur des lettres de la première ligne est d'environ 11 mm. Les lettres sont conçues avec une relative symétrie, séparées par des intervalles déterminés.

sa proposition un peu plus prudente²⁴⁶. À leur tour, Ekaterine Kobaxize et Nat'ia P'ip'ia proposent une nouvelle lecture axée sur l'identification du roi Spadagas : « Σπ[α]δαγ[ας] | [α]ν ἀγάσασθα[ι] | ντι δίδων ου | [παρασκε]ύασεν / [κατεσκε]ύασεν ὑμ[ί]ω[ν] | νέμο[νται] / νέμο[μένοι] » ; « Spadagas [...] avoir exprimé sa déférence [...] celui qui a transmis [...] a préparé le(s) vôtre(s) [...] a donné [...] »²⁴⁷. Spadagas est un nom issu du scythe **spādaka*, dérivé du lemme *spāda* désignant « l'armée »²⁴⁸. Le Spadagas dont il est question ici est le roi des Saniges vivant sur le territoire autour de la citadelle de Sébastopolis en Abkhazie, et cité par Arrien dans son *Périple du Pont-Euxin* composé vers 131-132 ap. J.-C.²⁴⁹ Pour les deux épigraphistes géorgiennes, cette inscription ferait directement référence à la visite d'Arrien à Sébastopolis, où des vivres furent distribués aux soldats, ce à quoi feraient référence les derniers mots de l'inscription, tandis que la déférence dont il est question serait liée au fait que Spadagas tenait son royaume des Romains et devait donc montrer le plus grand respect au représentant de l'empereur²⁵⁰.

246. T. QAUXČ' IŠVILI, *op. cit.* 2009, p. 37 : « ΔΑΥ | [...] ἀγάσασθα[ι] | [ἀ]ντιδιδὼν οὐ[δας] | [κατασκε]ύασεν ὑμ[ί]ω[ν] | [...] ἐμο[...] » : « (en l'an) 434 (de l'ère bosporéenne, soit 137 ap. J.-C.) [...] vénère [...] la terre en retour [...] bâtissez votre [...] ». N. P'IP'IA *et al.*, *op. cit.* 2023, p. 499.

247. N. P'IP'IA *et al.*, *op. cit.* 2023, p. 504-505.

248. J. HARMATTA, *Studies in the Language of the Iranian Tribes in South Russia*, Budapest 1952, p. 297 ; W. HINZ, « **spādaka* », *Altiranisches Sprachgut der Nebenüberlieferungen*, Wiesbaden 1975, p. 225.

249. Arr., *Peripl. Mar. Euxin.*, §11.

250. N. P'IP'IA *et al.*, *op. cit.* 2023, p. 506. Ce document est à mettre en relation avec l'inscription perdue de Soukhouni analysée par M. ROSTOVITZEFF, « Надпись из Сухума », *Записки Одесского Общества истории и древностей*, vol. 27.4-6, 1907, p. 5, où le nom de Flavius Arrien a été reconnu : « H]ad[r.....] | per Fl. A..... | leg ». Les dimensions de la pierre sont les suivantes : de 10 à 17 cm de largeur sur 11 à 16,5 cm de hauteur. N. P'IP'IA *et al.*, *op. cit.* 2023, p. 163-165. Cette inscription gravée sur une dalle de calcaire gris avait été vraisemblablement extraite durant les années 1880 par E. R. von Stern d'un mur de l'époque ottomane du fort de Soukhouni, avant de rejoindre la collection de M. Chernyavsky dans cette même ville abkhaze. Cette pierre inscrite a donc servi de matériau de remplissage dans une construction ultérieure, de telle sorte que son lieu de découverte dans le fort de Soukhouni ne devait pas forcément correspondre à son emplacement d'origine. Un tel document constitue une donnée cruciale dans la discussion autour de l'identification du fort romain de Sébastopolis et de ses rapports avec la localisation de la cité grecque de Dioscurias, dont le site a été traditionnellement assimilé à celui de Soukhouni, avant d'avoir fait récemment l'objet d'un débat de spécialistes. Voir A. COŞKUN, « (Re-)Locating Greek and Roman Cities along the Northern Coast of Kolchis », *Вестник древней истории* 2, 2020, p. 354-376 et 3, p. 654-674 ; T. SCHMITT, « Wege nach Dioskourias » dans V. V. DEMENT'YEVŌI, éd., *Цари. Магистраты. Императоры : сборник статей по истории государственно-правового устройства и политической культуры древних обществ*, Yaroslav 2022, p. 14-44 ; A. COŞKUN, « From Dioskurias / Aia (Ochamchire) over Sebastopolis / Dioskurias (Skurcha) to Sukhumi / Sebastopolis. The Letter of the Episcopus Sanastupolitanus Inferioris Georgiae Reconsidered », *Phasis* 26, 2023, p. 4-35. Un examen attentif des mesures de distance données par Arr., *Peripl. Mar. Euxin.*, 10, 18 et Plinie, *HN*, VI, 14-16 m'amène, en dépit des différences entre ces deux sources, à confirmer l'identification de Dioscurias avec Soukhouni, tout en émettant l'hypothèse d'assimiler la Sébastopolis de Plinie l'Ancien et d'Arrien avec un avant-poste fortifié correspondant au fort d'Anakop'ia qui se trouve dans la localité côtière du Nouvel Athos, à une vingtaine de kilomètres à l'ouest de Soukhouni. Je réserve à une occasion future la publication de ma démonstration complète.

En dépit du caractère stimulant de cette interprétation, je dois malheureusement constater que ce que l'on peut objectivement observer de la première ligne très endommagée ne permet pas de reconnaître le nom de Spadagas : la barre transversale du A n'apparaît pas, ce qui tendrait plutôt à faire de ce signe un lambda Λ. Quant à la troisième lettre, la photographie de haute résolution présentée en annexe du livre (fig. 23) laisse deviner un embranchement qui identifierait un upsilon Υ, et non un gamma Γ. Il est possible que le delta de la première ligne soit un chiffre, puisque les terminaisons en -d sont quasiment inexistantes en grec, mais les deux lettres suivantes pourraient fort bien être le début d'un mot en λυ-, nom ou verbe. Je crois possible d'évoquer les possibilités de λυκάβαντας, désignant les années, ou encore de λύχνος, « la lampe », dans l'hypothèse d'un inventaire de biens²⁵¹. Pour la deuxième ligne, les lectures de V. V. Vertogradova, de Nat'ia P'ip'ia et d'Ekaterine Kobaxize concordent à juste titre sur les lettres visibles. Sur le mot précédent ἀγάσασθαι et se terminant par un nu, j'observe que les sept occurrences disponibles de cette séquence de lettres dans la littérature grecque font apparaître seulement deux solutions pour le complément d'objet : Ποσειδάων²⁵² et δίκαιον²⁵³, certes non exclusives dans l'absolu. Toutefois, la lettre presque effacée avant le N ne semble pas laisser de possibilité à l'omicron ou à l'oméga, tandis que d'autres options que le A existent peut-être ; sans photographie plus claire, il est difficile de se prononcer.

Pour la troisième ligne, il me semble tout naturel de compléter par un alpha initial ἀντιδίδων en un seul mot, participe présent masculin actif du verbe ἀντιδίδωμι, « donner en retour, compenser, rembourser ». Pour la quatrième ligne, les occurrences littéraires de la séquence textuelle « -ύασεν ύμ- » m'amènent à envisager la possibilité d'une forme verbale κατεσκεύασεν, « il a construit, fourni », ou παρεσκεύασεν, « il a produit, procuré »²⁵⁴. Pour le mot suivant, plutôt que de lire ύμίω[v] comme une variante du pronom personnel ύμῶν, « de vous », peut-être en lien avec la forme béotienne ούμίων attestée chez Corinne de Tanagra²⁵⁵, je préfère voir ύμῖς pour une forme contractée de ύμεῖς, à savoir le même pronom « vous » au cas nominatif pluriel, appartenant à une proposition différente de celle du verbe précédent.

Quant à la dernière ligne, je pense reconnaître, après la séquence NEMO, une lettre A à demi effacée commençant le mot suivant. Dans la seule autre inscription où cette séquence de lettres se trouve, à savoir les comptes du chantier de l'Érechthéion d'Athènes, le substantif ἄνεμος au cas accusatif précède l'adjectif ἀκατάχσεστον, « non lissé », à propos des parties du bâtiment ayant été laissées sans lissage ni cannelure, du côté du « vent du sud »²⁵⁶. Un seul contrepoint ne suffit pas bien entendu à établir une certitude, mais permet de suggérer l'hypothèse d'une

251. Voir *IG I³*, 292-301 où λύχνος ἀργυρῶς apparaît après un nombre.

252. Homer., *Odyss.*, VIII, 565, 13.173 ; et Ariston., *De sign. Odyss.*, aux mêmes passages.

253. Chrysipp., *Fragm. log. et phys.*, 885. Galen., *De placit. Hippocrat. et Platon*, III, 1.18.

254. Esch., *In Ctesiph.*, 80 : « κατεσκεύασεν, ύμεῖς » ; *Paraphr. in Dionys. Perieget.* 1167-1185, 18 : « κατεσκεύασεν. Ύμεῖς » ; Liturg. Varia, Εἰρμολόγιον (ἥχος Α' - πλ. Δ'), 5.211 : « παρεσκεύασεν ύμνεῖν ».

255. Corinn., *Fragm.*, 25 : « τὸ δέ τις ούμίων ἀκουσάτω ».

256. *IG I³*, 474, l. 56-59 (Attique, 409-408 av. J.-C.) : « τὸν τοῖχον τὸν πρὸς νότο | ἀνέμο ἀκατάχσεστον | πλὲν τὸ ἐν τῇ προστάσει | τῇ πρὸς τοῖ Κεκροπίοι », « le mur vers le vent du sud, non lissé sauf dans le porche près du Kekropion ».

signification accordée au vent qui désignerait, plutôt que le moyen de propulsion des bateaux, une orientation géographique dans la description d'un bâtiment qui s'accorderait bien avec le verbe *κατεσκεύασεν*. Voici donc la lecture révisée que je propose sur cette inscription : « [...] Δ λυ[...] |]ν ἀγάσασθα[ι] [...] | [...] [ἄ]ντιδίδων ου[...] | [...] κατεσκε- ου παρεσκε-]ύασεν, ὑμῖς [...] | [...] ἄ]νέμο ἀ[κατά]χσεστον (?) [...] » ; « ... quatre (années ou lampes ?) [...] avoir exprimé sa déférence [...] rétribuant [...] a érigé [...], vous [...la partie du bâtiment (?)] du côté du vent [...] non [lissée ?] ». Il s'agirait donc à mon sens d'une inscription de dédicace évoquant la construction d'un monument, en signe de déférence pour une autorité particulière, sans qu'il soit possible d'être plus précis sur les acteurs politiques mobilisés ou sur la nature de la construction, à finalité évergétique, diplomatique ou mémorielle.

UNE ÉPITAPHE LATINE DU FORT DE SOUKHOUMI EN L'HONNEUR DE VALERIA

En 2011, une inscription latine sur une dalle de calcaire munie d'un cadre en relief, posée sur un piédestal en granit, a été découverte lors de fouilles archéologiques dans la forteresse de Soukhoumi sur des strates datées du I^{er} au III^e s. ap. J.-C. Un bref rapport a été publié par un groupe d'archéologues sur les résultats des fouilles. Le document épigraphique a été étudié par E. Maklakova et M. Shmegelmikh, qui ne donnent que leur traduction en russe de l'inscription²⁵⁷. Différentes idées sur le contenu de l'inscription ont été rapportées par ces chercheurs d'Abkhazie et les auteurs géorgiens du corpus, certains croyant avoir repéré le nom de Valérien, interprété comme un dirigeant caucasien portant un nom romain, sans aller jusqu'à accorder trop de crédit à l'option d'y voir l'empereur Valérien. Almas Dzhopua et Valentin Niushkov ont supposé qu'il s'agissait d'un noble romain, peut-être même le commandant de la forteresse de Sébastopolis, honoré par son épouse après sa mort²⁵⁸.

Grâce à la bonne volonté de M. Viacheslav Chirikba, j'ai pu obtenir plusieurs images de bonne qualité de l'inscription, dont une illustrant cet article (fig. 4)²⁵⁹. Voici le texte brut que j'ai pu retranscrire de cette inscription latine en concevant le fac-similé (fig. 5) :

257. О. Н. ВГАЗНБА, А. С. АГУМАА, Г. А. САНГУЛИА, А. И. ДЗНОПУА *et al.*, « Охранные археологические раскопки у стен Сухумской крепости в 2011 году », *Материалы IV Абхазской Международной археологической конференции, посвященной археологу-кавказоведу Л.Н. Соловьёву*, Soukhoumi 2017, p. 99-108, ici p. 105 : « Памяти благословенного судьбой Валерьяна погребальная песнь царственному дражайшему супругу » ; « En mémoire de Valérien, béni par le destin, un chant funèbre au mari césarien le plus aimé ». Les auteurs de la publication n'ont ajouté ni photographie, ni fac-similé, ni retranscription du texte latin.

258. А. Н. ДЗНОПУА, В. А. НИУШКОВ, « Античная эпиграфика на территории Абхазии », *Вестник Танаиса. Выпуск 5*, vol. 1, 2019, p. 132.

259. М. Chirikba n'a malheureusement pas été en mesure de me donner davantage de détails sur l'inscription. La pierre semble, d'après la photographie fournie, s'inscrire dans les dimensions d'une feuille de format A4.



Figure 4 : photographie de l'inscription funéraire de Valeria au fort de Soukhumi. Image V. Chirikba.



Figure 5 : Fac-similé de l'inscription funéraire de Valeria. Dessin N.Preud'homme

MEMOR | VALERIAE | FORTVNA[E] | BENEDIC | EPICTETVS | CAESARIAN |
CONIVGI | KARISSIM | MENÇ (ou MEVC). Le texte développé est le suivant : « Memor(iae) Valeriae Fortuna[e] benedict(ae), Epictetus Caesarian(us), coniugi karissim(ae). Menc(us ? ou Mencilia ? ou *meus* ? ou *mens* ?) ». Ma traduction est : « À la mémoire de la bienheureuse Valéria Fortuna, Épictète Césarien à sa très chère épouse. Mencus (ou Mencilia ? ou le mien ? ou l'esprit ?) »²⁶⁰. Cette inscription funéraire fait donc référence à une femme défunte nommée Valéria Fortuna, honorée par son époux Épictète Césarien, manifestement un Grec qui avait acquis un surnom romain et maîtrisait le latin, peut-être en raison d'une condition servile passée

260. Le dernier mot, écrit en caractères plus petits, semble désigner un personnage mineur impliqué dans l'hommage funéraire, peut-être un proche parent de la famille ayant participé aux funérailles ou à la conception de l'épithaphe. Le nom Mencus, très rare, est également attesté en Gaule Belgique (*CAG* 55, 140), et peut-être en Hispanie (*CIL* II, 5399), tandis qu'une Mencilia se trouve dans la Rome julio-claudienne (*CIL* VI, 6177). Agnès

en milieu romain²⁶¹. Ces deux personnages appartenaient visiblement à la communauté romaine, composée principalement de marchands et de soldats, qui habitait le port de Dioscurias. Contrairement à Épictète, Valéria Fortuna n'avait probablement pas d'origine grecque étant donné son nom purement latin, et son époux, vraisemblablement bilingue, souhaitait visiblement que l'inscription funéraire fût rédigée dans la langue de son épouse. L'absence des *tria nomina* dans l'onomastique, ainsi que le caractère formel de ce texte, inscrit sur une pierre aux dimensions relativement modestes, d'une facture simple et d'une apparence sobre, sont autant d'indices suggérant qu'il s'agit là d'individus appartenant à la classe moyenne de la population, peut-être à la catégorie des affranchis. J'exclus donc d'y voir le commandant de la forteresse de Sébastopolis, aucune fonction n'apparaissant concernant le mari ; Caesarianus doit être compris comme son nom propre, et non comme un office impérial²⁶². D'un point de vue paléographique, l'étroitesse des E et F plaide en faveur d'une datation du III^e siècle apr. J.-C. Cette inscription apporte ainsi un éclairage précieux sur une communauté latinophone vivant à la périphérie du monde romain et affirmant sa spécificité culturelle et linguistique par l'épigraphie privée.

LA VAISSELLE DIPLOMATIQUE DU ROI LAZE PAKOUROS

L'ancien ordre régional du Caucase occidental avant l'arrivée des Sassanides était dominé par un royaume laze émergent, au pouvoir basé sur ses relations privilégiées avec Rome et anciennement dominant envers les nations de langues abkhazo-adyguées sur la côte nord-est de la mer Noire.²⁶³ Deux cadeaux diplomatiques trouvés à Maïkop et Achmarda attestent cette hégémonie laze sur les nations de la Caucase du nord-ouest²⁶⁴. Un récipient en argent ayant appartenu au roi Pakouros, daté du II^e ou III^e siècle ap. J.-C., a été découvert en 2005 dans la tombe n°5 provenant de l'ancienne nécropole près du village d'Achmarda, dans le district de Gagra en Abkhazie (fig. 6). Les objets funéraires s'inscrivent dans un contexte d'inhumation remontant à la fin du III^e s. ou au IV^e s. ap. J.-C., le pichet datant du III^e siècle ap. J.-C. ou de peu de temps auparavant. L'inscription grecque inscrite sur ce cadeau diplomatique peut

Naud me suggère de lire l'adjectif possessif *meus* avec un sigma lunaire grec. Une dernière option à considérer serait le nom latin *mens*, l'esprit. Je remercie Cecilia Ricci et les autres collègues présents à la XXVI^e Rencontre franco-italienne d'épigraphie romaine pour leurs commentaires sur la lecture de ce texte.

261. À titre de comparaison, une inscription trouvée en Lydie (*TAM V*, 2 1407) fait référence à « Agathopous Kaïsarianos l'esclave » (Ἀγαθόπο-υς Καίσα-|ριανὸς | δοῦλος). Dans le cas d'Épictète Césarien, l'absence d'une telle indication de servitude, ajoutée au fait qu'il s'était marié et détenait suffisamment de fonds pour financer cette inscription funéraire assez étendue, suggère qu'il était peut-être plutôt un affranchi ou le fils d'un affranchi.

262. Il me semble que ce nom de Caesarianus doit être interprété comme un nom propre plutôt que comme le titre d'un *caesarianus*, un agent impérial envoyé dans les territoires provinciaux et dont les prérogatives sont vaguement mentionnées dans le Code Théodosien (X, 7.1-2 « *De caesarianis* »), se référant à son devoir d'intégrité en matière fiscale et à son pouvoir de coercition, qui était cependant censé ne pas avoir à exercer de châtiments corporels sans consulter l'empereur.

263. Procop., *Bell.*, VIII, 3.12 ; VIII, 9.2.

264. N. P'IP'IA et al., *op. cit.* 2023, p. 515-522.



ΜΝΟΙΣ ΕΔΩΚΑ
 ΟΙΣ ΤΑΚΟΥ ΡΟΣΟΒΑΣΙΛΕΥΣ ΤΟΙΣ Α

Figure 6 : photographies et fac-similé de la coupe d'Achmarda du roi Pakouros.

Images A. Vinogradov

se traduire par : « Moi, le roi Pakouros, j'ai donné ceci à [mes] moutons »²⁶⁵. Quant à la coupe de Maïkop, il s'agit d'un récipient en argent découvert en 1934 dans la capitale de la République d'Adyguée autour du Caucase du Nord-Ouest, mis au jour dans l'une des sépultures remontant au plus tard aux II^e et III^e s. ap. J.-C.²⁶⁶ Kamilla Trever identifie le « roi Pakoros » mentionné sur cette coupe avec le roi arménien Pacorus (r. 161-163), mais un souverain homonyme est au moins une possibilité²⁶⁷. L'*Histoire Auguste* mentionne un roi laze Pacorus désigné par Antonin le Pieux vers le milieu du II^e siècle ap. J.-C.²⁶⁸ Il n'est pas du tout sûr que le Pakoros de la coupe de Maïkop, le Pakouros de la coupe d'Achmarda et le roi laze Pacorus dans l'*Histoire Auguste* désignent le même personnage, mais il est probable que les deux premiers soient aussi identifiables à des souverains lazes. Procope confirme en effet l'image initiale d'un royaume de Lazique en pleine expansion, tirant sa puissance de ses relations privilégiées avec Rome, et autrefois hégémonique envers les nations de langues abkhazo-adyguées vivant sur la côte nord-est de la mer Noire²⁶⁹.

265. A. VINOGRADOV, *op. cit.* 2013, p. 55, 62. N. P'IP'IA, *op. cit.* 2019, p. 485 : « Ἐγὼ Πάκουρος ὁ βασιλεὺς τοῖς ἀμνοῖς ἔδωκα ».

266. N. P'IP'IA *et al.*, *op. cit.* 2023, p. 764.

267. K. V. TREVER, *Очерки по истории и культуре древней Армении (II в. до н. э. — IV в. н. э.)*, Moscou 1953, p. 242-243. N. P'IP'IA *et al.*, *op. cit.* 2023, p. 515-519.

268. *Histor. Aug., Vita Ant. Pius*, 9.6.

269. *Procop., Bell.*, VIII, 3.12, VIII, 9.2.

UNE INSCRIPTION ENTREMÊLÉE SUR UN BOL D'ARGENT DE BIČVINT'Ā

Un bol en argent repoussé et orné de motifs linéaires (fig. 3), datant du II^e ou du III^e siècle ap. J.-C. a été découvert en 1961, par hasard, à Bičvint'ā, ville abkhaze héritière de l'ancienne Pityous, appelée aussi Pitsunda²⁷⁰. Le pied du bol, d'un diamètre de 4,8 cm, contient une inscription semi-circulaire sur le côté extérieur, à travers une bande large de 3,5 cm et haute de 0,5 cm. Les traits verticaux sont les plus nets, tandis que les autres lignes, rondes ou horizontales, ne sont pas profondément incisées. La première proposition de lecture de l'inscription a été publiée par T'inat'in Qauxč'išvili, qui identifie une inscription bilingue, composée de lettres grecques et latines, et attribue ses motifs linéaires à des symboles dionysiaques²⁷¹. Le texte, d'un aspect fort chaotique, entremêle des lettres qui semblent tantôt superposées, tantôt accolées les unes aux autres. T'inat'in Qauxč'išvili propose de lire toute la séquence de lettres ainsi : ZELKCPITΩΨCPULINIZ, en distinguant les lettres grecques Ε, Π, Ω, Ψ des latines L, C, U, tandis que certains caractères peuvent relever des deux alphabets : Z, K, P, T, I, N. L'épigraphiste géorgienne suppose que les mots suivants pourraient être reconstitués à partir de ces lettres : le nom grec Ἐκρί[κ]τως, et l'anthroponyme latin C(aius) L[u]cius Pulli[o]²⁷².

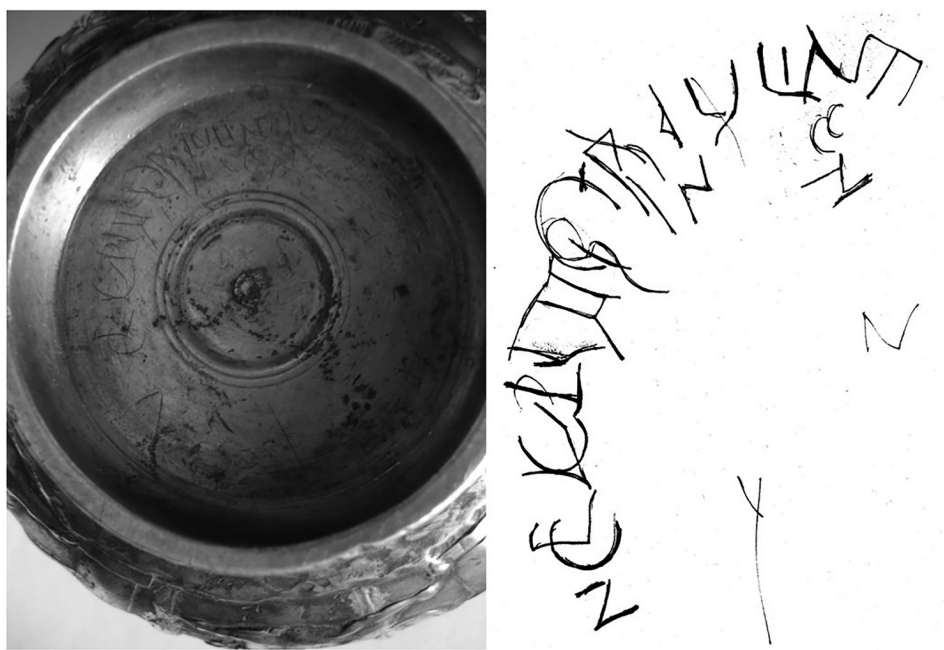


Figure 3 : photographie et fac-similé de l'inscription entremêlée du plat de Bičvint'ā.

Images V. Chirikba.

270. N°KOF 73-6/1.

271. KGIG 15. T'. QAUXČ'IŠVILI, *op. cit.* 2009, p. 76-77.

272. G. K. ŠAMBA, « Пицундская чаша », *Известия Абхазского института языка, литературы и истории им. Д. И. Гулия*, V, T'bilisi 1976, p. 160.

Il a été supposé par Georgy Shamba que cette double inscription superposée indiquerait les noms des deux propriétaires successifs du récipient. T'inat'in Qauxč'išvili avance que ces noms étaient Ekriktôs et Caius Lucius Pullio. Nat'ia P'ip'ia et Ekaterine Kobaxize considèrent que le premier nom semble être dérivé d'un ethnonyme rattaché au nom géographique de la région d'Ékrêktikè (Ἐκρηκτική), mentionnée par Ptolémée, correspondant à l'Egritice de Plinie l'Ancien et identifiée à l'actuelle Mingrélie²⁷³. Les auteurs établissent, à propos du second nom, un lien avec un Caius Pullio nommé dans une inscription d'Alcubilla de Avellaneda, citant également le dieu Dionysos²⁷⁴, et pensent pouvoir supposer que cette coupe aurait appartenu à un soldat romain ayant servi d'abord en Hispanie Citérieure puis en Asie Mineure, peut-être au sein de la XV^e légion Apollinaris qui fut mobilisée dans différentes parties de l'empire. Les monnaies de Trajan trouvées à proximité du récipient concordent avec l'hypothèse d'une datation de l'objet à l'époque antonine, dans un contexte d'affrontements entre Romains et Parthes qui mobilisa des forces d'Occident en Orient. Les deux autrices du corpus supposent ainsi que le premier propriétaire du bol était un soldat romain, qui céda ensuite son récipient à un habitant de la Caucase occidentale dans des circonstances mal élucidées²⁷⁵. Il faut toutefois rappeler que cette hypothèse repose sur des témoignages très minces et contestables : l'inscription enchevêtrée est difficilement lisible et pourrait donner lieu à d'autres interprétations, tandis que l'inscription du Pullio hispanique ne mentionne pas d'engagement militaire dans une légion romaine affectée en Orient.

ESTAMPILLES ET BRÈVES INSCRIPTIONS DE L'ÉPOQUE ROMAINE EN CAUCASIE OCCIDENTALE

L'anse d'une amphore importée, trouvée dans l'espace de la forteresse de Soukhomi en 1958, comporte une inscription explicitant sa provenance : Ἡρακλ[είας], « d'Héraclée »²⁷⁶. L'artefact a été trouvé à proximité de nombreux fragments de céramique et de verre, dans une cour carrée entourée de bâtiments en bois, ayant vraisemblablement abrité des magasins ainsi que des ateliers artisanaux animant la vie économique de l'*emporion* dioscurien²⁷⁷. Encore en matière de céramique, un *louterion* sinopéen conservé au musée de Soukhomi porte une estampille grecque dont l'inscription est presque entièrement effacée, et qui a été

273. Ptol., *Geogr.*, V, 10. Plinie, *HN*, VI, 12-14.

274. *CIL* II, 2802 (II^e-III^e s. ap. J.-C.) : « D(is) M(anibus) | G(aio) Pullio Q(uirina) M(ercuriali) D(i)onisi Fl(avi) | fi(lio) an(norum) XXXII | L(ucius) Pul(lius) Cani[...] | patri f(aciendum) c(uravit) ».

275. N. P'IP'IA *et al.*, *op. cit.* 2023, p. 531.

276. Cette estampille est conservée au musée de Soukhomi (n° 67-28). Selon T'. QAUXČ'İŠVILI, *op. cit.* 1999, p. 77-78, les dimensions du timbre qui y figure sont de 5 cm sur 1 cm. La hauteur des lettres est de 0,6-0,8 cm et la largeur de 0,4-0,7 cm. Le texte grec est : ΗΡΑΚΛ, Ἡρακλ[είας], « d'Héraclée », vraisemblablement Héraclée du Pont. Comme l'inscription ne comporte aucun signe spécifique de datation, le contexte archéologique seul suggère que ce document devrait appartenir aux II^e et III^e siècles après J.-C. N. P'IP'IA *et al.*, *op. cit.* 2023, p. 183.

277. L. A. ŠERVAŠIŽE, L. N. SOLOVIEV, « Исследование древнего Севастополиса », *Советская археология* 3, 1960, p. 171-179.

reconstituée ainsi par T'inat'in Qauxč'išvili : [Σ]ωσιβ[ιος] ou [Σ]ωσιβ[ίου], « Sosibios » ou « de Sosibios », largement répandu dans le monde grec²⁷⁸. Le contexte archéologique place aussi ce témoignage aux II^e et III^e siècles ap. J.-C.

Du côté des inscriptions murales, un morceau de brique épaisse exposé au musée de Bičvint'a²⁷⁹ porte une brève inscription de cinq lettres : E | KAT | Θ (ou E), sur un espace de 8 cm de long sur 5 cm de haut. Selon T'inat'in Qauxč'išvili, qui date la brique du début de l'ère chrétienne en se basant sur la paléographie, la partie préservée de l'inscription forme les lettres initiales de trois lignes, et où seuls les sommets des lettres de la troisième ligne sont préservés²⁸⁰. Cette même épigraphiste géorgienne a ajouté un autre symbole en forme de croix au début de la première ligne, sans le définir cependant, et qui pourrait, selon les auteurs du corpus, être un T. Un autre signe indéfini se trouve sur la même ligne après la lettre E. Cette inscription étant fragmentaire, il est difficile de supposer si elle a commencé sur la partie préservée ou ailleurs. En dépit de ces réserves, les auteurs du corpus pensent possible de tirer de ce texte une mention d'« Artémis Hécate » qui me semble à mon avis très hasardeuse²⁸¹. De même, il n'y a pas grand-chose à tirer des inscriptions NI ou IN, ALE et AAZ ZΣ relevées sur des anneaux métalliques de la nécropole de Bičvint'a²⁸², ainsi que des deux lettres EY retrouvées sur un fragment d'un pied de céramique de l'époque tardo-antique trouvé dans la même ville portuaire²⁸³. On peut être en revanche un peu plus convaincu de la lecture ὑπὲρ Νίκ[ης] ou ὑπὲρ Νικ[ολάου] donnée à propos de l'inscription fragmentaire sur une plaque de marbre conservée dans le même musée de Bičvint'a et datée du II^e ou du III^e siècle ap. J.-C.²⁸⁴ Une forme conjuguée du verbe faire en grec ancien (ποιεῖν) semble effectivement être l'hypothèse à privilégier pour un autre fragment de trois lettres (OEO) trouvée sur une autre pierre découverte à Bičvint'a en 1972²⁸⁵.

Le corpus de Nat'ia P'ip'ia, Ekaterine Kobaxize et T'edo Dundua met à jour l'inventaire des estampilles militaires sur la côte orientale de la mer Noire. Trois timbres de la *legio XV Apollinaris* ont ainsi été découverts sur le territoire de Pityous, l'actuelle ville de Bičvint'a²⁸⁶.

278. Ce timbre ayant pour dimensions 5,5 x 2,5 cm est enregistré sous le n° 60-954/713a. Une figure de branche de palmier se trouve en dessous de l'inscription, dont les lettres sont d'une hauteur de 1 cm. Selon N. P'IP'IA *et al.*, *op. cit.* 2023, p. 528, plus de 400 inscriptions grecques mentionnent le nom de Sosibios, la majorité d'entre elles ayant été découvertes en Attique, en Grèce centrale, sur les îles de la mer Égée et en Asie Mineure.

279. La pierre de 20 cm de long et 14 cm de large est enregistrée sous le n°02.1728.

280. T'. QAUXČ'IŠVILI, *op. cit.* 2009, p. 63.

281. N. P'IP'IA *et al.*, *op. cit.* 2023, p. 533.

282. *Ibid.*, p. 537-540.

283. *Ibid.*, p. 543.

284. T'. QAUXČ'IŠVILI, *op. cit.* 2009, p. 63, n°4a. N. P'IP'IA *et al.*, *op. cit.* 2023, p. 534. Il existe toutefois d'autres possibilités, comme καθάπερ Νικόμαχος à l'instar d'IG I³, 49 ou encore ὑπὲρ Νικηράτου (IG II², 1629).

285. N. P'IP'IA *et al.*, *op. cit.* 2023, p. 536.

286. L'un des fragments, en particulier celui trouvé près du lac Inkiti, porte une inscription à trois lettres : LEG, l'autre – G XV, tandis que le troisième n'a qu'une seule lettre – G. Sur la base des inscriptions analogues, ces timbres sont déchiffrés comme suit : Leg(io) XV (Apollinaris). G. R. TSETSKHLADZE, « Stamps of Roman Military Units from the Eastern Black Sea Littoral (Colchis) », *Ancient West and East* 5, 2006, p. 224-230.

Cette quinzième légion a été transférée de la Pannonie vers l'Orient en raison d'un possible conflit avec les Alains en 72-74 ap. J.-C. À partir de cette époque, jusqu'au V^e siècle ap. J.-C., la résidence principale de cette unité était à Satala, en Cappadoce, tandis que certaines vexillations de cette légion semblent avoir été disposées à Pityous, ainsi que dans la forteresse de Soukhoumi²⁸⁷. En effet, dix-sept fragments de céramique ont été découverts dans des couches du II^e et du III^e siècle ap. J.-C. près de ce fort de Soukhoumi, portant des estampilles de cette même XV^e légion Apollinaris. Le texte latin conservé est essentiellement le même : « LEGXVAP »²⁸⁸. Un témoignage sigillaire concernant une autre vexillation a été découvert sur le territoire de l'ancienne forteresse de Petra, l'actuel C'ixisžiri. Les lettres suivantes sont préservées : VEXFA²⁸⁹, se comprenant comme *vex[illatio] fa[siana]*²⁹⁰. Michael Speidel pense que l'atelier de la garnison de Phasis fabriquait également des matériaux de construction pour d'autres forteresses²⁹¹. Cette brique estampillée a en effet été conçue dans un atelier militaire à destination des soldats surveillant l'embouchure du Phase, dont les équipes de génie militaire ont aussi pu effectuer des travaux d'ingénierie à C'ixisžiri²⁹². Le plus grand accroissement de témoignages sigillaires de l'armée romaine en Géorgie concerne le territoire de la forteresse romaine de Gonio, avec quatorze estampilles trouvées. Ces timbres ont été apposés sur des pierres et des briques d'argile servant à des fins de fortifications²⁹³ : une pierre mentionne la *coh(ors) II*, que l'on retrouve sur une brique d'argile qui nomme la *[c]oh(ors) II*²⁹⁴ ; une brique d'argile contient le texte *sagi(ttariorum)*, « des archers »²⁹⁵ ; une lampe en bronze comporte l'inscription *coh(ors) Aur(elia) c(ivium) R(omanorum)*²⁹⁶ ; une estampille d'argile cite la *Co[h(ors) l(egionis) V] M(a)c(edonicae)* ; deux autres, presque identiques, nomment également la *[Coh(ors) l(egionis)] [V M(a)c(edonicae)]* et la *[Coh(ors) l(egionis)] V (M)ac(edonicae)*²⁹⁷ ; les deux estampilles d'argile suivantes mentionnent la *[Leg(io) XV A] pol(linaris)*²⁹⁸ ; un autre morceau d'argile porte le nom de la *coh(ors) | (miliaria)*²⁹⁹ ; deux timbres sur un support argileux citent la *coh(ors) III* et la *[c]oh(ors) II(I)*³⁰⁰ ; enfin, les deux dernières estampilles

287. N. P'IP'IA *et al.*, *op. cit.* 2023, p. 544.

288. G. R. TSETSKHLADZE, *op. cit.* 2006, p. 227. N. P'IP'IA *et al.*, *op. cit.* 2023, p. 545.

289. N. P'IP'IA *et al.*, *op. cit.* 2023, fig. 29 p. 765.

290. G. GAMQRELIZE, T. T'ODUA, *Romis samxedro-politikuri ek'spansia sak'art'veloši*, T'bilisi 2006, p. 19.

291. M. SPEIDEL, « Kavkasiis sazğvari. II saukunis garnizonebi ap'sarosši, petrassa da p'azisši », *Sak'art'velos SSR mec'nierebat'a akademiis mac'ne, istoriis, ark'eologiis, et'nograp'iisa da xelovnebis istoriis seria 1*, 1985, p. 134-140.

292. N. P'IP'IA *et al.*, *op. cit.* 2023, p. 546.

293. *Ibid.*, fig. 30, p. 765.

294. EDCS-27700098-99.

295. EDCS-2770098-27700100.

296. EDCS-27700101.

297. EDCS-81200120-122.

298. EDCS-81200123-124.

299. EDCS-81200125.

300. EDCS-81200126-127.

d'argile nomment la [*Coh(ors) 3*] *I sagi(ttariorum)*³⁰¹. Comme l'analysent les auteurs du corpus, il apparaît que diverses cohortes de plusieurs légions romaines (*XV Apollinaris* et *V Macedonica*) ont été postées dans la forteresse de Gonio-Apsaros à différentes époques. Érigé par les Romains à la fin du I^{er} siècle après J.-C. non loin de l'embouchure du fleuve Čoroxi, le fort d'Apsaros est cité pour la première fois par Pline l'Ancien³⁰². La forteresse fut intégrée dans la province de Cappadoce et représentait un point stratégique important dans le dispositif de défense de l'Anatolie sur sa frontière nord-est.

Un tesson de céramique non relevé dans le corpus (fig. 8), conservé au Musée de Nok'alak'evi, trouvé lors des fouilles de 1973 sur le premier bâtiment thermal de la cité, semblant provenir d'un récipient réemployé à l'époque tardive ou alto-médiévale, contient deux séquences de lettres, l'une, sur la première ligne, en caractères cursifs, l'autre, sur les deux lignes suivantes, en écriture capitale. Ce carreau qui recouvrait le conduit du système de régulation de chaleur est daté des VI^e et VII^e siècles par T'inat'in Qauxč'išvili. J'interprète cette inscription comme un exercice d'écriture enfantine attestant ainsi, dans cette ville de Colchide centrale, l'existence d'une école de scribes³⁰³.



Figure 8 : fragment de céramique inscrit trouvé à Nok'alak'evi (IV^e-VIII^e s. ap. J.-C.).

Photographie N. Preud'homme.

301. N. P'IP'IA *et al.*, *op. cit.* 2023, p. 547-548.

302. Pline, *HN*, VI, 12 : « *Flumen Absarrum cum castello cognomina in faucibus, a Trapezunte CXL.* »

303. T'. QAUXČ'IŠVILI, *op. cit.* 1999, p. 133 (*KGIG* 94), date l'inscription des VI^e et VII^e siècles ap. J.-C. et déchiffre l'inscription ainsi : η κ β υ sur la première ligne, et K.PINEΘTYO sur la seconde ligne, avec un texte qui serait une forme abrégée de la phrase « *καταπυρὲς (ou καταπυρτόν) ἡεῖδος θεατύος* », signifiant « La chaleur circule. Endroit pour vérifier cela ». Ma lecture diffère de celle-là. La première séquence en écriture cursive d'époque romaine aligne les lettres *hrhnn*. La seconde séquence en lettres capitales se lit KΔPIHETYO, avec un delta hachuré. L'écriture mal assurée semble être celle d'un apprenant encore novice, et le rond barré transversalement détaché du texte, à proximité d'une sorte de sablier, semble davantage relever d'un dessin enfantin plutôt que d'un thêta. Pour le reste, je pense qu'il s'agit de lettres alignées de manière fortuite sans signification particulière.

LES INSCRIPTIONS RELIGIEUSES DE LA CAUCASIE OCCIDENTALE TARDO-ANTIQUE

Le salut apparaît comme un motif spirituel récurrent sur les inscriptions religieuses du Caucase occidental. Une lampe en argile de fabrication locale (n° 72-153), trouvée dans la région de Soukhoumi en 1954, comporte une inscription grecque à six lignes en l'honneur de Mercure, exécutée en majuscules échancrées, dessinée avant que la lampe ne soit allumée³⁰⁴. La transition entre les cultes polythéistes païens et le christianisme orthodoxe passa par une phase d'ésotérisme, visible à travers l'inscription magique sur une plaque d'or de Tsebelda datant du III^e s. ap. J.-C.³⁰⁵ Conservé au Musée de Soukhoumi sous le numéro d'inventaire 79-51, ce document a été retrouvé à la surface du sol en 1977, considéré comme un élément d'un inventaire funéraire. Sur une fine plaque d'or (6,5 cm x 5,7 cm) se trouvent neuf rangées de lettres majuscules grecques grossièrement gravées. L'inscription contient de nombreuses répétitions de lettres apparemment dénuées de sens, typiques du langage ésotérique des textes magiques, avec des ajouts de mots hébreux (ΙΑΩ | ΑΔΩΝΑΙ à la l. 2-3, ΣΑΒΑΩΘ à la l. 5) et les noms des dieux égyptiens (ΣΕΤ PA pour Seth et Rā à la l. 8)³⁰⁶.

La christianisation en Caucase occidentale connut une phase d'accélération à partir du V^e siècle ap. J.-C. Procope affirmait que l'Apsilie était chrétienne au VI^e s. ap. J.-C., comme les Lazes³⁰⁷. Les inscriptions chrétiennes se manifestent notamment à travers des porte-bonheurs invoquant un saint afin de protéger le porteur de l'objet, comme dans le cas d'un médaillon (IV^e s. ap. J.-C.) et d'une boucle en bronze (V^e-VI^e s. ap. J.-C.) de Tsebelda³⁰⁸, également avec la bulle en plomb de « Constantin d'Abasgie » trouvée à Bičvint'a et datant du VII^e ou du VIII^e s. ap. J.-C.³⁰⁹ Le corpus passe malheureusement sous silence une importante inscription d'Abkhazie, à savoir l'épithaphe du tombeau d'Oreste dans l'église octogonale de Soukhoumi³¹⁰. L'interrelation fructueuse entre christianisme, identités locales et insertion dans

304. *SEG* 59, 1624 : Περσθεῖς | προσκύνει | κῦριν Ἑρμῆν | Μαρκῦριν || ὑπὲρ σωτηρίας. « Voyageur, adore le Vénérable Hermès-Mercure pour (ton) salut. » Longueur : 8 cm ; largeur dans la partie la plus large : 6,5 cm. N. P'IP'IA *et al.*, *op. cit.* 2023, p. 525-526.

305. N. P'IP'IA *et al.*, *op. cit.* 2023, p. 532.

306. *KGIG* 16 (T'. QAUΧČ'ISVILI, *op. cit.* 1999, I, p. 77).

307. Procop., *Bell.*, 8.2.

308. *KGIG* 12 (T'. QAUΧČ'ISVILI, *op. cit.* 1999, I, p. 75), une boucle en bronze doré N°74-61/152 trouvée à Tsebelda (longueur 3,5 cm, largeur 1,5 cm) : « Ἅγιε Πλάτων βοήθ(η) | [τ]ὸν φ[ορ]οῦντα », « Saint Platon, aide le porteur » (*SEG* 59, 1629). *KGIG* 13 (T'. QAUΧČ'ISVILI, *op. cit.* 1999, I, p. 76), un médaillon du IV^e s. ap. J.-C. avec une inscription majuscule grecque (n°611). Ce médaillon en zinc moulé (diamètre : 2,5 cm), trouvé à Tsebelda, avec une déesse païenne locale, ou Gorgone, représentée dessus, comporte une inscription grecque (hauteur des lettres : 0,25 cm) : « Εἷς Θεὸς ὁ βοηθῶν τῷ φοροῦντι. » « Un (est) Dieu, celui qui secourt celui qui le porte » (*SEG* 59, 1628).

309. Cette bulle de plomb trouvée lors des fouilles de Bičvint'a en 1954 (inv. n°871) est conservée à T'bilisi. Diamètre : 2,5-2,8 cm ; hauteur des lettres : environ 0,5 cm ; largeur : 0,5 cm. Les deux côtés portent des croix chrétiennes et des inscriptions grecques. Κωνσταντῖνος || Ἀβασγίας (*KGIG* 5, T'. QAUΧČ'ISVILI, *op. cit.* 1999, I, 63-64).

310. Au début de l'inscription, on ne repère pas de croix ni d'autre symbole chrétien, bien que le texte soit typique des épithaphes chrétiennes. L'inscription est facile à lire et le sens du texte est clair : ΟΠΟΛΛΑ | ΜΩΝΕΝΘΑ | ΛΕΚΑΤΑΚΙ | ΤΕΟΡΕΣΤΗ | ΣΤΡΑΤΙΩΤ | ΛΕΓΕΩΝ | ΠΙΣΧΑΡΙΝ | ΜΗΣΑΝΕΓ | ΜΕΝΟΙΚΟ ; « ...

l'alliance byzantine est observable dans l'Abkhazie de l'Antiquité tardive, à travers une courte inscription grecque de Tsandrip'š'i du VI^e siècle ap. J.-C., qui mentionne l'« Abasgie » dans une basilique³¹¹. Procope atteste également un lien fort entre la christianisation et le processus d'ethnogenèse en Abasgie, avec le récit de l'initiative de Justinien qui fit bâtir « un sanctuaire de la Vierge » où « il nomma pour eux des prêtres et fit ainsi en sorte qu'ils apprissent pleinement toutes les observances des chrétiens » ; cette transformation religieuse est liée à une révolution politique, puisque « les Abasges détrônèrent aussitôt leurs deux rois et semblaient vivre en état de liberté »³¹². Le changement des élites dirigeantes visait ainsi à mieux façonner la nouvelle société abasge articulée autour de nouveaux réseaux de pouvoir chrétiens et pro-byzantins.

Du côté de la Lazique, une inscription grecque endommagée, trouvée lors des fouilles de l'église à plan basilical de Vašnari, localité située au nord-ouest d'Ozurget'i et au sud du fleuve Rioni, a été gravée sur le côté droit, l'arrière et les bords inférieurs d'une pierre en calcaire blanchâtre. Sa traduction peut être ainsi présentée : « Ceux ayant fêté [...] de la part de la vierge [...] le défunt [...] chaque [...] destructeur [...] et [...] fraternisa ou éclaira (?) [...] baptiser [...] »³¹³. L'église où ce monument épigraphique a été retrouvé comportait un baptistère et une salle réservée aux femmes, datant du VI^e siècle ap. J.-C.

En juillet 2002, lors des fouilles de la terrasse sud de la citadelle de Nok'alak'evi, un fragment de pierre en forme de prisme finement travaillé a été découvert, parmi divers artefacts de différentes époques ; il devrait s'agir du fragment gauche d'une croix monumentale. Une inscription grecque de deux lignes a été conservée sur le fragment, qui aurait dû se poursuivre également sur le côté gauche. Il n'est pas possible de restaurer complètement l'inscription,

ici repose Oreste, un légionnaire, en mémoire de lui nous avons érigé une maison (*oikos*) ». L. KHROUSHKOVA, *Les monuments chrétiens de la côte orientale de la Mer Noire*, Turnhout 2006, p. 60-70. Le contexte archéologique remonterait au tournant du IV^e et du V^e s. ap. J.-C., mais cette chronologie pourrait être révisée au profit d'une date plus tardive. Il est possible que cet Oreste ait été l'un des fondateurs de la communauté chrétienne locale, qui, à cette époque, étaient vénérés après leur mort comme des saints, et ce serait en sa mémoire que l'église aurait été érigée. I. A. ЖОРУА, V. A. НУШКОВ, « Античная эпиграфика на территории Абхазии », *Вестник Танауса. Выпуск 5*, 2019, p. 124-139, ici p. 130-131.

311. KGIG 1 (T^c. QAUXČ'ISVILI, *op. cit.* 1999, I, p. 59) : « Ἀβα]σγίας » : « ...d'(Ab)asgie ». Le dépôt archéologique de l'Institut de recherche scientifique abkhaze de Soukhoumi et Leč'kop'i contient une pierre provenant des ruines de la basilique du VI^e siècle du village de Tsandrip'š'i, trouvée dans le district de Gagra, lors de fouilles en 1980. Les dimensions de la pierre sont de 23-24 x 5 x 7 cm, avec une hauteur des lettres de 4,7-5,6 cm. L'objet se rapporte à une structure reconstruite aux VIII^e, IX^e et X^e siècles. Le côté gauche est cassé, tandis que le côté droit constitue l'extrémité de la pierre, d'une largeur de 3 à 5,5 cm. Cette inscription aurait pu appartenir à la tombe d'un dignitaire laïque ou ecclésiastique d'Abasgie enterré près de la basilique, et dont le nom a été perdu.

312. Procop., *Bell.*, VIII, 3.18-21, H. B. DEWING, éd., Londres-Cambridge Ma 1962, p. 81. Dans Procop., *Aed.*, III, 7.6 peut être lue une allusion à une vieille église réparée par Justinien en Lazique. G. GREATREX, *Procopius of Caesarea. The Persian Wars. Translation, with Introduction and Notes*, Cambridge 2022, p. 632.

313. Les lignes 1 à 4 manquent les dernières lettres en raison de dommages causés à la pierre. Sur les lignes 3 à 4 manquent au milieu environ 4 à 5 lettres. De la ligne 5 vers le bas sur la pierre, une dizaine de lettres sont effacées. Les dimensions de la pierre sont : 22 x 23,5 x 12,5 cm. L'inscription se lit ainsi : « γτες δαινυ[μένους] | [---] εκ παρθενικῆς [---] | φθιτο[ς] [---] ἄπας ε... | [ἀλάσ]τωρ (?) α...α και [---] | [ἡδέλ]φισεν ου [ἐκού]φισεν [---] | βαπτί[ζ]ε[ν] [---] | υ σ, : | εϋε, : | α ». T^c. QAUXČ'ISVILI *op. cit.* 2009, p. 135 (KGIG 97), avec quelques modifications.

de telle sorte que le texte restant peut être reconstitué ainsi : CṬAYPETIM/N[...] | ΔOY[...]. T'inat'in Qauxč'išvili a développé et traduit l'inscription comme suit : « [...] Αὐρ[ήλιος] ἐτίμ[ησε] [...] δού[λου] / δού[λω] / δοῦ[λος] » ; « Aurélios (a honoré) [...] le serviteur (de Dieu) »³¹⁴. Sur la base de la paléographie, T'inat'in Qauxč'išvili, dont l'avis est repris par les auteurs du corpus, date cette inscription du III^e ou du IV^e s. ap. J.-C.³¹⁵ Cette épigraphiste géorgienne a supposé qu'Aurélios a honoré une personne qui pourrait être un saint homme (δοῦλος τοῦ Θεοῦ, « serviteur de Dieu ») ; il est également possible pour elle que l'esclave de Dieu soit Aurélios lui-même. Cependant, je pense que sa lecture considérant AYP comme l'abréviation du nom Αὐρήλιος est erronée car elle ne prend pas assez en compte les lettres précédentes. En comparant cette source avec d'autres documents épigraphiques chrétiens³¹⁶, j'en viens à interpréter avec certitude les premières lettres comme un mot complet, σταυρέ, qui est la forme vocative au singulier du substantif signifiant « croix ». Le terme suivant, dont seul le début a été conservé, me semble être une forme verbale conjuguée dérivée de τιμῶ, « j'honore ». L'interprétation de ΔOY comme le nom commun δοῦλος me semble tout à fait possible, le fait que les lettres soient davantage écartées indiquant que la ligne comporte un texte plus court mais davantage mis en valeur, ce qui suppose que ce mot commence bien sur le bord gauche et qu'il ne s'agit pas de la fin d'un terme commencé à la ligne précédente. Mon interprétation est donc : « σταυρέ τιμ[ῶ ?...] | δοῦ[λος, ου, ω ?] » : « Croix, je (t')honore [...] le serviteur (de Dieu ?) ». Cette formule suppose une prière à prononcer à haute voix par le fidèle venant vénérer la croix à laquelle il doit s'adresser directement, impliquant un lien entre foi chrétienne et maîtrise de la langue grecque dans la Colchide tardo-antique en voie de christianisation, sous l'influence de Constantinople et de l'Anatolie hellénisée.

L'INTAILLE DE KELASURI

Les auteurs du corpus ont malheureusement omis un important document glyptique de l'Antiquité tardive conservé au Musée de l'Ermitage de Saint-Petersbourg depuis 1888, date à laquelle un habitant de l'Abkhazie, V. M. Šervašize, fit don de cette intaille enchâssant dans un cadre doré une gemme où se trouvent gravés trois portraits, à savoir celui d'une femme encadré par ceux de deux hommes, environnés d'une inscription en lettres grecques (fig. 7)³¹⁷. Même si les circonstances exactes de sa découverte demeurent obscures, les archives laissent supposer que cet artefact a été trouvé à proximité de l'embouchure du fleuve Kelasuri, non loin de Soukhomi. En se basant sur le style du dessin et la paléographie des lettres grecques,

314. *KGIG* 349. T'. QAUXČ'IŠVILI, *op. cit.* 2009, p. 370.

315. N. P'IP'IA *et al.*, *op. cit.* 2023, p. 541-452.

316. *SEG* 44, 621 (dipinto de peinture rouge sur une amphore byzantine tardo-antique) : « [...] ✠ X(ριστοῦ) σταυρέ) X(ριστὲ) Σ(ω)τ(ήρ), β(οήθει) ». La forme σταυρέ se trouve aussi en *SGLIBulg* 35, *IMT SüdTroas* 525, *IK Alexandria Troas* 188, *ICilicie* 61, *IGLSyr* 4 1984.

317. Musée de l'Ermitage, département de l'Orient, numéro d'inventaire 1170. Les dimensions de l'intaille avec son cadre sont de 3,9 cm sur 5,15 cm, la pierre elle-même étant de 2,5 cm sur 3,4 cm. Les équipes de l'Ermitage, contactées, n'ont malheureusement pas donné suite à ma demande d'obtention d'une photographie de la gemme. Voir aussi D. BRAUND, *op. cit.* 1994, p. 196.



Figure 7 : fac-similé de la gemme de Kelasuri.

Image G. F. Tourchaninov.

Rostislav V. Kinžalov date l'intaille du dernier quart du III^e siècle ou du premier quart du IV^e siècle ap. J.-C., mais conclut qu'il est impossible de déterminer le lieu de fabrication de l'intaille en se basant uniquement sur ses caractéristiques stylistiques³¹⁸. L'inscription de quatre mots se lit clairement : ΝΙΝΑΣ ΟΥΝΖ ΑΝΗΣ ΟΥΛΡΗΟΥΗΣ. En tant que premier interprète de l'inscription, Rostislav V. Kinžalov propose de comprendre ces quatre termes comme des noms propres, dont les trois premiers seraient personnels, tandis que le quatrième, situé à la base des trois portraits, serait soit un nom de famille

commun aux individus représentés, soit, ce qui serait moins probable, le nom du sculpteur. Le linguiste soviétique Georgy F. Tourchaninov pense pouvoir dater l'inscription du deuxième quart du IV^e siècle ap. J.-C., en établissant un lien entre Ninas et la sainte ascète Nino censée avoir évangélisé l'Ibérie du Caucase au temps de Constantin³¹⁹. Cet auteur a développé la thèse d'une inscription en langue alano-sarmate ou proto-ossète, qu'il interprète comme Νινάς ουζανης ουλρηουης, traduisible par trois propositions indépendantes : « Nina est là. Elle a une famille. Il y en a un sur la poitrine »³²⁰. L'hypothèse de Georgy F. Tourchaninov, selon laquelle l'inscription serait écrite en une séquence syntaxique continue qui ne serait divisée que graphiquement par les nécessités matérielles de l'espace libre laissé sur la gemme, a été reprise par Viacheslav Chirikba, qui, après avoir pointé les incohérences de l'interprétation ossète, a proposé deux lectures alternatives de l'inscription en prenant pour base l'abkhaze. L'une interprète le texte grec Νινάς ουζα-νης ουλρ η-ουης comme une transcription d'une phrase abkhaze : Нинас ыза-ныс ?улр и-уыс, traduisible comme suit, « Pour mon amie

318. R. V. KINŽALOV, « Резной сердолик Государственного Эрмитажа (К вопросу об ономастике Закавказья III-IV вв. н.э.) », *Исследования по истории культуры народов Востока. Сборник в честь академика И.А. Орбели*, Moscou-Leningrad 1961, p. 98-104, ici p. 99.

319. G. F. TOURCHANINOV, *Памятники письма и языка народов Кавказа и Восточной Европы*, Leningrad 1971, p. 103.

320. G. F. TOURCHANINOV, *op. cit.* 1971, p. 102-105, table XLI. Transcription phonétique en caractères latins : *Nina(i)s, uī zan is, ul-riu is*. Traduction russe : « Нина есть. Ее семейство есть. На груди есть ». Georgy F. Tourchaninov interprète la désinence en -s comme une forme verbale ossète qui serait la troisième personne au singulier du verbe être. Le second groupe syntaxique serait à rapprocher d'une forme nominale ossète зан-ær signifiant « progéniture » et traduite ici par « famille », du fait que l'homme figuré sur la gemme serait trop âgé pour être l'enfant de Nina représentée sur l'intaille.

Ninas, Oulr (?) son ouvrage »³²¹. L'autre interprétation serait de lire la phrase Νίνα σ-ουηζανης ουλρ η-ουης, qui translittérerait en grec la formule abkhaze Нина с-ыза-ныс ?улр и-уыс, ayant un sens quasi-similaire au précédent : « Au nom de ma compagne Nina, Oulr (?) son ouvrage »³²², le mot Oulr restant non traduit et consistant peut-être dans le nom propre de l'auteur de l'inscription qui se proclame l'ami ou le compagnon de Nina. J'accorde pour ma part davantage de crédit à la piste abkhaze en raison du lieu de découverte de l'inscription dans l'aire linguistique de la famille des langues caucasiennes du nord-ouest, même s'il est aussi tout à fait possible que des mots iraniens issus du fonds alano-sarmate aient pu s'y fixer. D'autres inscriptions grecques transcrivant des phrases issues de langues du monde scythe et caucasien, dont une forme archaïque de la langue des Adygués apparentée à l'abkhaze, ont été identifiées sur un corpus de céramiques attiques³²³.

INSCRIPTIONS RELATIVES À L'IBÉRIE DU CAUCASE

Mes précédents travaux ayant déjà livré ma propre analyse sur de nombreuses inscriptions relatives à l'Ibérie du Caucase, je me limiterai ici à un rappel succinct assorti de quelques remarques pour les points restant à éclaircir.

LES PREMIÈRES TRACES ÉCRITES RELATIVES À L'IBÉRIE

Les lettres Θ et Γ relevées sur le monogramme d'un petit sceau en pierre blanche en forme de balance daté du IV^e ou du III^e siècle av. J.-C. figurent comme la première inscription grecque sur le plan chronologique qui ait été relevée à ce jour en Géorgie orientale, sur le territoire de l'ancienne Ibérie du Caucase³²⁴. J'émetts l'hypothèse d'un individu hellénisé, marchand, propriétaire ou administrateur, dont le nom s'approcherait de quelque forme comme Théogène, Théogados, Théognis ou encore Théognète. Le lieu de découverte, à savoir le village de Kaloubani dans le district de Kaspi, se situe précisément dans l'espace de ce chapelet urbain qui constitua la colonne vertébrale du royaume ibère naissant. Il apparaît que la Caucasic centrale, au tournant de l'époque achéménide et des temps hellénistiques, connut de profondes mutations liées à l'urbanisation du corridor situé le long du cours moyen du fleuve Koura. La diffusion des monnaies issues de l'imitation de statères d'Alexandre et de Lysimaque s'accompagnait de l'essor de l'épigraphie locale en langues grecque et arménienne, illustrant une propagation des pratiques scripturaires adossées sur l'administration des domaines princiers et le grand commerce. L'Ibérie du Caucase apparaît chronologiquement,

321. V. A. CHIRIKVA, « О новом прочтении «Келасурской» надписи », *Анъсуатџаара / Абхазоведение* 5-6, 2011, p. 151-157, ici p. 154 : « Во имя/для моего друга Нинаса ?улр его работа ».

322. V. A. CHIRIKVA, *op. cit.* 2011, p. 155 : « Во имя/для моего друга/подруги Нины ?улр его работа ».

323. A. MAYOR, J. COLARUSSO, D. SAUNDERS, « Making Sense of Nonsense Inscriptions Associated with Amazons and Scythians on Athenian Vases », *Hesperia* 83, 2014, p. 447-493.

324. Ce sceau est conservé au département d'archéologie du Musée national de Géorgie (n° 17-25/I). T. QAUXČ'ISVILI, *op. cit.* 2000, p. 266. N. P'IP'IA *et al.*, *op. cit.* 2023, p. 566.

dans les sources littéraires qui nous sont parvenues, à l'époque augustéenne, avec un fragment issu du livre XL de la *Bibliothèque historique* composée par Diodore de Sicile³²⁵, évoquant les victoires de Pompée en Asie qui furent inscrites sur une stèle dédiée dans un temple, précédant le récit de la campagne de Pompée par Tite-Live qui n'a été conservé qu'à travers ses *Periochae*, outre les résumés d'historiens tardo-antiques comme Eutrope, Florus et Orose, parallèlement à la description de Strabon dans le livre XI de sa Géographie, en plus des *Hauts Faits du Divin Auguste* qui mentionnent des ambassadeurs ibères venus reconnaître la suprématie du dirigeant romain³²⁶.

LA STÈLE DE VESPASIEN AU SUJET DES FORTIFICATIONS AUTOUR D'ARMAZC'IXE

La stèle de Vespasien en Géorgie est l'un des documents épigraphiques les plus connus de ceux relatifs à l'Ibérie du Caucase, même si une certaine incertitude entoure les circonstances précises de son élaboration et du lieu de sa découverte. La lecture de l'inscription ne pose en elle-même pas de grandes difficultés dans sa plus grande partie.

« [Imperator] César Vespasien Auguste, grand pontife, dans sa [septième] puissance tribunicienne, salué quatorze fois imperator, six fois consul, proclamé (consul) une septième fois, père de la patrie, censeur, et Imperator Titus César fils d'Auguste, dans sa cinquième puissance tribunicienne, quatre fois consul, proclamé (consul) une cinquième fois, censeur, et Domitien César fils d'Auguste, trois fois consul, proclamé (consul) une quatrième fois, au roi des Ibères Mithridatès, (fils) du roi Pharasmanès et à Amaspos son fils, ami de César et ami des Romains, ont aussi fortifié les remparts pour leur peuple³²⁷. »

Le lieu de découverte de cette stèle exhumée en mai 1867 n'est pas connu avec certitude, le rapport de fouilles se montrant imprécis sur ce point. Contre l'opinion traditionnellement avancée selon laquelle la pierre aurait été trouvée sur l'acropole d'Armazi, l'archéologue Andria Ap'ak'ize, en révisant la documentation, suggéra que son origine devait se situer dans la périphérie méridionale de Mc'xet'a, à Nak'ulbak'evi, localité posée sur la rive droite du fleuve Koura, sur le flanc oriental de la colline de K'ošigora. Cette pierre en grès est cassée sur sa partie supérieure mais entièrement préservée sur le bas. Les mots ne sont pas séparés, mais la forme des lettres incisées est généralement claire. L'indication de la cinquième puissance tribunicienne de Titus a permis de dater précisément l'inscription de la deuxième moitié de l'an

325. Diod. Sic., *Bibl. Hist.*, XL, 1.4 = fragm. 5, P. GOUKOWSKY éd., Paris 2014, p. 299-300.

326. Strabon XI, 3.5. Liv., *Epit.*, 101. Fest., *Epit.*, 16.15 ; 20.2 ; Flor., *Epit.*, 3.6 ; Eutr., 6.14.1 ; Oros. 6.4.3-9. N. P'IP'IA *et al.*, *op. cit.* 2023, p. 562-565. Les événements les plus anciens relatifs aux Ibères du Caucase dans les sources gréco-romaines ont été transmis par Memnon d'Héraclée, auteur du II^e s. ap. J.-C., et concernent les premières décennies du I^{er} s. av. J.-C. N. PREUD'HOMME, *op. cit.* 2024, p. 60.

327. SEG 20, 112 : « [Αὐτοκράτωρ Καίσαρ] Οὐε[σ]-[Πασσιανὸς Σεβ]αστός, ἀρ-|χιε[ρεὺς μέγιστο]ς, δημαρχικῇ-|ς ἐξο[υσίας τ]ὸ [ζ'], αὐτοκράτωρ τὸ | ιδ', ὕπατος τὸ ς', ἀποδεδειγμέ-|νος τὸ ζ', πατὴρ πατρίδος, τ[ειμ]ῇ-|τῆς, καὶ Αὐτοκράτωρ Τίτος καί[σαρ] | Σεβαστοῦ υἱός, δημαρχικῇ[ς] ἐ-|ξουσίας τὸ ε', ὕπατος τὸ δ', ἀπο-|δεδειγμένος τὸ ε', τεμνῇ-|ς, καὶ Δομιτιανὸς Καῖσαρ Σ[εβ]α-|στοῦ υἱός, ὕπατος τὸ γ', ἀπο-|δεδειγμένος τὸ δ', βασιλεὺς | Ἰβήρων Μιθριδάτη, βασιλέως Φ-|αρασμάνου καὶ Ἰαμασασποῦ υἱῶ, | φιλοκαίσαρι καὶ φιλορωμαίῳ, [κ]αὶ τῷ ἔ-|θν(ε)ι τὰ τεῖχη ἐξωχύρωσαν. »

75 ap. J.-C. Cette date, correspondant à l'achèvement des travaux de fortifications soutenus par les Romains, suit vraisemblablement de quelques années une décision prise par Vespasien, qui doit à mon avis intervenir probablement dans le sillage de l'invasion de la Caucasic du Sud par les Alains en 72 ap. J.-C.³²⁸

Le nom de Ἰαμασασποὶ a suscité certaines questions sur son interprétation. Les auteurs du corpus, reprenant la lecture de T'inat'in Qauxč'išvili, y lisent un nom de personnage féminin, Yamazaspuh³²⁹. Anna I. Boltunova avait pourtant déjà tranché la question en interprétant le premier iota comme une dittographie ou un redoublement fautif de lettre, et en proposant la restitution « καὶ <ι> Ἀμασάσπῳ υἱῷ », « et à Amasaspos, son fils »³³⁰. Si, du point de vue grammatical, υἱῷ ne peut être rapporté qu'à Amasaspos, il reste à déterminer si ce dernier est l'enfant de Mithridatès ou de Pharasmanès. L'épigramme funéraire d'Amazaspos³³¹, qui l'identifie explicitement comme frère du roi Mithridatès, permet d'assimiler cet Amazaspos avec l'Amasaspos de la stèle de Vespasien. En conséquence, cet Amasaspos est bien à considérer comme le fils de Pharasmanès I^{er} et comme le frère de Mithridatès II. Les titres d'ami de César et d'ami des Romains étant placés après le nom d'Amazaspos, ils qualifient visiblement ce dernier personnage. La mention du frère du roi après le nom du souverain ibère laisse à penser qu'Amazaspos occupait la seconde position du royaume, à savoir le pitiaxat. Le commandement d'un contingent ibère auprès de Trajan suggéré par cette épitaphe d'Amazaspos confirme le pouvoir militaire de ce prince d'Ibérie, caractéristique de la fonction du pitiaxe³³². Les fortifications mentionnées par la stèle concernent un élément du dispositif défensif autour de la capitale des rois d'Ibérie, l'acropole d'Armazi, ce qui ne signifie pas forcément qu'il s'agissait des remparts de la citadelle elle-même. Le contexte de l'inscription se situe ainsi trois années après l'invasion dévastatrice des Alains en Atropatène et en Caucasic du Sud. Si le rôle exact des Ibères demeure incertain, il est visible, à travers la stèle des victoires du pitiaxe Šargas, que le royaume d'Ibérie fut bel et bien engagé dans ce conflit³³³. Les opérations contre les Arméniens et les Msknyt, à savoir les Mosches ou les Massagètes, engagèrent les forces ibères sur des terrains d'opération en Ibérie occidentale, dans les marches ibéro-arméniennes et probablement autour de la capitale Armazi. Si Vespasien avait refusé

328. Une autre inscription majeure de l'Ibérie du Caucase, la stèle des victoires de Šargas, semble également se rattacher à ce contexte postérieur à l'invasion alaine de 72 ap. J.-C. Voir N. PREUD'HOMME, F. SCHLEICHER, « The Stele of Šargas – New Reading and Commentary », *Epigraphica* 85, 2023, p. 341-382. Domitien, qui, selon Suétone, *Dom.*, 2, s'intéressait alors vivement aux affaires du monde iranien, a peut-être joué un rôle dans la prise de décision impériale à ce moment-là.

329. T'. QAUXČ'IŠVILI, *op. cit.* 2000, p. 25. N. P'IP'IA *et al.*, *op. cit.* 2023, p. 582.

330. A. I. BOLTUNOVA, « Quelques notes sur l'inscription de Vespasien, trouvée à Mtskhetha », *Klio* 53, 1971, p. 213-222.

331. CIG 6856.

332. N. PREUD'HOMME, « Les pitiaxes : une institution princière des sociétés iranisées du Moyen-Orient ancien », *Semitica et Classica* 17, 2024, p. 69-92, ici p. 75-85.

333. N. PREUD'HOMME, F. SCHLEICHER, « The Stele of Šargas – New Reading and Commentary », *Epigraphica*, 85, 2023, p. 341-382. Le témoignage de Moïse de Khorène, *Histoire de l'Arménie*, 2.50, va aussi dans le sens d'une implication ibère aux côtés des Alains et contre les Arméniens.

d'engager ses légions dans le conflit, son fils Domitien, selon ce qu'en rapporte Suétone, avait engagé des pourparlers diplomatiques avec les rois de la région dans le sens d'une initiative anti-alaine³³⁴. L'engagement des Romains pour la protection de leur allié ibère a donc pris essentiellement la forme d'un soutien diplomatique et technique dont la stèle de Vespasien offre un témoignage inestimable.

INSCRIPTIONS ROYALES ET PRINCIÈRES DE L'IBÉRIE

Concernant les inscriptions de la dédicace des bains d'Armazi au bénéfice de la reine Dracontis par son tuteur Anagranès³³⁵, il faut signaler les deux contributions de Giusto Traina sur leur interprétation, mettant en valeur la figure arménienne du *dayeak* ou père nourricier, commune à celle du *mamamžuze* géorgien, reflétant toutes deux une institution éducative des sociétés iranisées de l'ancienne Caucasic du Sud³³⁶. La notice sur l'inscription *KGIG* 200 manque malheureusement ma publication de 2019 sur ce témoignage unique, relatif à une princesse ibère que j'ai identifiée comme Aurélie, grâce à la fin de son nom apparaissant à la cinquième ligne, et qui pourrait mentionner le « divin V(erus) » mort en 169 ap. J.-C., pouvant dès lors placer le règne du roi Amazaspos, qui semble à mon sens apparaître à la deuxième ligne, dans la seconde moitié du II^e siècle ap. J.-C.³³⁷ Ce lien particulier de Lucius Verus avec les Ibères trouve par ailleurs une preuve documentaire supplémentaire à travers

334. Suet., *Dom.*, 2. N. PREUD'HOMME, *op. cit.* 2024, p. 101.

335. *KGIG* 198 : « ...[Βασι]λέως [Ἀναγ]ράνης [τρο]φεύς καὶ ἐπί[τρο]πο[ς] ἰδίᾳ δυνάμ[ε]τι (?) τὸ βαλ[αν]τιὸν ἄρτισας ἰδίᾳ τροφίνῃ Δρακόντιδι βασιλίσ(σ)ῃ ἀφιέρωσεν ». D. BRAUND, « Anagranes the ΤΡΟΦΕΥΣ. The court of Caucasian Iberia in the second-third centuries AD » dans D. KACHARAVA, M. FAUDOT, É. GENY éd., *Autour de la mer Noire. Hommage à Otar Lordkipanidzé*, Paris 2002, p. 23-34, ici p. 26 : « [...] de [...] roi, Anagranès, père nourricier (τροφεύς) et intendant (ἐπίτροπος), ayant équipé le bâtiment des bains au moyen de ses propres fonds pour sa protégée (τροφίνη), la reine Drakontis, (en) fit la dédicace ». *KGIG* 199 : « Ἀρμενίας Οὐολογαίσου, γυναικὶ δὲ Βασιλέως Ἰβήρων μεγάλου Ἀμαζάσπου Ἀναγράνης ὁ τροφεύς καὶ ἐπίτροπος ἰδίᾳ δυνάμ[ε]τι τὸ βαλαντιὸν ἀφιέρωσεν ». D. BRAUND, *op. cit.* 2002, p. 23-26 : « À [...] [la fille ?] de Vologèse [...] [roi] d'Arménie, et épouse d'Amazaspos, grand roi des Ibères, Anagranès, père nourricier (τροφεύς) et intendant (ἐπίτροπος), dédia le bâtiment des bains sur ses propres fonds ».

336. G. TRAINA, « Un dayeak armeno nell'Iberia precristiana » dans V. CALZOLARI, A. SIRINIAN, B. L. ZEKIYAN dir., *Dall'Italia e dall'Armenia, Studi in onore di Gabriella Uluhogian*, Bologne 2004, p. 257-262 ; G. TRAINA, « Dynastic connections in Armenia and Iberia. Further reflections on the Greek inscriptions from Bagineti (SEG 52, n° 1509-1510) » dans F. SCHLEICHER, T. STICKLER, U. HARTMANN dir., *Iberien zwischen Rom und Iran. Beiträge zur Geschichte und Kultur Transkaukasiens in der Antike*, Stuttgart 2019, p. 123-128. N. P'IP'IA *et al.*, *op. cit.* 2023, p. 576-586.

337. N. J. PREUD'HOMME, « Aurelie and Divus Verus – New Reading of a Greek Inscription from Armazi », *Iberia-Colchis* 15, 2019, p. 201-213 (*KGIG* 200) : « Βασι[ε]... βασιλέ-]ως Ἀμ[αζάσπου ? ὁ τροφ-] ou [ὁ γραμματ-] εὺς βο[... ou βο[υ]λῆς... αὐτ-]οῦ βα[σιλίσσ]α Αὐ-]ρηλῆ Οὐαρά (?) [βασιλέως ?] Ἰβήρων θυγα[τρί] [...] -ων θεοῦ Ου[ή]ρου[...] δὲ μεγάλ[ος] [...] ». « Au roi [...], du [roi] Am[azaspos ?], le secrétaire du Conseil (ou : le père nourricier Bo[...] ?) [...], à sa reine (?) [...] Aurélie V[ara] (?), fille [du roi ?] des Ibères... du divin V[erus] (?) [...] et grand [...] ». Il s'agit d'un article que j'avais pris soin de publier en anglais dans la principale revue géorgienne d'archéologie antique, ce qui rend cet oubli d'autant plus incompréhensible. N. P'IP'IA *et al.*, *op. cit.* 2023, p. 587-588. Voir aussi N. PREUD'HOMME, *op. cit.* 2024, p. 120.

une inscription fragmentaire qui pourrait bien évoquer le général Quintus Antistius Adventus (c. 120 - ap. 175), mentionnant cette même expédition contre les Parthes, dont on sait qu'elle fut placée sous l'égide de Lucius Verus ; ce témoignage épigraphique prend la forme de deux fragments de marbre trouvés sur l'espace de l'Ospedale San Giovanni à Rome, dont l'un cite l'Ibérie et l'Arménie comme les territoires directement concernés par cette campagne³³⁸.

En ce qui touche à l'épithaphe du prince Amazaspos, frère du roi Mithridatès, sa comparaison avec les vierges pudiques ne doit pas être comprise comme un éloge de sa supposée beauté, encore moins de son innocence prude, mais comme une comparaison laudative avec le dévouement des vierges dont l'intégrité est entièrement tournée vers l'honneur de leur famille, selon un idéal patriarcal qui constitue un lieu commun de la littérature grecque³³⁹.

L'INSCRIPTION DE KAVT'ISXEVI

À l'été 2006, l'architecte-restaurateur Revaz C'xadaze trouva une pierre à Kataula, près de l'église de Kavt'isxevi, dans le district de Kaspi. Le bloc calcaire, d'une épaisseur de 4 à 5 cm, d'une largeur de 40 cm et d'une hauteur de 38 cm, comporte des bords supérieur et droit presque entièrement endommagés. La bordure inférieure est visiblement cassée, de telle sorte que la surface inscrite est abîmée et incomplète, mais il est plus ou moins possible de lire partiellement la stèle. Les lettres, d'une hauteur de 2,5 cm et d'une largeur de 1,5 cm, semblent

338. Les dimensions du fragment évoquant l'Ibérie sont les suivantes : hauteur de 23,5 cm, largeur de 22 cm, épaisseur de 3,1 cm. La table aurait fait partie d'un autel honorifique daté de 169-171 ap. J.-C. Elle porte une inscription latine de douze lignes, où la hauteur des lettres est de 3,3 cm. HD030520 : [Q(uito) Antistio Advento Q(uiti) f(ilio) Quir(ina)] | [Postumio Aquilino, co(n)s(uli), sacerdoti fetiali], | [IIIViro viarum curandarum, tribuno mil(itum) leg(ionis) I Minerviae p(iae) f(idelis)] | [quaestori pr(o) pr(aetore) pro]v[inciae Macedoniae, sevir equitum Romanor(um)] | [trib(uno) pl(ebis) leg(ato) pr(o) pr(aetore) p]rovincia[e Africae praetori ---] | [leg(ato) leg(ionis) VI ferrat]ae, leg(ato) leg(ionis) II adiutricis p(iae) f(idelis) in expeditione] | [Parthica per Armen]iam et Hibe[riam, donis militaribus donato], | [leg(ato) Aug(usti) leg(ionis) III Cyre]naicae et prov[inciae Arabiae, curatori operum] | [locorumque publicorum, leg(ato) Aug(usti)] ad [praetenturam Italiae] | [et Alpium, ---]e et orat[i]one (?) ---] | [---] a senat[u] statua? ---], | [ex] s(enatus) c(onsulto) ; « À Quintus Antistius Adventus, fils de Quintus, Quirina Postumius Aquilinus, consul et fétial, *quattuorvir* intendant des routes, tribun militaire de la Légion I Minervia Pia Fidelis, questeur propréteur de la province de Macédoine, *sevir* des chevaliers romains, tribun de la plèbe, légat propréteur de la province d'Afrique, légat de la légion VI Ferrata. Lorsqu'il était légat de la Légion I Adiutrix Pia Fidelis pendant l'expédition contre les Parthes à travers l'Arménie et l'Ibérie, il reçut des récompenses militaires. Légat impérial de la Troisième Légion de Cyrénaïque et de la province d'Arabie, conservateur des travaux et des bâtiments publics, légat impérial à la prétenture d'Italie et légat des Alpes, il prononça aussi un discours (?) [...] une statue par le Sénat (?) par sénatus-consulte ». Proposition de reconstitution alternative du texte : « pro]v[inciae] | [p]rovincia[e] | [leg(ato) leg(ionis) VI Ferrat]ae leg(ato) | [leg(ionis) II I Adiutricis P(iae) F(idelis) in expeditione] | [Parthica per Armen]iam et Hibe[riam donis militaribus donato] | [leg(ato) Aug(usti) leg(ionis) III | Cyre]naicae et prov[inciae Arabiae curatori operum] / [locorumque publico-]rum leg(ato) Aug(usti)] ad [praetenturam Italiae] / [et Alpium 3]e et orat[i-]one(?)] | a senat[u] | [ex] s(enatus) c(onsulto). N. P'IP'IA et al., *op. cit.* 2023, p. 610-617, avec quelques modifications. Voir aussi *AE* 1914, 281 = *ILAlg*-2-1, 613.

339. *CIG* 6856. *IG* XIV, 1374. V. SEBILLOTTE-CUCHET, « La sexualité et le genre : une histoire problématique pour les hellénistes », *Mètis. Anthropologie des mondes grecs anciens*, 2004, p. 137-161. N. PREUD'HOMME, *op. cit.* 2024, p. 402-403.

avoir été soigneusement inscrites entre deux lignes tracées à l'avance par le lapidaire. Des fragments de différentes lettres ont été conservés à propos des cinq premières lignes qu'il est malheureusement presque impossible de reconstituer, les cinq lignes suivantes étant en revanche davantage fournies. J'ai constaté quelques différences entre la lecture de T'inat'in Qauxč'isvili, reprise plus ou moins fidèlement dans la notice du présent corpus, par rapport à mes propres observations sur la photographie présentée³⁴⁰. En appliquant ces corrections, il est ainsi possible d'établir le texte grec et la traduction qui suivent : « ... ENI ... | ... EGI ... | ... AΠI ... | ... AΠΩ ... | ... IAMH³⁴¹ ... | ... καὶ ἔστησ[ε ...] | ... μνημόσυ[ον ? ...] | ... μοῦ Κάθα ἐνθακ[ῶ ?...] | ... νομίζη[ε] τε³⁴² θητιν³⁴³ [...] | ... ἐάν τις σαλεύεται³⁴⁴ [...] » ; « [...] J'achetais pour mon compte (?) [...] et il érigea [...] en mémoire [...] de moi, Katha, (je ?) siège sur [...] que vous ayez coutume de placer [...] si quelqu'un s'agite [...] ». Si cette lecture est correcte, le texte signifierait qu'un individu nommé Katha a fait ériger un monument épigraphique, peut-être assorti d'une effigie de ce personnage représenté assis sur un siège, probable signe de son éminente position sociale, et dont l'inscription demanderait aux passants d'honorer sa mémoire, possiblement par un dépôt régulier d'offrandes, en se terminant par une mise en garde contre les éventuels fauteurs de troubles. Le nom Katha est vraisemblablement d'origine iranienne et plus précisément alano-sarmate, du fait qu'un Κάθαις Παρνούγου apparaît dans une inscription d'Olbia des II^e-III^e siècles ap. J.-C.³⁴⁵ J'ajoute qu'en vieux-perse, le lemme *kaθa, signifiant « regarder vers », entre dans la composition du patronyme Kaθāna³⁴⁶.

BRÈVES INSCRIPTIONS DIVERSES

Une perle d'hématite a été trouvée dans une fosse funéraire tardo-antique de Baiat'xevi, un lieu-dit à proximité de la ville de Mc'xet'a. Elle porte l'inscription suivante : φύλαξε, « (il ou elle) a gardé »³⁴⁷. Il semble que la perle ait été portée comme une amulette et qu'elle était censée protéger son propriétaire des forces du mal. L'hématite était considérée comme

340. N. P'IP'IA *et al.*, *op. cit.* 2023, fig. 47 p. 774, p. 636-637, reprenant T'. QAUXČ'ISVILI, *op. cit.* 2009, p. 377-379 (KGIG 353) : ENI | EGI | AΠI (?) | AΠΩ | IAMH | KAIECTHC | MNHMOCY | MOYKAΘACEΠIΘAK | NOMIZHETEΘHTIN | EANTICCAΛEYITA ; « καὶ ἔστησ[ε] μνημόσυ[von] μοῦ Κάθας ἐπὶ θάκ[ω] νομίζεται (?) θητι[κὸς] ἐάν τις σαλεύεται[ι]... » ; « *Cathas erected this in memory of me, placed it on the bench as usual and all of this was done by a worker, whom we paid a salary (or: is paying), and if someone is hesitant (from the witnesses), (he/she should not be displeased or he should have the wish to honor him/her)* ».

341. Peut-être s'agit-il de la partie centrale de la forme verbale ἐπριάμην à l'imparfait moyen, « j'achetais pour mon compte ».

342. Cette forme verbale contient un epsilon surnuméraire ajouté à la désinence de νομίζετε, conjuguée au subjonctif présent, à la deuxième personne du pluriel.

343. Je ne vois pas de meilleure solution que de considérer ce mot comme une variante hétérodoxe de θέιτην, forme optative conjuguée au duel du verbe τίθημι, « placer ».

344. Il semble s'agir ici d'une forme fautive pour σαλεύεται, verbe conjugué à la troisième personne du singulier du présent de l'indicatif et mis à la voix du moyen-passif.

345. *IosPE* I² 686. Voir aussi, pour la forme Κατίων, *CIRB* 1140, *IosPE* I² 451 (II^e s. ap. J.-C.).

346. J. TAVERNIER, *op. cit.* 2007, p. 230.

347. T'. QAUXČ'ISVILI, *op. cit.* 2000, p. 262.

une pierre dotée de vertus de guérison et de protection, constituant dès lors un matériau de choix pour les amulettes grecques et romaines³⁴⁸. L'objet et l'inscription qui y figure reflètent l'importance des pratiques prophylactiques et apotropaïques dans la religion traditionnelle des Ibères. De telles inscriptions sont cependant assez rares, les auteurs du corpus en recensant cinq autres exemples, quatre d'entre elles concernant l'Asie Mineure, et une autre l'Égypte³⁴⁹.

Autre témoignage de l'épigraphie glyptique en contexte privé, une inscription sur une pierre annulaire en verre avec une effigie de la Victoire, trouvée à Samt'avro, comporte l'inscription HXAPIΣΙ, qui m'apparaît être une forme hétérodoxe pour ἐχάρισε, issue du verbe aoriste indicatif actif χαρίζω à la troisième personne du singulier, « elle a gratifié »³⁵⁰.

Une bague en or avec une pierre de prasiolite trouvée dans la tombe dite de Bersoumas en 1940 est conservée au Musée national géorgien³⁵¹. Le profil d'un homme identifié à Alexandre de Macédoine est représenté sur la gemme, où se trouve aussi une inscription grecque sur le bord inférieur évoquant un certain Platon (Πλάτων), que la graphie permet de dater des premiers siècles de l'ère chrétienne, du III^e siècle ap. J.-C. selon Mariam Lort'k'ip'anize. Ce Platon est considéré par les auteurs du corpus comme un maître lapidaire grec ayant travaillé en Ibérie³⁵².

Le nom propre de Zeuachès, Zewah en araméen, est attesté sur la stèle de Sêrapeitis et dans la glyptique ibère³⁵³. Oswald Szemerényi considère avec prudence un lemme en ancien iranien *zivaka-³⁵⁴. En avestique, le substantif zavareka a pour sens « force, vigueur », tandis qu'en sogdien, l'adjectif zw'n'k signifie « doté de vie », et le substantif zwky- « santé »³⁵⁵.

L'anneau sigillaire de Kouak, daté du II^e siècle ap. J.-C., ayant pour dimensions 19 mm sur 16 mm, a quant à lui été trouvé dans la nécropole de Samt'avro en 1940³⁵⁶. En vieux-perse, on relève la forme *Kaufaka, étendant le lemme *kaufa désignant la montagne³⁵⁷.

Concernant l'anneau de Bakour trouvé en 1974 à Žinvali³⁵⁸, les auteurs du corpus suivent l'interprétation de T'inat'in Qauxč'išvili lisant le texte BAKOYP A|M|NA, βακούρ ἀμνά[ς], « Bakour l'agnelle »³⁵⁹, en ne retenant pas la lecture « Bakour Alana » (βακούρ Ἀλανά)

348. CHR. A. FARAONE, *The Transformation of Greek Amulets in Roman Imperial Times*, Philadelphia 2018, p. 94.

349. N. P'IP'IA et al. *op. cit.* 2023, p. 572.

350. *Ibid.*, p. 660.

351. NA40/III12, *KGIG* 246. Les dimensions de l'intaille sont de 15 x 12 mm. Le A présente une ligne médiane brisée, tandis que l'omega comporte un trait médian haut.

352. N. P'IP'IA et al., *op. cit.* 2023, p. 646.

353. *KGIG* 241, 244. N. P'IP'IA et al., *op. cit.* 2023, fig. 37-38, p. 768 et fig. 50, p. 775.

354. F. ALTHEIM, R. STIEHL, *Die Aramäische Sprache unter den Achaimeniden*, Frankfurt-am-Main 1963, p. 248.

355. Avesta, K. F. GELDNER éd., *Hawan Gah*, §10 ; *Rapithwin Gah*, §12; *Ushahin Gah*, §10. É. BENVENISTE, *Essai de grammaire sogdienne. Deuxième partie. Morphologie, syntaxe et glossaire*, Paris 1929, p. 238-239.

356. N. P'IP'IA et al., *op. cit.* 2023, fig. 38 p. 769. *KGIG* 245. T'. QAUXČ'IŠVILI, *op. cit.* 2009, p. 261.

357. J. TAVERNIER, *op. cit.* 2007, p. 230-231.

358. N. P'IP'IA et al., *op. cit.* 2023, fig. 46 p. 773.

359. T'. QAUXČ'IŠVILI, *op. cit.* 2009, p. 263-264 (*KGIG* 253), date l'inscription du II^e ou du III^e siècle ap. J.-C.

qui fut proposée notamment par David Braund³⁶⁰. Si la lecture ἀμνά[ς] peut surprendre au premier abord, en qualifiant un personnage masculin de jeune agnelle, elle est cependant compréhensible dans la mesure où le qualificatif de brebis appliqué aux sujets d'un souverain se retrouve dans une autre inscription, un récipient en argent du III^e siècle ap. J.-C. découvert à Achmarda et attribué au roi laze Pakouros³⁶¹. Toutefois, une observation de la photographie donnée dans le corpus amène à reconsidérer l'analyse en faveur de l'hypothèse défendue par David Braund. Une brisure dans la moitié droite de la gemme pose un souci limité dans la mesure où la partie droite de la gemme a été conservée et ne semble pas présenter de lettres détachées du texte de la partie gauche. Sur la photographie fournie, il est difficile d'identifier le premier A en raison de la différence d'éclairage. Le signe occupant la deuxième ligne peut avoir en effet à première vue l'aspect d'un M, étant donné que les deux pics sont collés l'un à l'autre et que la barre médiane du A n'est pas clairement visible sous le second pic. Toutefois, on ne voit pas non plus de barre médiane sur le dernier A de la troisième ligne, pourtant incontesté. L'indice qui me semble le plus probant pour lire ΛΑ au lieu de M sur cette deuxième ligne est que ce second pic du signe médian présente des lignes légèrement incurvées et une base un peu plus large que pour le premier pic, comme les autres A de l'inscription, ce qui tend à indiquer deux lettres différentes. L'interprétation alternative de Bakour Alana est donc loin d'être « frivole », à tel point qu'elle semble bien être la bonne, n'en déplaise au jugement cinglant des auteurs du corpus. La forme Ἀλανά désignant les monts des Alains, peuple iranophone habitant les steppes du nord du Caucase, est en effet attestée chez Ptolémée³⁶². Les liens étroits d'alliance entre Ibères et populations alano-sarmates ont été soulignés par Strabon et sont visibles dans les chroniques géorgiennes ainsi que dans l'onomastique iranienne de l'épigraphie ibère³⁶³, de telle sorte que l'actuel conflit entre Géorgiens et Ossètes du Sud ne doit pas occulter le long passé d'interrelation des populations kartvélophones et iranophones de la Caucase méridionale.

Une bague en or avec une pierre d'améthyste de 1,7 cm sur 1,2 cm a été trouvée parmi les objets funéraires d'une riche sépulture féminine datée du III^e siècle après J.-C., au cimetière

360. D. BRAUND, *op. cit.* 1994, p. 247.

361. A. Y. VINOGRADOV, « Кувшин царя Бакура – новый источник по ранней истории Кавказа / Jug of king Bakur — new evidence for early history of Caucasus », *Интердисциплинарная археология (Interdisciplinary Archaeology)* 2, 2013, p. 55-65. N. РИПНΙΑ, « King Pacorus / Bakur of Lazi », *Материалы по археологии и истории античного и средневекового Причерноморья* 11, 2019, p. 484-490 : « Ἐγὼ Πάκουρος ὁ βασιλεὺς τοῖς ἀμνοῖς ἔδωκα » ; « Moi, le roi Pakouros, j'ai donné ceci à [mes] moutons ». Je n'ai rien trouvé de valable dans les langues ossète et géorgienne qui s'approche phonétiquement d'*amna*, de telle sorte que c'est l'option grecque qui prévaudait pour la traduction.

362. Ptol., *Geogr.*, VI, 14.3 : « Ὅρη δὲ ὀνομάζεται τῆς ἐντὸς Ἰμάου ὄρους Σκυθίας· τὰ τε ἀνατολικώτερα τῶν Ὑπερβορείων καὶ τὰ καλούμενα Ἀλανά » ; VI, 14.11 : « Ὑπὸ δὲ τοῦς Μασσαίους καὶ τὰ Ἀλανὰ ὄρη Ζαράται (Ζαρίται) καὶ Σάσονες ».

363. Strabon, XI, 3.3. Voir notamment la stèle du prince Šargas, dont le nom signifie « aigle » en ossète, ainsi que l'inscription d'Aurelios Acholi(o)s et de son épouse au nom alano-sarmate Beurazouria (*KGIG* 236 = *SEG* 59, 1644). N. PREUD'HOMME, *op. cit.* 2024, p. 48, 91, 97, 113, 118, 142, 143, 148, 184, 194, 225, 227, 275, 285, 321, 395, 396, 398, 401, 416.

de Samt'avro, à Mc'xet'a. La silhouette d'une femme de profil est figurée sur la gemme, probablement la déesse Hygie³⁶⁴. L'image est en effet accompagnée de l'inscription grecque suivante, gravée en négatif : ΑΘΗΚΑΜΑ | ΥΓΕΙΑΝ. T'inat'in Qauxč'išvili a reconstitué l'inscription ainsi : Ἀθηκα μὰ Ὑγείαν, en suggérant deux interprétations. La première, « Athêka, je te prie, Hygie », signifie que la propriétaire de l'anneau, Athêka, supplie la déesse Hygie de lui accorder la santé ; le problème est que le nom d'Athêka n'est attesté nulle part ailleurs. La seconde possibilité rapportée par les auteurs du corpus attribuerait à ἄθηκα la fonction d'un substantif censé signifier le corail, mais je n'ai pas non plus trouvé cet emploi vérifié autre part³⁶⁵. Je pense, pour ma part, à deux alternatives différentes. D'un côté, ΑΘΗΚΑΜΑ pourrait être une forme abrégée et hétérodoxe du verbe grec μεμαθήκαμεν conjugué à la première personne du pluriel au parfait, signifiant « nous avons appris », le sens de l'inscription étant donc « Nous avons appris la santé ». L'autre possibilité serait d'aller chercher un nom du côté des langues locales, notamment l'ossète, où *adæjmag* signifie « humain, personne »³⁶⁶. Toutefois, comme μὰ se comprend naturellement comme une particule utilisée dans les affirmations et les serments, suivie par un nom de divinité à l'accusatif à laquelle il est fait appel, dans ce cas présent Hygie, il me semble que la première lecture de T'inat'in Qauxč'išvili en Ἀθηκα μὰ Ὑγείαν a le plus de chances d'être la bonne.

Le corpus présente aussi plusieurs inscriptions chrétiennes permettant de mesurer la progression de la christianisation en Ibérie du Caucase et parmi les Ibères expatriés dans le monde méditerranéen. Une plaque de bronze datée de la fin de II^e ou du début du III^e siècle ap. J.-C. contient une liste d'une quarantaine d'individus appartenant à la communauté chrétienne de Platées en Grèce, dont certains occupaient des fonctions particulières d'ancien (*presbytéros*) ou de lecteur (*anagnôstès*). La quatrième ligne de l'inscription grecque semble faire référence à un certain Caius l'Ibère, que T'edo Dundua proclame comme le premier chrétien d'Ibérie attesté dans l'épigraphie antique³⁶⁷. Une certaine prudence doit être gardée, dans la mesure où l'ethnonyme abrégé n'apparaît pas complètement et que d'autres interprétations demeurent possibles dans l'absolu.

364. KGIG 248. T'. QAUXČ'IŠVILI, *op. cit.* 2000, p. 262. N. P'IP'IA *et al.*, *op. cit.* 2023, fig. 52 p. 776.

365. N. P'IP'IA *et al.*, *op. cit.* 2023, p. 648. La paléographie s'accorde avec une datation au III^e siècle après J.-C.

366. V. I. АБАЕВ, *Историко-этимологический словарь осетинского языка*, Moscou-Leningrad 1958, vol. 1, p. 29 : человек. J'envisage une dernière série d'hypothèses qui consisterait à décomposer cette séquence en un démonstratif alano-sarmate *atē apparenté à l'ossète atæ, article démonstratif pluriel « ces », et d'autre part un substantif alano-sarmate *kama, qui serait lié soit à l'ossète kalm signifiant « le ver, le serpent », soit à l'ossète et au géorgien k'amari, signifiant la « ceinture ». J'écarte enfin l'ossète k'amæ, forme plurielle de k'am signifiant « les cartes à jouer », car ce sens ne convient pas au contexte glyptique. V. I. АБАЕВ, *ibid.*, p. 81, 569-570, 617-618.

367. T'. DUNDUA, « Gaius the Iberian – First ever recorded Georgian to be baptized », *Ivane Javaxišvilis saxelobis T'bilis saxelmci'p'o universitetis sak'art'elos istoriis institutis šromebi* 2, 2011, p. 424-425, basé sur M. GUARDUCCI, *Epigrafia Greca IV, Epigrafi sacre pagane e cristiani*, Rome 1978, p. 335-336 : « Κάϊος ὁ Ἰβ(ηρ) ». L'homonymie avec les Ibères d'Hispanie est certes moins probable avec l'absorption complète de la péninsule ibérique dans la romanité à l'époque impériale. Dans l'absolu, l'épigraphie grecque atteste aussi une forme Ἰβυκ[ος] (IG XIV, 1167), certes moins vraisemblable dans ce contexte, puisqu'un Arménien appelé Athénodôros semble

En Ibérie même, une pierre de stéatite verte achetée par le Musée national de Géorgie est conservée dans son cabinet de glyptique. Cette pierre a été percée dans le but d'être enfilée sur une cordelette. Un homme avec un couvre-chef y est représenté. Tandis qu'une croix figure derrière la nuque du personnage, une inscription grecque est gravée en face du visage de l'homme : Ἀνεάλ, à comprendre comme le nom propre Anéal³⁶⁸. Il semble que cet artefact soit un anneau sigillaire ayant appartenu à cet homme dont le portrait figure sur la pierre et qui n'est attesté nulle part ailleurs. T'inat'in Qauxč'išvili a souligné que le nom est hébraïque et a suggéré plusieurs variantes dans les noms bibliques Aniel, Anel ou encore Anavel figurant sur d'autres documents glyptiques³⁶⁹. La forme des lettres permet de dater l'inscription du IV^e ou du V^e siècle ap. J.-C.³⁷⁰ Ce document pourrait ainsi attester la christianisation d'une population de culture juive ou judaïsante dans la Caucase du Sud tardo-antique, connue notamment à travers les récits géorgiens sur la conversion du K'art'li au temps de Mirian et de sainte Nino³⁷¹.

En 1979, un collier plaqué d'or a été retrouvé dans un cercueil en pierre provenant de la nécropole de Samt'avro. Cet ornement luxueux est conservé au Musée national de Géorgie. Le centre du collier, d'un diamètre de 2,6 cm, comporterait, selon T'inat'in Qauxč'išvili, une effigie symbolique de Constantinople en son milieu, tandis qu'une inscription grecque d'une seule ligne entoure l'image, lue ainsi : εἷς θεός, βοήθει ; « (il n'y a qu')un seul Dieu, viens à mon secours ». Sur la base de l'archéologie, l'inscription daterait du IV^e ou du V^e siècle ap. J.-C.³⁷² Une autre inscription grecque d'Ibérie, datant de la même période, porte une gemme enchâssée sur une bague de bronze et portant l'inscription ΙΗΣ|ΟΥ en sens sinistrophe, Ἰησοῦ, « de Jésus »³⁷³. Je ne pense pas qu'il s'agisse ici d'une référence chrétienne à Jésus-Christ, mais plutôt de l'anthroponyme du propriétaire juif de la bague, portant ce nom hébreu couramment répandu, et qui irait donc dans le sens d'une attestation supplémentaire de l'existence d'une communauté juive en Ibérie du Caucase.

Un pendentif en or avec une pierre d'améthyste datant de la première moitié du II^e siècle ap. J.-C. fut trouvé dans une tombe découverte par hasard à Cilkani en 1951³⁷⁴. Un buste d'Ariane de profil y est représenté dans le style classique gréco-romain sur sa surface plane,

apparaître à la ligne 12 de cette plaque de bronze de Platées, son ethnonyme étant lui aussi abrégé : Ἀθηνόδορος Ἀρη(ένιος). On remarque toutefois que la bibliographie disponible n'a publié ni photographie, ni fac-similé, ni retranscription complète du texte grec. N. P'IP'IA *et al.*, *op. cit.* 2023, p. 663-664.

368. Cette gemme porte le n°645 du cabinet de glyptique du Musée national de Géorgie.

369. T'. QAUXČ'IŠVILI, *op. cit.* 2000, p. 266.

370. N. P'IP'IA *et al.*, *op. cit.* 2023, p. 683 et fig. 62, p. 782.

371. C. B. LERNER, *The Wellspring of Georgian historiography*, Londres 2004, p. 60-66.

372. N. P'IP'IA *et al.*, *op. cit.* 2023, p. 684.

373. *Ibid.*, fig. 61 p. 782 pour la photographie. Les auteurs du corpus semblent avoir produit une confusion en appliquant à cette image une légende et une notice (p. 343-344) concernant vraisemblablement une tout autre inscription glyptique interprétée en Θηο... θεοῦ, dont la lecture s'écarte beaucoup trop du texte visible sur la fig. 61 pour pouvoir s'appliquer à ce dernier document. Le problème est que je n'ai pas trouvé trace de cette inscription dans le corpus de T'. Qauxč'išvili, et qu'en l'absence de photographie ou de fac-similé disponibles, il est difficile de se prononcer plus avant sur cette inscription de « Théo... de Dieu ».

374. Cette pièce est enregistrée sous le n° 863, et ses dimensions sont de 28 mm sur 22 mm.

tandis qu'une inscription en lettres majuscules grecques est gravée sur le côté convexe, recouvrant une inscription plus ancienne qui fut effacée. Un texte grec de vingt lignes a été conservé sur toute la longueur de la partie centrale, tandis qu'à droite de celle-ci, le long du bord droit, se trouve un autre texte de six lignes, allongées de telle sorte que la première ligne se situe sur le bord, et la sixième ligne près du centre ; enfin, un texte de cinq lignes se trouve à gauche de l'inscription centrale, où la première ligne est au centre alors que la cinquième est au bord de la pierre. Alors que la plus grande partie de ces textes magiques consiste en des formules ésotériques, seules les lignes 2 à 5 du côté droit correspondent à une formulation grecque articulée, transcrite et traduite ainsi par T'inat'in Qauxč'isvili : Κύριε, ἐπ'αγαθῶ καὶ εὐτυχῶς Σκτωρίῳ τῷ φοροῦντι ἱλέου ; « Seigneur, aie pitié de Sktorios, le porteur (de cette amulette), pour le bonheur et la fortune »³⁷⁵. Le reste du texte invoque des divinités en citant certains théonymes reconnaissables, notamment Iaô à la première ligne, identifiable comme la transcription grecque de Jéhovah, ou encore Ôromaz à septième ligne qui semble être Ahura Mazda, divinité suprême du mazdéisme. Les lignes 1-3, 7-8 et 10 consistent en une alternance de voyelles en petits groupes, tandis qu'aux lignes 11-16, six voyelles sont présentées dans des arrangements différents. Concernant la première et la deuxième ligne du côté droit, cette épigraphiste géorgienne lit le texte comme suit : CECE...IENΦΑΡΑΓΓΗ ΘΩBAPPABAY, en détachant la formule grecque ἐν φάραγγι, « dans le ravin »³⁷⁶. Mariam Lort'k'ip'anize interpréterait quant à elle cette séquence comme Σεσε ι[ε] ἐν φάραγγι Ρώ[η] ou Ρώ[ου] Βάρραβάν. Les auteurs du corpus avancent que ces inscriptions magiques, notamment la plus ancienne, avaient un rapport direct avec la figure d'Ariane représentée sur la gemme, qui était originellement considérée dans le monde égéen comme une déesse de la végétation, associée à Dionysos³⁷⁷. Selon ces derniers, les références magiques sur la gemme trouvée à Cilkani pourraient présenter des liens avec les divinités figurées sur la mosaïque de Žalisi, géographiquement proche du lieu de découverte de l'amulette et datant de la même période, où Dionysos et Ariane sont représentés³⁷⁸. T'inat'in Qauxč'isvili, en se basant sur la paléographie, date ces différentes inscriptions sur l'amulette au sein d'une période comprise entre le II^e et le IV^e s. ap. J.-C. Comme l'inscription plus récente porte l'invocation Κύριε (Seigneur), caractéristique des inscriptions chrétiennes, celle-ci doit être du III^e ou du IV^e siècle après J.-C. Cette amulette se rapproche fortement, par son contenu et sa datation, de la plaque de Tsebelda

375. *KGIG* 254. L'inscription de la partie centrale peut être ainsi restituée : ΙΑΩ | ΙΕΟΥ | ΙΑΗ | † | PH | † | ΩΡΟΜΑΖ | ΜΟΥΛΑΧ | ΙΑΕΙ | ΙΕΩ | ΑΒΡΑΧΑΞ | ΙΑΕΗ | ΙΑΕΩΟΥΙ | ΕΩΥΙΑ | ΩΟΥΙΑΕ | ΥΙΑΕΩΟ | Ι | ΟΩΥΘ | ..ΚΕΒΠΙ | ..ΗΙ | ...Η. L'inscription de droite se lit ainsi : CECEI'ENΦΑΡΑΓΓΗ | ΘΩBAPPABAY ΚΥΡΙΕΕΠΑΓΑΘΩ | ΚΑΙΕΥΤΥΧΩCCKΤΩΡΙΩΤΩ | ΦΟΡΟΥΝΤΙ | ΙΑΕΟΥ ΙΩΝΙΑΟΙΩΕΑΧ | ΙΑΡΒΑΘΙΑΩΩΗΟΕΗ. Le texte de l'inscription de gauche comporte les séquences suivantes : ΑΙΗΩΙΟΥΑΙΑΒΛΑ... | ΝΑΘΑΝΑΛΒΑ | †ΝΗΤΥΩΡΑΗΡ | ΙΑΡΒΑΘΑ | ΓΡΑΜΝΗ † ΙΒΑΩ | ΧΑΒΑΡΒΑΡΘΑΡΟΥΡΟΧΑΧ... Je ne retiens pas la correction en Σερωρίω proposée par les auteurs du corpus. N. P'IP'IA *et al.*, *op. cit.* 2023, p. 338-342.

376. La lecture ἐν φάραγγι traduite par « dans un rocher, dans une vallée » mobilise une variante de la forme dative φάραγγι de φάραγξ, « l'escarpement abrupt, le ravin ».

377. L. SÉCHAN, P. LÉVÊQUE, *Les grandes divinités de la Grèce*, Paris 1990, p. 287.

378. N. P'IP'IA *et al.*, *op. cit.* 2023, p. 638-644, 676-680. N. PREUD'HOMME, *op. cit.* 2024, p. 152, 336.

précédemment abordée (KGIG 16) ainsi que d'autres documents magiques, notamment dans la papyrologie³⁷⁹, et constitue un témoignage supplémentaire de l'atmosphère d'effervescence spirituelle amalgamant divers apports hybridés dans une phase de mutation religieuse qui caractérisa les premiers siècles de l'Antiquité tardive.

AUTRES INSCRIPTIONS

À propos des mentions des pays caucasiens dans l'inscription trilingue du roi sassanide Šāpūr I^{er} à la Ka'ba-ye Zartosht, je me contente de rappeler ma démonstration publiée dans mon *Histoire de l'Ibérie du Caucase* qui identifie les Syk'n aux Lazes, dont le royaume a prêté une allégeance formelle aux Sassanides dès les années 260 ap. J.-C.³⁸⁰ Concernant les imitations de monnaies romaines trouvées en Ibérie³⁸¹, l'anneau d'Aspauroukis³⁸², le plat de Flavius Dadès³⁸³, l'inscription d'Ostie sur la visite de Pharasmanès II à Rome³⁸⁴, la stèle bilingue de Sērapeitis³⁸⁵, la gemme de la reine Oulpia Naxia³⁸⁶, le médaillon du plat d'Hadrien en l'honneur d'Antinoüs³⁸⁷, le plumier du roi Oustamos Eugenios³⁸⁸, les inscriptions sur les mosaïques de la villa de Priscus à Žalisi³⁸⁹, l'anneau de Κυρία καλή³⁹⁰, la bague de Zğuderi au nom de Kabrias³⁹¹, l'anneau d'or de Geminos ou Gemnios³⁹², la pierre de jaspe³⁹³ et la ligature AA de Samt'avro³⁹⁴, les documents relatifs à Euphratès et Khed... de Zğuderi³⁹⁵ ainsi que la dédicace trouvée sur le récipient à onguent issu de la même localité³⁹⁶, je n'ai rien à ajouter de particulier par rapport aux analyses du corpus et aux miennes précédemment publiées.

Ainsi, le corpus de Nat'ia P'ip'ia, Ekaterine Kobaxize et T'edo Dundua constitue une mise à jour plutôt appréciable de nos connaissances sur l'épigraphie antique grecque et latine de la Géorgie, malgré son caractère incomplet et souvent discutable, voire défectueux. Même si les antiquisants pourront trouver dans cet ouvrage un outil de travail utile et accessible,

379. R. W. DANIEL, F. MALTOMINI, *Supplementum Magicum. Papyrologica Coloniensia* 16.1 & 2. Opladen 1990-1992, I, 3-51 ; II, 3-275, papyrus n°46 : « [...] κατὰ τοῦ Βαρβαθαμ χελουμβρα βαρουχαμβρα Αδωναιου καὶ κατὰ τοῦ Αβραθ Αβρασαξ Σεεγγεν Βαρφαραγγη [...] ».

380. N. PREUD'HOMME, *op. cit.* 2024, p. 234-235.

381. N. P'IP'IA *et al.*, *op. cit.* 2023, p. 665-668.

382. *Ibid.*, p. 592-593.

383. *Ibid.*, p. 661-662.

384. *Ibid.*, p. 594-601.

385. *Ibid.*, p. 602-609.

386. *Ibid.*, p. 618-623.

387. T. QAUXČ'ISVILI, *op. cit.* 2000, p. 267.

388. N. P'IP'IA *et al.*, *op. cit.* 2023, p. 632-634.

389. *Ibid.*, p. 676-680.

390. *Ibid.*, p. 647.

391. KGIG 251. N. P'IP'IA *et al.*, *op. cit.* 2023, p. 650-651.

392. *Ibid.*, p. 652-653.

393. *Ibid.*, p. 657-658.

394. *Ibid.*, p. 659.

395. *Ibid.*, p. 655-656.

396. *Ibid.*, p. 654.

en raison de l'accès facilité par la traduction en anglais des notices, la qualité de l'ensemble peut être estimée en deçà des standards et des attentes d'un catalogue épigraphique plus systématique et plus rigoureusement constitué, de telle sorte que l'édition de référence d'un corpus des inscriptions anciennes du Caucase, par-delà les barrières des langues et les frontières nationales, figure encore parmi les rêves à accomplir pour l'avenir de la recherche historique.

SOMMAIRE

ARTICLES :

Christophe FLAMENT, <i>Recherches sur la fiscalité minière à Athènes durant l'époque classique</i>	339
Axel NEAU, <i>Nommer les associations phéniciennes de Délos : discussions terminologiques</i>	365
Hans-Ulrich WIEMER, <i>Leaders and Masses in Polybius: Hellenistic Democracies in Action</i>	379
François KIRBIHLER, Jean-Baptiste REFALO BISTAGNE, <i>Des assises du proconsul d'Asie à Smyrne dès janvier 43 av. J.-C. ? Quelques réflexions sur l'évolution des tournées proconsulaires entre République et Empire</i>	419
Catalin ANGHELINA, <i>The Issue of Rome's Ancestry Revisited. A New Hypothesis</i>	459
Alexander THEIN, <i>Assisting the Proscribed in 82 B.C.</i>	469

CHRONIQUE :

Nicolas MATHIEU <i>et al.</i> , <i>Chronique gallo-romaine</i>	485
--	-----

LECTURES CRITIQUES

Despina CHATZIVASILIOU, <i>Nouveaux regards sur la koiné du nord de la mer Égée et ses liens avec Athènes</i>	489
Nicolas PREUD'HOMME, <i>L'épigraphie grecque et latine de la Géorgie : un bilan d'étape</i>	503
Comptes rendus	571
Notes de lectures	657
Liste des ouvrages reçus	659
Table alphabétique par noms d'auteurs	661
Table des auteurs d'ouvrages recensés	665